UNIVERSITY OF ARIZONA
39001014404787

UNIVERSITY
OF
ARIZONA
LIBRARY

This Volume
Presented to the Library
by

Gérard Bunge

1982

L250

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/classiquesetroma0000luci

VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS

LASSIQUES ET ROMANTIQUES

DU MÊME AUTEUR

Figures littéraires. — *Écrivains français et étrang*
— Albert Vandal. — Maurice Barrès. — Romain
land. — Louis Bertrand. — J. H. Rosny jeune. — An
Gide. — Humilis. — Maurice Maindron. — E.-M.
Vogüé. — Huysmans. — Émile Zola. — Georges Rena
— Edme Champion. — Docteur Gustave Le Bon
Tolstoï. — B. Bjœrnson. — J. Bojer. — Enrique Larr
— Blasco Ibanez. — George Moore. — Edith Whar
— Chesterton. — Levertin. — Ch. V. Langlois.
O. Gréard. — Desdevises du Dézert. — Trois poétes
L. Delarue-Mardrus. — Hélène Picard. — J. Perdr
Vaissière. Un volume in-16 . . . . . 3 fr

VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS

PQ
226
M295

CLASSIQUES

ET

ROMANTIQUES

PAR

LUCIEN MAURY

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1912

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Notre époque a tant de conseillers et de si divers qu'elle ne sait auquel entendre : certains de nos maîtres d'histoire assurent avec une modestie désabusée que l'histoire « ne sert à rien ». Ils l'écrivirent naguère, et ne semblent point, que je crois, prêts à se rétracter... Un maître éminent de l'histoire de nos Lettres, comme on le priait de répondre à une récente enquête sur la critique littéraire, hasarda tout de go que la critique ne l'intéressait point, et que l'activité des critiques lui paraissait superflue. Notez qu'il n'entendait point dénoncer l'insipide verbiage auquel la lâcheté d'un temps d'universelle complaisance et d'audacieux sabotage accorde, sans nul droit, le beau nom de critique. Ce savant maître condamne par principe la critique et les critiques.

Je prie que l'on veuille bien considérer ce
faits.

N'allez point avoir là l'effet d'un détachemer
à la Renan, une ironie élégante, une attitude ph
losophique ; nos maîtres sont fort sérieux —
entendez qu'ils s'interdisent les vues trop géné
rales, et répudient les captieuses élégances d
l'incertitude ; rendons-leur cette justice qu'ils n
se piquent point d'avoir le sourire... Non, ils affi
ment gravement ce qu'ils croient être la vérité
avec je ne sais quelle obstination découragée, j
ne sais quel sombre accent de pessimisme véré
condieux ; ils affirment, ils tranchent... Un secre
pressentiment leur murmure-t-il que leurs paroles
mal comprises, pourraient bien être blasphéma
toires, et que leur négation serait aisément u
attentat à la vie de l'esprit ?

Pourtant ils nous apportent leur vérité, don
nous ne saurions faire fi. Elle n'est, en effet, ne
faste que parce qu'elle est incomplète. Telle quelle
elle ajoute un élément de trouble au désordre in
tellectuel où s'épuisent tant de nos contempo
rains ; elle ajoute au singulier désarroi où abou
tissent les idées — combien vagues et confuses
— du public touchant la critique.

*
* *

La critique, nul ne sait plus au juste ce qu'elle st, ce qu'elle doit être, ce qu'il importe plus que mais qu'elle soit.

Nous connûmes tant de sortes de critiques, sans ompter celles qui usurpèrent une étiquette immé-tée ! critique érudite, critique légère, critique onique, critique enthousiaste, critique des dé-uts — combien rare ! — critique des beautés — aïve, ou trop bonne fille ; — critique universi-aire, honnête, un peu lente, et sauf exception que out le monde connaît, peu au fait des nouveautés ; ritique journalistique, si spirituelle souvent, mais nvahie par les gâte-métiers, et pervertie par la éclame ; critique des idées ; critique moralisante, ieille bavarde qui scrute les mœurs avec des eux fripons, moralise, édifie, pontifie, et n'inté-esse personne ; critique ésotérique ; critique acro-atique ; critique théorique, ou si vous préférez, ystématique ; critique anarchiste ; critique non-halante, véhémente...

J'admire les gens qui vont déplorant la dispari-on de la critique. Déchéance, peut-être — encore audrait-il préciser ce qu'on entend par là, et mon-rer que cette déchéance s'accompagne d'un dé-loiement singulier de talents ingénieux, brillants

et séduisants. Décadence plutôt, s'il demeure vr
que ce qui manque le plus à la critique c'est... l'a
torité. Sans autorité la critique ne vit que d'u
vie diminuée, languissante, inopérante ; sans aut
rité, elle ne remplit point sa mission ; elle manq
à sa raison d'être, et se manque à elle-même ; e
est en décadence...

Mais, qu'on ne s'émerveille pas de ce déluge
critique, de ce pullulement de critiques dont no
temps nous inflige le spectacle, voilà de quoi s
prendre — ou plutôt rien ne révèle davantag
quel point nous ignorons les exigences, les titr
les devoirs et les droits de la critique. A la véri
tout le monde s'en mêle : nous vivons sous le
gime de la cohue : critiques, romanciers ou poèt
notre sort est commun ; il faut en prendre no
parti.

La critique ne s'en porterait ni mieux ni pl
mal si ceux qui ont accepté la tâche d'en fa
triompher une définition ample et nette, gé
reuse et haute, et digne de sa mission, s'étai
mieux appliqués à leur rôle ; la critique peut b
être galvaudée par les soins tenaces d'une fo
d'écrivailleurs ; subissant le destin de l'art et
lettres, rien n'importerait moins si le public é
vigoureusement invité à sauvegarder la noti
d'un infrangible idéal.

Nous voici, je crois bien, au centre du problèm

Causes secondaires, et généralement négligea-
es de la confusion des idées en matière de cri-
que, que ces causes dont on nous rebat les
eilles ! progrès de la grande (!) presse, progrès
lossal de la publicité, démocratisation de l'art,
ilissement de la critique par une nuée de su-
lternes... Une critique forte trouve en elle-même
nt de ressources qu'elle peut et doit triompher
u mauvais vouloir des uns, des complaisances
s autres, de la médiocrité de ceux-ci, de la vé-
lité de ceux-là, de tous les vices et de tous les
èges des mœurs littéraires et sociales. Qu'elle
it seulement, elle a partie gagnée, car ils sont
mbreux, ceux qui vivent de sa force, et ceux
ui lui doivent une aide précieuse ; car elle ap-
rte à tous de l'ordre, de la clarté; chaleureuse,
le favorise la vie; on l'aime pour son ardeur,
cette fierté dont elle stimule et encourage les
bles joies et les plaisirs désintéressés.

Cette critique-là n'existe pas, et j'en demande
en pardon à plusieurs de mes confrères dont j'es-
me infiniment la science, l'esprit, le talent.

Esprit, science, talent, il me semble que certains
itiques dépensent tout cela avec quelque hâte
considérée, et peut-être libéralement, mais non
oint de la manière qui serait la plus utile et ré-
ndrait le mieux au devoir primordial de leur
at. Et certes je n'interdis à personne de cultiver

un domaine étroit de la critique, de s'y enfer
jalousement, ou bien encore de tenter de lointai
reconnaissances, de suivre son caprice, et d'ob
à toutes les intuitions de son génie personn
nous connaissons plusieurs sortes de critiq
savoureuses, en quelque sorte excentriques, t
précieuses ; il y a aussi les critiques spécial
ou si vous préférez techniques... Mais à poursui
tant d'objets divers et charmants, et peut-être
cessaires, n'a-t-on point perdu de vue une p
urgente, sinon plus haute nécessité ?

Certains furent entraînés par leur talent, et l
n'aura pas le courage de leur en tenir rigue
d'autres par une discipline particulière ou une
bitude professionnelle... Or, parler au nom d'
fantaisie individuelle, ou encore au nom d'
discipline spéciale et exclusive, ce n'est point o
un titre suffisant pour être entendu d'un gr
nombre de lecteurs ; parmi tant d'augures, le pu
choisit mal ou ne choisit pas ; à aucun il n'acco
cette confiance équitable qui engendre l'autor
la cacophonie de tant de vérités fragmentaires
tentit en lui douloureusement ; celles qu'il ado
il les déforme monstrueusement ; l'individuali
de notre temps, si favorable au développement
personnalités vigoureuses, condamne le plus gr
nombre à l'incohérence, c'est-à-dire à l'incultur

Il est temps de réagir : le public ne peut at

de secours que d'une critique ardente et réso-
; il n'écoutera ni les spécialistes des diverses
ditions ou de la philosophie, ni les esthètes,
plus que les impressionnistes ou les dilet-
tes — à ses yeux, et je crois qu'il a raison, la
ique est le contraire du dilettantisme — mais
ra au-devant de quiconque, invoquant tour à
r la science des uns, les intuitions des autres,
oignera de la plus large audience ; de quicon-
, embrassant le plus grand nombre possible
xpériences, tentera de se dérober aux partialités
aux aveuglements ; de quiconque lui apportera,
point sans doute des certitudes, mais, selon
pression de Henri Ghéon, des directions, c'est-
ire, encore une fois, de l'ordre, des points d'ap-
inébranlables et des excitants de méditation.

*
* *

Cette critique-là sera vivante ; elle sera préoc-
pée de justesse et de justice, elle ne méprisera ni
fait, ni la méthode, mais saura quand il le fau-
s'en affranchir... Elle sera surtout préoccupée
découvrir et de suivre les manifestations de
vie ; elle recherchera passionnément, dans les
vres contemporaines et celles du passé, les élé-
nts de vie, les signes impérissables de l'activité
l'esprit, ces ferments indestructibles, ce feu la-

tent qui peuvent prolonger et répandre parmi n
l'éternel miracle. Elle s'efforcera d'entrer et
rester en communication avec la vie profonde
œuvres et des hommes; elle recherchera pour
fixer le confluent des grands courants de la
contemporaine : la vie — et non les système
sera son idéal, sa norme, son critère.

Quel autre gage de fécondité exiger d'elle ?

Car cette critique sera féconde — mérite-t
d'être appelée critique, celle qui est uniquen
négative ? — cette critique sera féconde, et j
le dire, créatrice, puisque son sang, sa substa
toutes ses forces, elle les vouera au bienfai
Moloch, puisqu'elle aussi nourrira de sa chai
grand incendie, et contribuera à créer de nouv
valeurs brillantes et réconfortantes.

Et c'est ce que je prie, très humblement, MM
érudits de vouloir bien considérer.

Nous accordons à l'érudition un grand cré
prenons garde qu'elle ne nous égare : qu'est
sinon l'abdication de l'esprit devant la métho
Reconnaissons l'abnégation, souvent méritoire
érudits, mais ne l'imitons pas. L'érudition s
ble nous conseiller non pas seulement la prude
mais le renoncement devant les plus magnifi
richesses : l'érudit extrait des ténèbres profo
maints diamants qu'il ne sait ni ne doit dég
de leur gangue et lancer dans la circulation; i

évident que le fait en soi, le fait brut, n'a
ne importance secondaire, et pour ainsi dire
ntérêt latent ; ce qui importe, c'est l'activité de
rit à propos de ce fait. L'érudit semble nous
seiller la paresse d'esprit; ne suivons point un
conseil ; admirons sa probité, emparons-nous
es trésors, multiplions autour de ses froides
uêtes les démarches d'une insatiable et chaleu-
se curiosité ; et tandis qu'il oublie son temps
r explorer le passé, soyons des hommes d'au-
d'hui, anxieux de tisser entre les morts et nous
réseau de relations nombreuses et opportunes.
eons enfin hardiment, puisque juger, c'est
idre de soi-même une plus nette conscience;
mons-nous en nous enrichissant.

ue l'érudit proclame lui-même la stérilité de
labeur, il n'a qu'à demi-raison ; stérile, l'éru-
on l'est assurément quand elle demeure réduite
es seules forces, confinée en sa méthode, ses
occupations, son isolement du monde et de la
; source éternellement jaillissante de fécondités
nd elle sollicite le concours de l'esprit... Et
t là qu'intervient la critique. Plusieurs maîtres
'érudition le savent bien, qui sont des critiques
nents.

uisse leur exemple n'être point perdu. Il devra
oirer cette critique que j'appelle de mes vœux,
t j'essaie d'esquisser la tâche et le caractère,

les devoirs de cette critique sont multiples ; transgresserait l'un des plus évidents si elle né geait le passé : car elle doit, infatigable, fran toutes les frontières et explorer tous les siècles temps non moins que l'espace est nécessaire discernement des proportions et des perspective Et d'abord elle ne devra jamais perdre de vue n propre passé, nos classiques, nos ancêtres, art, leurs mœurs, et enfin et toujours leur vie. sera largement rétrospective, pour être mieux surée de demeurer dans la vérité de notre existe contemporaine.

J'oserai même l'affirmer, elle ne sera tout à elle-même que dans cet effort rétrospectif : ici ménagement : sur les hommes aussi bien que les œuvres elle peut tout dire... Mais alors qu dise tout ; qu'elle ne se borne pas à des jugem strictement littéraires : qu'elle fasse revivre ta la société, tantôt l'individu, et parfois un c d'œuvre, et parfois un acte ou une existence. ne sera jamais trop largement accueillante ; qu accepte tous les concours, mais ne s'asservis aucun : car elle est d'abord l'effort de l'esprit pénétrer et s'assimiler la vie, elle doit être un e obstiné, patient, multiforme, savant et indiscip modeste, respectueux, prudent, enthousiaste.. tel effort ne saurait être enfermé dans la pr d'une formule : sa raison d'être est d'abord d'éc

r à toutes les contraintes et de nous être une con d'affranchissement, d'indépendance et de vie

*
* *

Formuler un tel idéal en offrant au public quelques essais rétrospectifs, ce n'est pas se flatter de voir réalisé, ni même approché : on n'a point cette ridicule prétention ; on n'a d'autre prétention que de signaler un ordre d'inquiétudes d'où ce volume tire — on le croit fermement — son unité ; moins, ces inquiétudes, s'est-on efforcé de ne les point repousser, et bien au contraire de les comprendre accueillir sans atténuations ni vains ménagements, ni lâches concessions.

I

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

FÉNELON ET MADAME GUYON

Ce fut certes une étrange aventure : une mystique
ionnaire, une prophétesse, une détraquée, demi
nte, demi folle, s'éprend des théories d'un théolo-
en d'outre-Pyrénées ; ses extases, ses crises, la con-
tion qui frémit dans ses paroles et ses gestes, les
rprenants hasards de sa vie errante et mouvemen-
, les « persécutions » qu'elle subit, bien plus que
s écrits servent sa renommée : sa réputation ne
ffre point de circonstances d'apparence fâcheuse
t nul n'a jamais pénétré le mystère : que furent ces
ations avec ce barnabite au sujet duquel elle écrit :
près que Notre-Seigneur nous eût bien fait souf-

frir, le père La Combe et moi, dans notre union, de l'éprouver entièrement, elle devint si parfaite ce n'était plus qu'une entière unité, et cela de man que je ne puis plus le distinguer de Dieu ». Le p La Combe, convaincu de molinisme, fut emprison condamné en cour de Rome, et mourut fou à Cha ton. Mme Guyon, dont la folie parut moins re table, fut retenue huit mois à la Visitation, puis r chée grâce à l'intervention de Mme de Maintenon. est dans sa vie des circonstances obscures; il en d'inquiétantes et peut-être de trop significatives; v comme la peint le père Paulin d'Aumale :

« Depuis ce temps-là, Mme Guyon me vint voir en une fois d'une manière assez surprenante; et sans b coup de discours elle me dit d'un air et d'un ton passionné, les lèvres toutes tremblantes et comme liv le visage enflammé et le corps tout ému, qu'elle cherc et vouloit des cœurs; ce qu'elle répéta plusieurs fois me dire autre chose. »

Et sans doute ne prodigue-t-elle point ces air pythonisse chez les pieuses dames et les dévots gr seigneurs qui recherchent les directions de sa tu tueuse éloquence; certaine scène cependant, ch duchesse de Charost, à Beynes, où il fallut la dé parce qu'elle « mourait de plénitude », eût ouvert yeux à des admirateurs moins prévenus : « ... corps creva. Je sentis alors comme une rivière trouvant une digue, surmonte du côté de sa sour

Cette hystérique rencontre l'élégant abbé que succès oratoires, son talent de plaire et l'amiti Bossuet désignent aux égards attentifs de tou ambitieux. Des amis communs leur ménagent un

evue, un long tête-à-tête dans une berline de voyage : me Guyon parle abondamment ; sa parole entre-t-elle ns le cerveau de l'abbé ? « Cela y entre, répond-il, r la porte cochère. » Cela y entrait bien mieux que pensait l'aimable gascon. — Fénelon conquis, les ités de la petite Église se groupent autour des gen- es de Colbert, les ducs de Beauvilliers et de Che- reuse ; de Beynes, Mme Guyon va à Versailles conférer mystiquement » avec les duchesses de eauvilliers, de Chevreuse, de Mortemart... conven- cules délicieusement aristocratiques, où bientôt pé- ètre l'austère et puissante dame, toujours en quête fin du fin en fait de dévotion, qui règne sur la our et le roi. Mme de Maintenon installe presque fficiellement Mme Guyon à Saint-Cyr.

« Presque toute la maison devient quiétiste sans le savoir, rit la mère du Péron ; on ne parlait plus que d'amour ur de Dieu, d'abandon, de sainte indifférence, de simpli- té ; cette dernière vertu servait de voile à la recherche toutes les petites satisfactions personnelles... on pre- it ses aises et ses commodités avec la sainte liberté des fants de Dieu ; on ne s'embarrassait de rien, pas même son salut. »

Mme Guyon est riche : sa fille épouse le fils du rintendant Fouquet. Beauvilliers devient gouver- ur, Fénelon précepteur du duc de Bourgogne. La bale grandit : le complot mystique s'organise ; me Guyon est l'initiatrice, la femme visitée de Dieu, énelon l'élu du Seigneur, le prédestiné par qui s'ac- mplira la rénovation religieuse de la France et du onde. Mme Guyon dénomme son armée l'ordre des ichelins : Fénelon en est le général : la hiérarchie

micheline comprend deux assistants, un secrétai
un aumônier, un maître des novices, un geôlier,
portefaix, une bouquetière, une portière, une sacr
tine, une intendante des récréations, d'autres of
ciers et « officières » de rang subalterne. Les enfa
du Petit Maître fonderont l'empire d'union ; le duc
Bourgogne sera leur chef : la sainte l'a prédit ; n'écr
elle pas à Fénelon : « Dieu a des desseins sur ce prin
d'une miséricorde singulière : je suis certaine qu'il
fera un saint. » Certes l'empire d'union triomphera
« ce sera lui (le duc de Bourgogne) qui le fera fleur
il en sera le chef comme mon saint (saint Mich
sera son protecteur spécial. »... Effusions, oraison
élans de pure piété, aspirations au détachement s
prême, ambitions douteuses, appétits très profan
foi enfantine, intrigues puériles, entreprise redoutab
est-ce donc la première fois que la religion et la p
litique s'associaient pour établir leur domination s
les âmes ?

Le réveil fut terrible : Nicole publie une réfutati
du *Moyen court :* le livre de Mme Guyon est co
damné par l'inquisition romaine. Godet-Desmar
suggère à Mme de Maintenon de tardifs scrupules. L
conférences d'Issy prévinrent le scandale : la questi
religieuse semble réglée ; la vraie lutte éclate : vo
aux prises l'archevêque de Cambrai et l'évêque
Meaux, deux théologies, deux méthodes, deux tem
raments; la Sorbonne incertaine, la ville et la co
divisées, les consciences inquiètes, douloureusem
assaillies par des appels auxquels nul ne saurait
dérober, le débat s'étend implacablement; l'Église
l'État, la religion, la morale sont intéressés à s

ssue : des deux parts on manisfeste une furie exas-
érée : d'une « espèce » insignifiante la passion fran-
aise a fait surgir une de ces « affaires » qui ébranlent
oute une époque, et dont il semble que nous ayons le
onopole — ou le privilège.

L'affaire du quiétisme est si vaste qu'elle semble
voir découragé les historiens; critiques et érudits se
ont enfoncés dans le détail; les uns ont approfondi
es doctrines, d'autres les campagnes de la diplomatie
aique ou ecclésiastique; certains n'ont voulu discer-
er que la conduite de tel protagoniste; aussi les nom-
reux récits que nous possédons de ce grand conflit
'idées et d'intérêts sont-ils tous incomplets par
uelque côté, incomplets, donc partiaux. Quel histo-
ien soucieux de vérité objective et intégrale, et am-
itieux d'art, restituera dans son impressionnant
nsemble la « tragédie théologique » où se passionnè-
ent les contemporains du grand roi ?

*
* *

L'ambition de M. Maurice Masson[1], pour justifiée
t opportune qu'elle soit, est moins haute : son livre
ette quelque lumière sur l'épisode fondamental, et le
oins expliqué, de toute cette histoire : M. Maurice
Iasson s'attache au « roman mystique » de Fénelon.

De ce roman mystique nous connaissions les plus
pparentes péripéties, la conclusion : nous n'igno-
ons point que Fénelon fut le disciple singulièrement
ocile de Mme Guyon : le guyonisme est à la base
es *Maximes des saints :* la rude polémique de Bossuet

1. *Fénelon et Mme Guyon*, Documents nouveaux et inédits.

nous en avertit avec insistance; Bossuet s'acharna à atteindre par delà Fénelon la prophétesse; les d mentis de Fénelon ne prouvent rien contre les fait en vain réclame-t-il pour lui seul une responsabilité q ne lui appartient pas tout entière; en vain s'efforce-t de rompre une solidarité trop évidente; stratagème généreux défenseur ! Bossuet n'en fut point dupe après lui l'érudition moderne relève l'évolution d idées de Fénelon. Avant de connaître Mme Guyo Fénelon penche vers une dévotion tendre : l'éru Crouslé constate que ses élans vers Dieu sont plut familiers et confiants que passionnés : « ses règles direction sont ordinairement sévères et plutôt aust res qu'attendries ». Fénelon n'aspire qu'à une « in mité paisible avec Dieu ». Ne lui demandez pas passionner la dévotion. — Mme Guyon paraît; écrits de Fénelon trahissent un étrange appétit néant, le renoncement à toute volonté, à toute co science; l'abdication de la personnalité, l'abandon tout l'être aux mystérieux caprices de la divinité p mettent seuls d'atteindre à l'état d'absolue perfectio le quiétisme aboutit à l'inertie fataliste, au désir Nirvâna boudhique :

« ... Il est sensible qu'à un certain moment, antérieu la connaissance de Mme Guyon, Fénelon paraît très r déré et très sage dans ses préceptes sur l'oraison, qu'après sa rencontre avec la prophétesse, il va aux d nières conséquences du raffinement dans l'amour p et enfin jusqu'à la soif idéale de l'anéantissement (Crouslé.)

Tels sont les faits. Mais par quels prestiges Fé lon fut-il séduit ? Comment l'ecclésiastique prude

méridional pratique, fin, « précautionneux », le
ırtisan avisé, inquiet de l'opinion, lia-t-il partie
ec cette déséquilibrée, demi sainte, demi folle, plus
le en vérité que sainte ? C'est ce que l'on ne s'était
int, jusqu'ici, mis en peine d'éclaircir; l'allègre ex-
cation de Saint-Simon : « Leur esprit se plut, leur
olime s'amalgama » n'explique rien. La raison de
amalgame, le motif de cette attraction, de cet en-
uement subit et durable ? Nul ne les avait encore
erçus; « c'est ce qui nous échappe », avoue l'érudit
honnête Crouslé — faute d'avoir consulté les docu-
nts que publie enfin M. Maurice Masson.

S'il est une explication, un secret que réussit à dis-
nuler, même aux contemporains, la complexe et
ante nature de Fénelon, nul doute que la corres-
ndance échangée entre l'abbé et Mme Guyon pen-
nt les deux premières années de leurs relations ne
us livre une partie de ce secret et de cette explica-
n. Sur la foi d'éditeurs trop prompts à s'effaroucher
pparences hétérodoxes, cette correspondance, dite
rète, passa longtemps pour apocryphe. Brune-
re inclinait à la croire authentique : l'authenticité
nble définitivement prouvée par une très forte dé-
nstration de M. Maurice Masson.

De cette correspondance, M. Maurice Masson tire à
près tout ce qu'elle peut donner; il en tire les élé-
nts essentiels de ce « Télémaque spirituel » dont
nelon fut le héros enthousiaste, douloureux, hé-
que, et qui fut, en effet, un étrange et assez beau
nan. Il n'est point malhabile aux analyses gra-
uses et fortes; il évoque en des pages alertes un
nelon ardent et aventureux qui « mêle dans ses

aspirations et ses projets le fantastique et le réel
tout jeune, le futur auteur de *Télémaque* se grise
beaux rêves « qu'il poursuivait passionnément sa
les sentir inattingibles » (inattingibles ! M. Ma
rice Masson écrit sans hésiter : une âme imprécа
tionnée ! un sage précautionné !) et l'on sait de lui
lettres enthousiastes et folles ; et son imaginat
surexcite sa piété :

« Le merveilleux biblique s'était si fortement incorp
à sa pensée qu'elle se mouvait comme naturellement
plein miracle. On ne l'aurait point surpris en lui montr
quelque David parmi les bergers de Sainte-Modane
aurait reçu d'un cœur docile la révélation divine pa
bouche d'un pastoureau ignorant, et aurait suivi à l'aveu
« un Chinois ou un Arabe » s'il l'avait cru envoyé
Dieu. »

La sainteté l'attire : le souvenir de François
Sales et de Jean de la Croix vit en lui. Une nature
curiosité le guidera vers Mme Guyon : Mme Guyon
une âme privilégiée : il espère connaître par
« ces états mystiques qu'il n'avait point éprouvés
et où son âme, avide de jouissances rares et d'é
tions religieuses, désirait atteindre. Mme Gu
sera pour lui une « âme d'expérience » : il écri

« J'ai cru Mme Guyon une très sainte personne, a
une lumière fort particulière *par expérience* sur la
intérieure. Je la crus fort *expérimentée* et éclairée
les voies intérieures quoiqu'elle fût très ignorante.
crus apprendre plus sur la pratique de ses voies en
minant avec elle *ses expériences*, que je n'eusse pu f
en consultant des personnes fort savantes, mais *sans*
périence par la pratique. »

Et il faut bien en croire les affirmations répétées, que tout d'ailleurs corrobore, de Fénelon lui-ême. Mais M. Maurice Masson découvre dans le mpérament de Fénelon les raisons du surprenant npire que très vite le sujet s'arrogea sur l'obser-teur : n'oublions pas que l'archevêque de Cambrai t « un faible » : une santé chancelante, « une lan-ieur universelle » et qui lui fait « la vie triste et che », une perpétuelle inquiétude expliquent ces angements d'humeur, ces « hauts et bas qui le couent rudement », ces alternatives d'orgueil et humilité, d'abattement et de ferme courage qui le concertent lui-même, ce besoin de tendre et ré-nfortante amitié, ce goût des aveux qui soulagent des bienfaisantes confessions ; Fénelon est un pauvre homme » que le sentiment de sa détresse térieure pousse vers la guérisseuse d'âmes : « son eur surtout demandait un médecin. Il alla à me Guyon comme il aurait été à M. Chirac. » me Guyon l'adopte, elle le console, le pacifie. vec la plus compatissante complaisance, M. Mau-ce Masson vous dira les secrets de cette théra-utique spirituelle et les jouissances qu'elle pro-re au prélat endolori, le charme des instants où « se taisent ensemble » dans la joie et dans le lme, la douceur de cette tendresse enveloppante, vertu d'apaisement de ces doctrines, de ces aisons, de ce commerce.

Mme Guyon était laide. Fénelon l'assure de son attachement froid et sec » ; il l'aime « en Dieu » ; sait ce que lui coûta cet amour ; il demeura tou-urs fidèle à celle qui fut » la directrice et presque maîtresse de sa vie », et proche « du dernier

âge », il lui adresse ces strophes, dont on pe
railler le rythme essoufflé et les rimes pauvres, m
où s'exprime en une plainte très douce et désespé
l'ardeur mélancolique d'une inaltérable affection.

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien,
Une heureuse ignorance
Est ma science :
Jésus et son enfance,
C'est tout mon bien.

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais tout savoir.
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Au gré de ma folie
Je vais sans savoir où,
Tais-toi philosophie !
Que tu m'ennuies !
Les savants je défie,
Heureux les fous !
. . . . . .

Loin de toute espérance
Je vis en pleine paix ;
Je n'ai ni confiance
Ni défiance,
Mais l'intime assurance
Ne meurt jamais.

Amour, toi seul peux dire,
Par quel puissant moyen
Tu fais sous ton empire
Ce doux martyre,
Où toujours l'on soupire
Sans vouloir rien.
. . . . . .

Content dans cet abîme
Où l'amour m'a jeté,
Je n'en vois plus la cime.
Et Dieu m'opprime :
Mais je suis la victime
De vérité.

État qu'on ne peut peindre ;
Ne plus rien désirer.
Vivre sans se contraindre
Et sans se plaindre.
Enfin ne pouvoir craindre
De s'égarer.

*
* *

Tout cela est bien déduit, assez solidement étayé neuf dans le détail et les preuves. Peut-être Maurice Masson néglige-t-il trop de voir qu'une chologie plus poussée de Mme Guyon ne nous ait point inutile : roman à deux! la conduite de elon ne nous sera parfaitement intelligible que que nous serons édifiés sur Mme Guyon.

Car enfin cette femme fut-elle la folle qu'il nous ait, et qu'il parut à son temps, raisonneur, ennemi sentiment, des fantaisies du « sens propre », et ne parla jamais qu'au figuré le langage des

mystiques ? M. Maurice Masson, qui ne se pron
pas, semble en douter : le doute est permis ; cer
le génie de Mme Guyon n'égale pas celui d
Thérèse ou même d'une Chantal ; n'est-il pas
pendant de même nature ? Sa démence mystiqu
séduisit point que de beaux esprits chimériques
de précieuses exaltées ; ses disciples n'étaient p
tous capables de crédulité enfantine ; comment a
mer qu'un Chevreuse « honnête homme », épri
science et de métaphysique, eût été à la merci d
extravagance vulgaire ? Et il n'est point seul ! J'a
n'être point touché par la très spécieuse distinc
établie par Bossuet entre vrais et faux mystiq
on ne voit pas d'ailleurs que le rationalisme
derne puisse en faire état. Et si les protestant
Hollande, de Suisse, d'Angleterre, d'Amérique t
nent encore aujourd'hui Mme Guyon pour une
tiatrice inspirée de la vie intérieure, si Schopenh
témoigne de son « respect » pour cette « bell
grande âme », devons-nous point admettre qu'il
rait temps de réviser le jugement porté sur elle
l'Église catholique, et qui, si lourdement, pèse
core sur sa mémoire ? Et s'il nous importe a
peu qu'elle reconquière dans l'innombrable fa
des mystiques la place à laquelle elle a peut-
droit, il ne nous est point indifférent que jus
soit enfin rendue aux indulgences, aux curios
aux hardiesses sentimentales et intellectuelles
grand esprit — et si séduisant par ses curiosit
ses audaces de pensée — que fut Fénelon.

Enfin la psychologie si ingénieusement pénétr
et informée de M. Maurice Masson ne me sati

nt complètement : M. Maurice Masson se laisse-t-il raîner par les besoins de sa cause ? Exagère-t-il tains traits de la physionomie de Fénelon ? Pou-t-il échapper au danger de les exagérer en une ide esquisse destinée à les mettre en lumière et point à nous donner une idée d'ensemble du actère et de l'intelligence de l'archevêque de Cam-i ? Son argumentation provoque des réserves et souhaiter je ne sais quel complément d'impar-e analyse : je consens que Fénelon n'ait point d'une très robuste santé : ses défaillances phy-ues déterminèrent-elles, aussi nécessairement que roclame M. Maurice Masson, les particularités de humeur, ses préférences et ses penchants intel-uels ?

M. Maurice Masson semble portraicturer un neu-thénique, un podagre, que mènent ses nerfs itables et débilités : or, c'est l'harmonieux équi-e de toutes ses facultés que révélait, au dire de nt-Simon, l'expression ordinaire de son visage ; Maurice Masson lui-même observe que ce malade it « une raison... merveilleusement sûre et fine ». Aucun esprit, dit Crouslé, ne nous paraît plus e que le sien. » Plus libre, plus raisonnable, insis-s. Défions-nous de ses airs de victime souffrante ; pectons, ou plutôt, comprenons mieux son langage néridional et de mystique d'intention, ne prenons nt trop à la lettre ses lamentations de « pauvre me ». J'eusse aimé que M. Maurice Masson pré-t davantage le caractère des lettres « secrètes » il publie. Compromettantes, ces lettres ! M. Mau-e Masson soutient avec raison que l'on n'y trouve que Fénelon n'ait répété ailleurs : que n'ajoute-

t-il qu'elles fournissent le plus éclatant témoign
de l'inaptitude de Fénelon à vivre la vie mysti

Comparez ces lettres et celles de Mme Guy
quelle froideur, quelle impuissance lyrique, qu
sécheresse d'âme ! rien qui rappelle les images p
siques, la candide sensualité d'un François de Sa
nourri de rêves platoniciens, Fénelon ne s'entl
siasme que pour la beauté la plus idéale et la
décolorée, la beauté abstraite ! La correspond
de Mme Guyon déborde du plus ardent lyrism
assez platement exprimé. — Fénelon s'efforc
dégager de cet incohérent fatras des form
claires : il résume, discute, ne suit son amie qu
loin, rebelle aux mystiques envolées : « Vous
sonnez trop », lui répète-t-elle : il répond : « Je v
aller, sans savoir où, partout où Dieu me mèn
pourvu que ce soit lui, mais je ne voudrais pas
dépouiller de ma propre sagesse, pour mar
à l'aveugle sans savoir que c'est celle de
qui m'en prive. L'état de pure foi demande
qu'on ne cherche à rien voir, pour le chemin
où Dieu me conduit, mais il ne demande pas q
marche sans savoir si c'est Dieu qui nous fait
cher ; autrement ce ne serait plus foi en Dieu,
foi en son propre égarement. » Fénelon s'eff
de pratiquer plutôt qu'il ne connut les joie
l' « amour pur », et si sa tendresse est grande
l'amie qu'il vénère comme une sainte, cette tendr
est sans exaltation : Crouslé, à qui il faut bien r
nir, avait dit : « L'énergie de ses sentiments n
pas ordinairement au delà d'une flatteuse sympa
et d'un intérêt caressant. Dans son cercle intim
vie dut être facile, riante, égayée par l'espri

empte d'orages. » Flatteuse sympathie, intérêt
ressant ! Le contraste si violent de leurs deux na-
res fit qu'il éprouva pour Mme Guyon un intérêt
is profond, une sympathie plus voluptueusement
stinée, une grande, tenace et saine amitié...

Je ne fais qu'indiquer de rapides restrictions : qui
nc rassemblera tous les faits, toutes les observa-
ns, toutes les analyses : qui donc peindra Féne-
à grands traits vigoureux ? Qui donc fera revivre
ttachante et insaisissable figure de ce troublant
incu ?

Plus heureux, Bossuet nous apparaît dans une
mière rayonnante : ignorons-nous rien de ses mé-
es, de ses vertus, de ses talents ? Sa vie et ses
ivres nous sont familières : nous avons cessé de
considérer « comme un marbre, — d'autres di-
ient comme une borne — planté au milieu du
ècle de Louis XIV ». Avec une érudition aisée,
tact fin et sûr, un rare bonheur d'expression,
. Alfred Rebelliau nous révélait naguère « le Bos-
et vrai qui a changé, lutté, qui a vécu ». Qui
nc nous dira les étonnantes vicissitudes de la vie
de la pensée de Fénelon ? Fénelon porte-t-il la
ine d'avoir été inconsidérément loué par Voltaire,
ousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Marie-Joseph
énier ? Ne saurions-nous oublier sa retentissante
faite ? Nos plus autorisés connaisseurs ne peuvent
mettre d'accord sur les mérites de son style ; nul
est en mesure de porter sur son caractère un juge-
ent formel. C'est une gloire littéraire qu'il importe
réhabiliter, une grande mémoire qui sollicite un
storien, un critique et un juge.

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ANGLETERRE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE [1]

L'an 1624, l'Anglais Howell étant à Paris, mala reçut la visite de docteurs français ; l'un d'eux, d toralement, vanta les qualités de l'ale ; l'ale n'est p seulement le plus délicieux breuvage : les Angl parce qu'ils se gorgent d'ale, sont vigoureux, en rants, habiles à tirer de l'arc... Howell laissa dir cependant but à ses amis avec « la meilleure liqu du raisin de France ». Comme tel de ses compatrio qui se proclamait amiral de Bordeaux, duc de Bo gogne, comte de Champagne, vicomte des Cana et baron de Xérès, Howell préférait le vin : « Ce produit de bon sang, le bon sang produit la bo humeur, la bonne humeur crée de bonnes idées, bonnes idées produisent de bonnes œuvres, de bon œuvres élèvent l'homme jusqu'au ciel, ergo le

1. L. Charlanne, *L'Influence française en Angleterre au septième siècle. La vie sociale, la vie littéraire. Étude sur relations sociales et littéraires de la France et de l'Angleterre tout dans la seconde moitié du dix-septième siècle.*

ve l'homme jusqu'au ciel. Et si cela est vrai, il y a aucoup plus d'Anglais qui vont au ciel comme cela 'autrement. » Très peu de Français au dix-septième cle savent apprécier la rude saveur de l'ale ; beauup d'Anglais doivent au vin de France le réconfort ne gaieté légère, et cette douce excitation, si favoble à l'hygiène spirituelle des hommes du Nord; iété, hygiène, parfois talent, exaltation heureuse, salut en ce monde !

Les mets français s'accommodent du vin de France; s vignerons et nos cuisiniers remportent de comnes victoires ; leur suprématie d'invisibles alliés st point, aujourd'hui encore, de celles dont nous vons faire fi. Au dix-septième siècle, nos cuisirs conquirent l'Angleterre : le joyeux Ragoût fit ande figure à la cour des Stuarts ; il eut des conres français dans toutes les demeures seigneules ; nul ne put les déloger, non point même Adson, défenseur éloquent du roast-beef national : C'est, assurait-il, cette nourriture qui a formé cette e vigoureuse d'hommes, les vainqueurs de Crécy d'Azincourt. » Et que serait-il advenu en vérité à nheim et à Ramillies si les soldats de Malborough taient contentés de fricassées et de ragoûts, de bis-s et de potages, et de ces liqueurs et de ces pâtisies, et de « ces petits riens venus de France » dont élégants se régalaient aux soupers fins du Green rret ?...

La colère d'Addison eût été toutefois moins agresse si nos sommeliers, nos marmitons et nos officiers bouche n'eussent été accompagnés d'une armée laquais, de tailleurs, modistes, perruquiers, drosistes, et bientôt de médecins, sculpteurs, peintres,

architectes, acteurs, maîtres de danse et d'escr
et de français.

L'Angleterre s'éprenait de nos modes et de
costumes, de nos arts et de nos plaisirs : nos
bans, nos plumes, nos mouches, nos masques,
« boëtes », nos éventails, nos bijoux, nos meub
nos carrosses, nos jeux, nos belles manières,
galanteries, le charme de notre société polie, l'
gance et la perfection de notre luxe, l'Anglet
éprise nous enviait tout, et s'efforçait de nous imi
de nous copier et de nous dépasser. Les gants d'
Anglaise de qualité doivent venir de Paris, et si
bas de soie verte ont été fabriqués à Londres,
jarretières furent achetées à une étrangère qu
nonce dans le Strand le cri « Aux jarretières
France ! » Une Anglaise a une camériste ou un v
de chambre français, qui n'ignore point l'art de pl
la settée, ou la cuppée, ou la frelange, ou la fontai
ou encore la bourgoigne ou la jardinée ; sa tête
parée d'aimables boucles, *cruches* sur le front, *co*
dents autour des oreilles, *crève-cœurs*, *meurtriers*
sur son sein s'étale ce nœud qu'on appelle *assa*
ou *venez à moi*. Elle est parfumée à l'*eau de*
ville ou à l'*eau d'Hongrie*, et possède dans son
binet de toilette tous les dentifrices, pâtes, pou
et essences, de *Monsieur Marchand de Montpell*
Une Anglaise danse le branle, la courante, le
nuet, les contre-danses de l'Ile-de-France, les ri
dons, la bourrée, la danse d'amour, la chass
l'écureuil, la danse aux baisers. Une Anglaise
initiée à tous les raffinements d'élégance ; il y e
Londres des *ruelles* que fréquentèrent des *illus*

Une Anglaise ne saurait vivre que conformé

x *Lois de la galanterie ;* un Anglais n'avoue point
utre tailleur que Barroy, d'autre bottier que Piccat ;
s dentelles, Le Gras en imagina le dessin ; sa per-
que, De Chedreux en ordonna la majestueuse am-
eur. Il n'importe que les auteurs de comédies rail-
t le *Monsieur Anglais*, ou sir Fopling Flutter, ou
comte Rodophile, ou M. de Paris ; la séduction du
tit-maître est irrésistible : M. de Paris a une taba-
re, il a une calèche et des valets français : « Hé !
ampagne, Norman, la Rose, la Fleur, la Tour, La
erdure ! » M. de Paris se bat en duel. Il est maître
ns l'art d'écrire des *billets doux*. Il parle un an-
ais détestable et ne jure qu'en français : « Ventre
eu ! jarnie ! teste bleu ! » Il a lu l'*Art de l'affec-
tion*, et prodigue dans sa conversation *le galant*,
doux, *le tendre*, *le délicat*, *le bien tourné*. Sa
aîtresse le congédie ; si le congé est en français,
. de Paris est charmé. Il a de surprenantes délica-
sses et de déconcertantes perspicacités : découvrant
r le sable des empreintes de pas, il s'écrie :

« — Je parie cent livres que ce sont trois Anglaises qui
us ont précédés ici.
— Et comment pensez-vous le savoir ?
— Parce que j'ai été en France.
— .....!
— En France j'ai souvent remarqué dans les jardins,
and la société se promenait après une légère averse,
mpreinte que faisaient les pieds des Françaises. J'ai vu
nt de bon ton dans leurs pas que le maître de danse du
de France n'aurait rien trouvé à reprendre même pour
seul pas. Ici, je vois que les orteils des dames anglaises
t l'air d'être prêts à monter les uns sur les autres. »

M. de Paris est une caricature, un modèle ; on le
ille, on l'admire, on l'envie, on l'imite. La France

du dix-septième siècle enseigne aux Anglais manger, à se vêtir, à marcher, à saluer, à vivre e se divertir noblement. Comparez les Anglais de fin du siècle, et par exemple sir William Temple type d'urbanité naissante, dont Taine ne dédaig point d'esquisser le portrait, aux contemporains Shakespeare ! Constatez les progrès, soyez surp ensuite que la nation anglaise ait voué à la françai en ces temps lointains une gratitude mêlée de qu que amertume...

*
* *

Je ne suis point de ceux qui reprocheron M. Louis Charlanne d'avoir fait précéder une ét d'histoire littéraire de chapitres sur la mode fr çaise, le costume, le mobilier, la cuisine et les scien et les arts, médecine, peinture, architecture, ho culture, musique, danse, escrime. Peut-être serio nous tentés — n'est-il pas vrai — d'attribuer p d'importance à la peinture, à l'architecture qu'à cuisine et au mobilier, à la médecine et d'une fa générale aux sciences qu'à l'escrime et à la dans même à l'horticulture. Pas un instant M. Louis Ch lanne n'y songea; je ne suis point sûr qu'il ait tort; son érudition — un peu trop aisément ab dante et souvent prolixe — collectionne et cla par séries des faits aussi nombreux que possi Raisonnez sur ces faits, si le cœur vous en dit. I sonnez : n'oubliez pas cependant que le roast-b ne saurait être exclu de la littérature anglaise; j plutôt les yeux sur n'importe quel ouvrage de tique britannique; il vous sera fort difficile de

nt rencontrer des affirmations analogues à celle-
que j'emprunte à un écrivain américain : « La ten-
passion de Racine semble de la galanterie senti-
ntale au type de l'Anglais mangeur de bœuf. »
st ainsi : tout ce qui, à la cour de Charles II, ou
Guillaume d'Orange, ou de la reine Anne se nour-
de bisques et de potages et de ragoûts français,
nprend et apprécie la raison délicate et la poétique
otion de Racine; le robuste type populaire de
nglais mangeur de bœuf (the beef-eating type of
glishman) demeure rebelle au charme étranger, et
damne les fadeurs françaises.

Et ne pourrait-on en outre soutenir que l'influence
n peuple et d'une civilisation sur une civilisa-
n et un peuple voisins se révèle surtout dans les
s les moins solennels de la vie familière ? Ah !
naissons les menus des Anglais distingués du
-septième siècle, dénombrons leur garde-robe,
gnorons point leurs fournisseurs; il n'est point en
pareille étude de détail si infime qui n'ait son
portance. Et ne nous hâtons point de sourire des
ientes curiosités de M. Louis Charlanne. M. Louis
arlanne recherchant tous les symptômes de la « gal-
anie » aiguë dont l'Angleterre fut atteinte au dix-
tième siècle n'écrit point seulement — avec quelle
rême minutie ! — un chapitre de l'histoire des
s et des coutumes; par delà les couleurs du vaste
leau qu'il nous offre des mœurs d'une partie de la
iété anglaise, tentons de discerner les causes
fondes de l'influence de la pensée française.

Pourtant ! sommes-nous si assurés que l'invasion
s modes françaises ait favorisé en Angleterre l'in-

fluence de notre pensée et de notre littérature ! M. Lou
Charlanne ne le démontre pas, et l'on serait presq
tenté de croire le contraire après avoir lu son gr
livre.

Gallomanie ! terme inquiétant, et qui ne saur
définir qu'une tendance passagère, exagérée en s
effets, provocatrice de sentimentalités violentes
de réactions nationales peu favorables à la libre e
pansion des œuvres et des idées ! M. Louis Charlan
observe que notre suprématie littéraire s'est ra
ment imposée aux époques où s'affirmait notre pr
pondérance politique ; est-il certain que les cris
de gallomanie (toutes les nations en ont connu) n'c
point ralenti plutôt qu'accéléré les progrès de no
littérature par delà nos frontières ? La réciproq
n'est point exacte, et l'on ne serait point embarras
de citer telle nation fort peu suspecte de galloma
qui, de nos jours, accueille avec l'empressement
plus marqué nos livres et nos écrivains.

En Angleterre même, au dix-septième siècle, q
voyons-nous ? une société où l'étude du français
de tradition. Que de grammairiens, et de lexicog
phes, et de commentateurs uniquement occupés
cours des siècles antérieurs de vulgariser l'étude
notre langue ! Grandes dames, gentilshommes, p
tes, quiconque, sous le règne d'Élisabeth ou de J
ques I^er^, joue un rôle, sait le français ; Ben Jons
séjourne à Paris, où en 1613 il s'entretient avec
cardinal du Perron de Virgile et de Ronsard don
admire fort les odes ; ni Chaucer, ni Butler,
Cowley, ni Lodge n'ignorent le français. Comm
Dryden et Granville et Rowe et Etheredge et P
et Prior et Addison se dispenseraient-ils de l'

endre ? Et quand il n'est aucune œuvre impor-
nte de notre seizième siècle qui n'ait passé en
ngleterre en éditions françaises et anglaises, était-
point évident que celles de notre grand siècle
entiraient plus puissamment encore par delà la
nche ?

Les modes vinrent cependant : la cour d'Hen-
tte de France les lança : Charles II et ses cour-
ans, au retour de France, étaient à demi fran-
s; la gallomanie fut dénoncée, combattue, et c'est
aucoup moins contre notre littérature que l'on s'in-
rgea que contre nos mœurs; et si les « fats fran-
és » eussent été moins nombreux autour de lui,
ryden n'en eût pas moins subi l'ascendant de
rneille, de Bossuet et de Boileau, il eût peut-être
s moins d'âpreté dans ses attaques contre l'art et
langue de France.

Devrons-nous donc admettre qu'une littérature
yonne par la seule vertu des œuvres, que le con-
urs des prestiges mondains est peu efficace, sou-
nt nuisible et partant bien moins désirable qu'on
l'imagine généralement ?

*
* *

Notre littérature fut au dix-septième siècle bien
issante : moins éprise de nos mœurs l'Angleterre
l'eût pas méconnue, l'Angleterre, certes, n'eût mé-
nnu ni Bossuet, ni Boileau, ni Pascal, ni La Fon-
ne; peut-être eût-elle été plus sévère à Gombault
à Gomberville, à la Calprenède et aux Scudéry, et
ût été tout profit; car peut-être eût-elle mieux com-

pris, et surtout plus heureusement assimilé, l'art
Corneille et de Racine.

M. Louis Charlanne prouve la vogue extraordinai
de nos romans en Angleterre; il sait quels librair
à Londres en détenaient la marché toujours ach
landé : l'*Endymion* et *Cassandre*, et *Ibrahim*
l'Illustre Bassa, et le *Grand Cyrus*, et *Clélie*,
Célinte, et le *Discours de la gloire*, les meilleu
et les pires, étaient accueillis avec enthousiasn
jusque dans les comtés les plus reculés, en Écos
et en Irlande; les Anglais y prirent le goût des f
tions indéfiniment prolongées auquel ils sont d
puis restés fidèles; et n'est-ce point le personn
de ces romans que l'on retrouve dans la tragéc
héroïque, ce genre bâtard dont les d'Avenant,
Boyle et les Dryden tentèrent de doter leur patri
Mêmes personnages, même conception de l'amou
même emphase, mêmes invraisemblances qui pa
fois n'excluent point un certain charme extravaga
ni même quelque force tragique. La tragédie h
roïque ne devait point vivre; ses éphémères succ
firent-ils point tort cependant aux œuvres de C
neille et de Racine ?

M. Louis Charlanne énumère avec un vif sou
d'exactitude les traductions et les représentatio
anglaises des pièces de Molière, de Corneille et
Racine : a-t-il connu l'ouvrage de D. F. Canfiel
Corneille and Racine in England ?

Peut-être eût-il tiré de l'écrivain américain quelqu
précisions qui ne sont point sans intérêt : il n'est po
sans intérêt de prouver que la traduction anglaise
Cid fut imprimée le même mois que la première édit
française du retentissant chef-d'œuvre; il n'est po

as intérêt de montrer que la flamme et l'héroïsme
la couleur romantique des pièces de Corneille
ient beaucoup plus « sympathiques » aux Anglais
e la délicate langueur et la psychologie et l'art
cret de Racine.
). F. Canfield établit une distinction qu'il faut
n relever entre les traductions de la Restaura-
n et celles du dix-huitième siècle : les premières,
néralement supérieures aux secondes, étaient
stinées surtout à être lues, et si Corneille fut
u représenté et Racine bien moins encore, l'un
l'autre séduisirent un nombre très considérable de
teurs; le succès des tragédies continue celui des
nans : voulez-vous des chiffres ? Sous Charles II,
vingt-cinq ans, huit pièces françaises sont tra-
tes en anglais; en dix années, sous la reine Anne,
traductions nouvelles sont publiées; quatorze
raissent au cours des quatorze années qui suivent
pparition de la première traduction du dix-hui-
me siècle. Ni les traducteurs, ni les adaptateurs ne
rent acclimater sur la scène anglaise la tragédie
ssique ; leur échec s'explique par de nombreu-
causes parmi lesquelles il convient de n'omettre
nt la décadence de l'art de la diction en Angle-
re au début du dix-huitième siècle : Garrick et
n école en proscrivant la déclamation classique
nevèrent de discréditer notre art dramatique.

M. Louis Charlanne n'a point négligé de constater
fluence de la critique française et, spécialement
Boileau, sur la critique anglaise et notamment
yden, ce Boileau britannique : on eût aimé qu'il
mît pas de citer la substantielle étude de L. J. Wy-

lie : *Studies in the evolution of english criticisr* même après M. Louis Charlanne il faudra bien rel L. J. Wylie...

*
* *

La France domine au dix-septième siècle l'Ang terre par le double ascendant de sa littérature et ses mœurs brillantes, aimables, polies : le pro pour l'Angleterre n'est pas douteux. Taine, jadis, semble pas s'en être suffisamment rendu compt et certes il a bien vu que la littérature anglaise a quit au contact de la française d'incontestables qu lités de forme ; il sait ce que la comédie de Wycherle de Congreve, de Wanbrugh, de Farquhar dut théâtre de France : « Wycherley écrit bien, tr clairement... presque à la française. » Rochester l même, le courtisan cynique, pare de quelque disc tion française la brutalité britannique : « Roche ter est correct même au milieu des immondices ; ne dit d'ordures que dans le style habile et soli de Boileau. »... Taine, cependant, sous l'influen d'une certaine critique anglaise, semble avoir aper les inconvénients de la gallomanie bien plus distin tement que les effets de la très réelle et profonde bienfaisante influence du génie français sur mœurs et le caractère anglais : « L'air français ne pas aux gens d'outre-Manche. Catholiques, ils to bent dans la superstition étroite, sceptiques da l'athéisme débraillé. Cette cour (de Charles II) sait imiter que nos ameublements et nos costume L'extérieur de régularité et de décence que le b goût public maintient à Versailles est rejeté d' comme incommode... (Cette cour) imite celle

uis XIV comme un faiseur d'enseignes copie un intre... »

M. Louis Charlanne est plus équitable : certes l'in-ence française adoucit, affina les mœurs anglaises : ant aux lettres anglaises, « ni la force, ni l'éléva-n, ni la splendeur même, ni l'originalité surtout leur avaient manqué. Ce qu'on pouvait souhaiter ur elles, c'était une construction plus logique, quel-e chose de plus lucide, de moins recherché, de is décent aussi, toutes vertus d'ordre éminemment ssiques. Si elles perdirent un peu de la hardiesse de la spontanéité shakespeariennes, elles gagnèrent s qualités d'ordre, de proportion, de mesure, de ût enfin, qui ne sont pas moins précieuses... la érature anglaise, qui courait grands risques de ster longtemps insulaire, acquit une valeur didac-ue, une force d'expression qui la rendirent bientôt ropéenne. » On ne saurait mieux dire : relisons nc l'inoubliable *Histoire de la littérature anglaise* Taine, mais souscrivons aux jugements modérés, yés d'une information critique considérable de Louis Charlanne

PORT-ROYAL

Le bon M. Hamon, le timide Nicole, et son ar
le pugnace Arnauld, et tous les « Messieurs » d
leur compagnie, s'il leur eût été donné de prévo
la curiosité que nous inspirent leurs vies, leurs œ
vres, le prodigieux roman de leurs saintes aventur
et de leurs pieuses intrigues, grande eût été le
indignation. « Tout ce qui de près ou de loin touc
à Port-Royal, écrit M. André Hallays, excite la c
riosité de nos contemporains. » Les solitaires est
meraient bien vaine, et presque criminelle, une curi
sité qui s'attarde aux particularités des personnes
des lieux, à la figure des gens, au pittoresque
leurs mœurs, au piquant de leurs vertus étrang
ment démodées, et néglige le tout de leurs préo
cupations essentielles.

Car il n'est pas douteux que notre indiscréti
se modère dès qu'il s'agit de la fréquente comm
nion ou du mystère de la grâce. Les œuvres, mêr
profanes, de la plupart de ces graves personnage
nous les considérons avec un respect plein de ret

ne : Mme de Sévigné écrivait d'un traité de Nile : « Je voudrais bien en faire un bouillon et valer » ; et encore : « Quel langage ! quelle force ns l'arrangement des mots ! On croit n'avoir lu français que dans ce livre. » Son fils, le marais de Sévigné, assurait que le traité de la *Connaissance de soi-même* était « distillé, sophistiqué, limatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux esque d'un bout à l'autre ». Nous applaudissons marquise, mais nous ne sommes pas éloignés de us ranger de l'avis du marquis. Ennuyeux, oui, i : ouvrez plutôt ce livre célèbre. M. André Halys, notoire port-royaliste et qui ne se cache pas quelque sympathie pour Nicole, a tenté l'expéence ; certes, sa sympathie n'a pas décru, mais il oue sa prompte lassitude... Ils sont rares parmi us les esprits qui ne seraient pas conduits très te au même aveu : nos curiosités sont vives, mais 'elles sont donc aisément découragées ! Il y a elque chose de dérisoire dans ce culte que nous uons à la mémoire de ces hommes admirables, nt nous ne saurions supporter les œuvres l'espace une matinée.

Et ce n'est point, vous l'entendez, de vanité littéire qu'il s'agit : les solitaires n'en avaient point ; ais quel n'eût pas été leur étonnement scandalisé en nstatant notre indifférence aux idées, aux questions, x croyances pour lesquelles ils vécurent et souffrint ! tout cela, presque tout cela est désormais lettre orte ; nous ne nous hasardons plus qu'avec répuance aux maquis de la théologie ; la prose de Saintyran nous paraît broussailleuse ; celle de Nicole, du

bon Nicole, nous accable d'un ennui morne ; et je n'a
firmerai pas qu'au sortir du traité de la *Connaissan*
de soi-même, on éprouve l'irrésistible besoin de puis
un réconfort spirituel dans les ouvrages de Court
line ou de Tristan Bernard ; tout de même, on a besc
d'air, d'air respirable, et d'une moins poussiéreu
« nourriture »...

Et cela n'empêche pas que nous soyons très épr
de Port-Royal, et passionnés pour tout ce qui,
près ou de loin, touche à l'histoire de cette sain
maison ; nous admirons fort les solitaires, leur h
roïsme intellectuel, leurs surhumaines vertus ; le
hérétique ardeur nous attire, puisqu'elle s'emplo
à lutter contre une double et effroyable tyranni
certes, nous admirons Port-Royal avec désintére
sement. Gage plus certain de la durée de nos e
thousiasmes, nous admirons Port-Royal en égoïste
nous nous réchauffons à sa flamme — du moins
avons-nous la flatteuse illusion — devant c
géants, les meilleurs d'entre nous prennent co
science de leur petitesse ; il n'est plus guère d'â
si haute et désabusée qui n'éprouve la surprise
se découvrir quelque vulgarité auprès de ces pu
esprits passionnés. Port-Royal nous invite à la m
destie non moins qu'à l'opiniâtre effort. Port-Roy
demeure notre refuge, le plus merveilleux laza
ouvert à nos impuissances et à nos neurasthénies.

Et je ne pense pas que si M. Hamon, ou Nico
ou le grand Arnauld, ou quelqu'un de leurs amis pe
vaient le lire, l'ouvrage de M. André Hallays [1] écha

1. André Hallays, *le Pèlerinage de Port-Royal*. Cf. : J
Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*; avec un avant-prop

t au double reproche de frivolité et de sensualité.
André Hallays, qui est bien de son temps, le flatte
bilement. Tout le monde, je vous l'accorde, n'a pas
loisir de relire fréquemment l'inoubliable livre de
inte-Beuve ; elle est infiniment louable l'initiative
s lettrés qui ravivent en nous de chers souvenirs,
sans doute, y ajoutent des impressions nouvelles,
elques faits, de ces menus détails, familiers, sou-
nt négligés, où se reconnaît pourtant l'accent d'une
ure ou d'une parole. M. André Hallays, qui con-
ît son temps, et le flatte jusque dans ses travers,
blie le livre le mieux fait pour nous séduire : il
t Port-Royal en promenades, comme d'autres le
rent en roman ; il sait la vertu des ruines, et que
n ne fait plus de bonne psychologie sans aperçus
chéologiques. Il cultive l'archéologie, sans excès,
r il a du goût ; l'archéologie est souvent envahis-
nte : M. André Hallays ne permet point que les vieil-
pierres nous détournent des hommes. Il sait nos
anies, l'éducation que nous ont faite les méthodes
reportage appliquées à l'histoire : il se défend
ntre l'érudition oiseuse ; il a infiniment de tact,
mesure, de goût. Et s'il agrémente sa topologie
quelques esquisses légères de paysages, c'est
'en vérité il prit plaisir à parcourir ces lieux jadis
lèbres, ces vallons, ces plaines riantes, et qu'en
tiste il entend bien nous faire part de ses joies.
Là toutefois prenons garde : M. André Hallays
gne Boullay-les-Troux, où vous n'ignorez point
'il faut chercher la sépulture de Du Gué de Bagnols ;

appendice, des notes, un essai bibliographique et trois
ıstrations, par A. Gazier.

il écrit : « La bise souffle aigrement. Des nuag sombres courent sous le ciel gris. Soudain u lumière très douce perce la nuée. Tout s'éclaire : toits des fermes, la cime des bois lointains, labours humides, les troncs noirs des pommiers. D lueurs d'argent passent sur la campagne. Il sem que la terre va sourire. La nuée se referme, et t s'obscurcit de nouveau. Cette nature désolée, fugitives éclaircies, ces gris infiniment nuanc n'est-ce pas toute la beauté du jansénisme ! » A que cela est finement senti, et joliment analys Pourtant, s'il existe un lien, une subtile concorda entre le janséni sme et le coin de nature où la doctr prit son essor, je ne crois guère qu'on puisse enc les apercevoir aujourd'hui.

Palaiseau, Boullay-les-Troux, Port-Royal Champs, Les Granges, Magny, Saint-Lambe tous ces noms rappellent au Parisien d'aujourd' de gracieux paysages, sans grandeur, mais de plus noble élégance, d'une élégance sobre et d'u simplicité souriante : nulle sévérité, en ces vall accueillants, arrosés d'humbles et limpides ruis lets, en ces plateaux aux lentes ondulations, c verts de moissons où surgissent çà et là les p décoratives futaies... Est-ce donc en cet aimable pa que naquit l'une des plus rudes disciplines dont l' prit des hommes se soit jamais avisé ? peut-on cro que cette douce Ile-de-France fut jamais conseill d'austérité, d'ascétisme mystique ? M. André Halla a vu Boullay-les-Troux un maussade jour d'hive qu'il y retourne en été, et dise si cette terre, opule sans splendeur, mais heureuse, mais riche, et com humanisée, n'éveille pas tout d'abord des idées de

sée, de calme et délicat bonheur ? Contre Hallays
n appelle à Hallays lui-même, qui note ailleurs ceci :

« Avant de quitter Saint-Lambert, arrêtons-nous en-
re un instant dans le grand verger de l'école pour
nner un dernier regard à la vallée de Port-Royal.
Tout le charme de ce paysage tient à une harmonie in-
nparable, harmonie des lignes qui s'infléchissent avec une
ine élégance, harmonie des verdures qui se dégradent dou-
ment depuis les prairies éclatantes du vallon jusqu'aux
nbres taillis des collines, harmonie des souvenirs qui flot-
t sur les champs, les ruines et les tombes, car l'accord
merveilleux entre la simplicité du site et la simplicité
s âmes qui vinrent jadis y prier et faire pénitence. »

Fallait-il qu'elles fussent hautainement insensibles
x harmonies naturelles, et comme murées dans
ur rêve visionnaire, ces âmes simples, pour ne
int se détendre et se laisser apaiser dans l'enchan-
ment des choses ?

Ce qui ne semble pas avoir frappé M. André Hallays
du moins ne tire-t-il pas des citations qu'il fait tout
sens dont elles éclairent la question — c'est que
Français du dix-septième siècle interprétèrent fort
féremment une nature sans doute moins aimable;
les témoignages sont unanimes : cette vallée
Port-Royal, qu'attriste à peine de nos jours la
ltiplicité des ruines et des tombes illustres, cette
llée parut aux sujets de Louis XIII et de Louis XIV
sinistre lieu d'exil : M. André Hallays ne l'ignore
s, qui écrit : « On le sait, Port-Royal apparaissait
x imaginations du dix-septième siècle comme un
lésert affreux », et qui analyse longuement le jour-
l de route d'une parisienne en visite à l'abbaye :

cette dévote demoiselle rencontra sur le chemin
Port-Royal plus de difficultés que nous ne serio
tentés d'en redouter dans les pays les plus sauvage
et l'on voit bien qu'il faut tenir compte de ses hal
tudes de bourgeoise casanière, et faire la part
l' « imagination » — par exemple quand elle d
clare :

« Je n'entreprends pas de faire une description exa
de cette admirable maison ; il faudrait une autre plu
que la mienne pour en tracer un plan qui fût achevé, m
je puis dire que la situation de ce lieu est enfoncée, c
je doute que les déserts de la Thébaïde le soient dava
tage (*sic*) ; que ce monastère est situé dans un fond
touré de prodigieuses montagnes, qui d'un côté surp
sent de beaucoup le clocher de la maison ; que le pa
est tout rempli de bois ; qu'il faut être dans la mais
pour la voir... »

Mais s'il est vrai qu'au commencement du d
septième siècle, cette vallée « marécageuse, ple
de vipères et d'eaux stagnantes, était horrible »,
est certain que les premiers solitaires y firent l'off
de pionniers, on peut penser que la région envir
nante ressemblait peu à ce que nous voyons aujo
d'hui : trois siècles de déboisement et de patient
ingénieux aménagement, ont transformé en un j
din délicieux une forêt quasi impénétrable et «
serte » en effet. — Je prétends que pèlerin infor
attentif à nous rendre la figure du passé, M. An
Hallays devait avoir plus présent à l'esprit ce c
traste probable...

A moins qu'entre tant de vanités contre
quelles nous nous défendons mal, la plus gra
ne consiste à prétendre reconstituer le décor d

ancien drame, à moins qu'il n'existe entre ce drame et ce décor qu'un rapport tout fortuit, à moins qu'un chapitre de géographie historique ne soit que très peu propre à éclairer un conflit d'âmes et de tempéraments et une crise religieuse.

*
* *

On a quelque scrupule à poser les prémisses d'un tel débat à propos d'un livre alerte et séduisant; sachons gré à M. André Hallays de ce qu'il nous donne: s'il ne replace point les solitaires dans l'atmosphère qu'ils connurent, s'il se borne à décrire l'aspect actuel des lieux où ils vécurent, du moins ne se laisse-t-il pas distraire, et ne nous distrait-il pas d'eux.

Il conte leurs carrières sur un ton de familiarité déférente : il vénère « ces admirables bonshommes » ; il les vénère sans renoncer, si j'ose dire, à les blaguer : ainsi, il loue avec la plus convenable délicatesse les talents de M. Hamon, épitaphiste éloquent, ingénieux, de Port-Royal. M. Hamon savait prodigieusement le latin : M. André Hallays l'en loue avec à-propos : ce solitaire exultait aux fortes antithèses : il se plaisait au cliquetis des termes contradictoires, il aimait l'accord forcé des épithètes dissonantes ; il écrivait : « pieusement grave, et saintement joyeux, *Pie gravis et sancte hilaris* », ou encore : « grande par les dons de l'esprit, plus grande encore par le mépris où elle les tenait. *Dotibus ingenii magna, major contemptu.* — Entre nous, ce sont là des finesses dont nous sommes moins curieux depuis que l'usage s'en est exagéré-

ment répandu : ce bon M. Hamon cultivait un petit jeu d'une facile complication, et pour tout dire, des stratagèmes d'une rouerie un peu puérile ; mais il écrivait en latin : je consens que l'on vante son latin, et que l'on en célèbre la forte harmonie, la concision, la solide contexture ; surtout je souscris au jugement de M. André Hallays :

« Les épitaphes de M. Hamon présentent encore cette originalité qu'on y retrouve le tour d'esprit familier à ce délicieux mystique, sa vive et fraîche imagination, son goût des symboles, cette naïveté de sentiment, qui vivifie les réminiscences des livres saints. Pour célébrer la piété de la Mère Angélique de Saint-Jean, il transpose les images de la parabole des vierges folles et des vierges sages : « Elle fut seule à ne point être vaine de la magnificence de sa lampe précieuse ; son unique soin fut de la remplir de l'huile éternelle... Quand l'époux vint frapper à sa porte, terriblement malade, elle ouvrit avec joie *Preliosæ lampadis magnitudinem sola non magnefecit, hoc unum curavit ut æterno oleo impleretur... Pulsanti sponsi in magni morbi vehementia aperuit gaudens...* »

Certes une pareille langue est sans prix aux yeux même des barbares que nous sommes devenus..

M. André Hallays exalte avec justesse — avec un communicatif plaisir — les talents du bon M. Hamon avec non moins d'opportunité il exalte les mérites de M. Dodart qui, après M. Hamon, est chargé de commémorer les vertus des saints de Port-Royal ; ces deux solitaires étaient médecins ; M. André Hallays n'hésite pas à conclure : « il semble qu'en ce temps-là les médecins ne se croyaient point quittes envers leurs clients trépassés ». Aimable traîtrise ! rosserie sans méchanceté !

M. André Hallays blague légèrement, si j'ose dire, s prodigieux « bonshommes » ; il sait bien qu'un rtif sourire est la rançon de nos admirations les lus fermes et de nos affections les plus chères. Mais nous rend très fidèlement les visages des soli- aires ; il n'affaiblit ni leurs caractères, ni leurs ver- us ; son exacte et spirituelle érudition nous invite ux plus profitables méditations...

Enfin son zèle, qui ne s'attarde point aux vies les lus connues, nous révèle des personnages secon- aires et nous ménage la surprise de demi-décou- ertes.

Parmi tant de comparses en est-il dont le cas soit lus significatif que M. Mercier, jardinier de Port- oyal des Champs ?

M. Mercier s'appelait de son vrai nom Sébastien- oseph du Camboût de Pontchâteau : il eut une jeu esse aventureuse : sa naissance, les hautes alliances e sa famille le destinaient pour une fortune bril- ante ; à six ans il possédait trois abbayes ; vers âge de dix-sept ans il rencontra M. Singlin : ésormais le plaisir ne l'occupe plus tout entier, il onnaît des périodes de dure pénitence... il s'éprend 'une fille de chambre de sa sœur, veuve du duc 'Epernon. Il l'épousera... à condition qu'il se epente du dérangement de sa vie passée : il se con- esse, mais alors il est touché de la grâce et prend a résolution « d'embrasser le reste de ses jours ne vie entièrement pénitente et éloignée du monde ».

Et sa fiancée ?

« ... Il écrivit à M. Singlin l'état où il était et l'embarras ù ce changement jetterait cette demoiselle. Et en effet la

nouvelle d'un changement si subit attrista si fort cette demoiselle qu'elle tomba malade, et en mourut âgée de vingt-deux ans. Ainsi Dieu accorda à M. de Pontchâteau la prière qu'il lui avait faite de rompre tous ses liens qui l'attachaient au siècle. Depuis, tous les ans, il en faisait tous les jours une fête d'action de grâces et disait le psaume LXXXVIII : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

NICOLAS PAVILLON[1]

Paris, la bourgeoisie parisienne au commence-
ent du grand siècle, le Parlement, l'Église, saint
ançois de Sales et ses sermons, M. Vincent (de
ul), Richelieu, la cour, la province, une étrange
ovince, barbare, moyennâgeuse, les routiers, les
piers, la vie ecclésiastique — encore si profon-
ment enracinée parmi les intérêts séculiers, les
aires, la politique — les colères, les triomphes
n évêque de village, les luttes d'un prélat intré-
le contre le roi et le pape, le formulaire, la Ré-
le, Port-Royal... quel beau livre pittoresque et
ein eût pu écrire M. Étienne Dejean !

Le dix-septième siècle, que nous voila longtemps
ne sais quelle vision de monotone grandeur, le
ai dix-septième siècle, nos historiens ont à peine
mmencé de nous en montrer les contrastes et la
ersité vigoureuse : quel bouillonnement de sève

[1] Étienne Dejean, *Un Prélat indépendant au dix-septième
le : Nicolas Pavillon, évêque d'Alet* (1637-1677).

en nos provinces, quelle débauche d'activité, que suprême fleurissement de tous nos terroirs !

Chichement, et comme à regret, M. Étienne Dejea nous dispense des informations nouvelles, qui nou font désirer d'en apprendre beaucoup plus : que beau livre pittoresque et varié lui eût aisément fourn sa précieuse et considérable documentation !

Et sans doute il n'était point facile d'enfermer e un seul livre une si grande part du siècle le plu heureusement actif et entreprenant : la vie reli gieuse, si ardente et si riche, suffirait à elle seul à remplir le cadre que n'entendait point dépasse M. Étienne Dejean — et l'on sait quels attachant tableaux en firent les Rebelliau, les Strowski... — mais il était interdit au biographe de Nicolas Pavillo de s'enfermer en de strictes limites ; il lui éta certes interdit de se borner aux questions morales à la discipline ecclésiastique, à la théologie, puisqu Nicolas Pavillon, moraliste d'expérience, évêque trè canonique, théologien d'occasion, vécut dans l siècle, et comme nous dirions aujourd'hui, particip aux multiples circonstances de la vie sociale.

M. Étienne Dejean était bien obligé d'accueillir e son récit les mœurs, les lettres, l'administration, l politique... il était bien obligé d'introduire en so livre la pittoresque variété des hommes et de milieux, des provinces et des œuvres, parmi lesque se déroula l'existence féconde en travaux de Nicola Pavillon. Il ne s'est point soustrait à une éviden et impérieuse obligation ; il n'en a point tiré tout bénéfice que d'autres eussent d'abord escompté... attrayants sont devenus les ouvrages d'histoire, t est l'art de tant d'historiens, soucieux de notre plaisi

abiles à ranimer la couleur du passé, et à manier eureusement et très légitimement la science et la ttérature, qu'une certaine austérité de forme nous éconcerte.

Délibérément M. Étienne Dejean écrivit un livre ustère : la couleur, à peine consent-il à nous la laisser eviner : il est de cette école qui n'admet le pittoresque u'au bas des pages, et parce qu'il ne convient point e priver de ce régal les esprits frivoles... Ceux-là ront d'abord les abondantes notes de certains chaitres, et peut-être, ayant lu avec un vif contentenent ces proses massives et savoureuses, parcourront-ils avec quelque distraction le savant commenaire — un peu froid et pâle — dont les fit précéder, on sans une certaine hâte, un chercheur diligent.

Bref ce livre n'est point d'un historien artiste, et i je le constate, ce n'est point que j'entende faire procès d'une méthode historique, ni incriminer s principes d'une sévère érudition : nous sommes op redevables à cette méthode et à cette érudition, les enseignent un ascétisme qui n'est point sans randeur. Pourtant il est des sujets qui s'accommoent mal d'une excessive sécheresse ; tel pourrait ien être celui qui retint l'effort de M. Étienne Dejean : ue de scènes, de tableaux entrevus, ou devinés, ourtés ou sommairement dessinés d'un crayon hâf! Laissons les partisans d'une histoire décharnée uer la rigidité du plan et la discipline à laquelle ne aignit point de s'astreindre un éminent archiviste. ous voyons bien qu'il ne put tenir jusqu'au bout sa ageure : ce livre austère suggère en quelque sorte algré l'auteur les plus attrayantes digressions...

Alors nous pensons qu'un peu plus d'abandon n'eût point été si condamnable : certains érudits considèrent l'art de haut en bas : l'art, absent de leurs œuvres, nous inspire un regret mélancolique : une science marâtre ne prive point seulement ses servants de mérites esthétiques : elle leur interdit une certaine profondeur qu'il faut atteindre sous peine de demeurer savamment, mais irrémédiablement superficiel : elle n'a souci que de la vérité extérieure : je ne sais quelle grâce insinuante est nécessaire à qui prétend peindre la vie, et qui donc a plus besoin des avertissements d'une sensibilité délicate que l'historien d'une vocation religieuse ? Sensibilité, imagination, allez donc, si vous n'êtes point artiste, nous rendre la flamme de certaines âmes, l'émerveillement miraculeux des héros de la vie intérieure, et des saints !

*
* *

Nicolas Pavillon eut d'un saint toutes les vertus ; il ne lui manqua guère, pour s'élever au premier rang, et faire figure de conseiller de l'Église ou de directeur de conscience de son temps, qu'un peu de pieuse astuce : l'esprit d'accommodement, le zèle souple, le prosélytisme opportuniste, que l'église canonisa en la personne de M. Vincent, n'étaient point le fait de M. d'Alet : ne point se déjuger — non par orgueil, mais parce qu'il associait Dieu à toutes ses résolutions, et redoutait le démenti de sa conscience — lui parut toujours simple probité ; ainsi entendaient-ils l'intégrité, ces ancêtres parlemen-

ires qui lui léguèrent un courage indomptable et le
ût d'une fière intransigeance.

Noblesse de robe, « bourgeois de la meilleure
uche », avocats généraux à Paris, à Metz, correc-
urs en la Chambre des comptes, robins lettrés,
urris d'argumentation juridique, a-t-on assez re-
arqué qu'au dix-septième siècle l'Église tire de
tte classe ses clercs les plus éminents ? Ils admi-
strent les choses saintes en légistes, ils ne séparent
s la foi du droit, ils sont les incorruptibles trésо-
ers du dogme, les greffiers méthodiques des saints
nons.

Nicolas Pavillon naît dans l'aisance; intérieur
ave et digne, où ne pénètre guère la frivolité élé-
nte : « le saint prélat racontait que son père s'ha-
llait toujours de noir, et passait un cordon de
ée pour éviter de se conformer aux différentes
odes »; les contemporains n'ignoraient point que,
aritable et habile à soigner les pauvres, Ma-
me sa mère avait imaginé la composition et la dis-
bution de « cet onguent qu'on appelle *divin* ». Et
ns nul doute le Paris du Béarnais était fort éloigné
ressembler à la métropole « mondiale » que nous
nnaissons : le Palais n'avait point renoncé aux
es champêtres et aux mœurs rustiques. M. d'Alet
oquant ses souvenirs d'enfance rappelait de gra-
ux épisodes, tel celui-ci : « Je lui ai ouï dire que
nsieur son père ayant une maison de campagne,
mettait lui et ses sœurs dans des paniers, sur un
e conduit par une servante, pour les mener à cette
ison, et qu'un jour ils furent rencontrés par
nri IV, qui chassait, et qui voulut savoir qui ils
aient... »

Une simple et vertueuse maison, des maîtres pieu
et sévères, le collège de Navarre, une adolescenc
et une jeunesse de scrupuleux lévite, un entourag
influent et hautement apparenté, Nicolas Pavillo
semblait promis aux fructueux bénéfices... il les dé
daigne, mieux les écarte; la quarantaine passé
seulement, il accepte en hésitant, et dans un espri
d'évangélique sacrifice, un évêché misérable, et s
éloigné, que nul exil n'eût semblé plus rude à se
amis, à sa famille éplorés.

Il a entre temps fréquenté la Sorbonne des doc
teurs et des théologiens : l'Écriture, les Pères, e
surtout saint Thomas soutiennent et orientent se
méditations jusqu'au jour où il s'éprend des instruc
tions de saint Charles Borromée et des sermons d
saint François de Sales. Quelles secrètes réserves d
tendresse et de poétique sensibilité révèlent ces pré
dilections ? quel étrange contraste entre la raideu
de cet esprit entier, qui ira droit au jansénisme, qu
étonnera de sa fermeté intraitable un Arnauld, e
l'émotion de l'auditeur de l'évêque de Genève ? u
contemporain a noté la déférence humble et charmé
de Nicolas Pavillon envers François de Sales :

« Il lut les ouvrages de piété de saint François de Sale
avec beaucoup d'assiduité. Ce saint étant venu à Par
avec le prince à qui on fit une entrée magnifique, M. Pa
villon alla à cette entrée pour voir François de Sales. Ayar
su qu'il était dans le second carrosse de cette entrée,
s'en approcha et le suivit autant qu'il put, afin d'avoir
satisfaction de voir et de considérer ce saint prélat
M. Pavillon alla même chez lui pour s'informer où il d
sait la messe et où il prêchait, et il allait exactement en
tendre ses messes et ses prédications. Il s'approcha
même de lui le plus qu'il pouvait, quand il en avait

mmodité, et il reconnut que ce saint évêque y prenait rde. Néanmoins, il n'eut jamais la hardiesse de le luer ni de lui parler, quoiqu'il en eût un très grand sir. »

Par quel miracle le timide et voluptueux lecteur de *ntroduction à la vie dévote* devait-il se plaire en- ite à la broussailleuse scolastique de l'*Augustinus* ? . Étienne Dejean n'y insiste point, étant peu curieux e la vie d'une âme; plus désireux de pénétrer et de ire revivre son personnage, un historien psycho- gue eût peut-être découvert ici le secret d'une uble nature, et nous eût montré l'origine de ce feu i éclaire et échauffe une vie d'apostolat aux heures me où elle semble ne se soutenir qu'avec le se- urs d'une froide et impassible raison.

Aussi bien M. Étienne Dejean, qui s'en tient aux ts, qui ne sollicite point les textes, et repousse ypothèse, même féconde, s'étend-il davantage sur relations mieux connues de Nicolas Pavillon et de ncent de Paul : certes l'influence sur celui-là de ui-ci n'est point niable, si l'on constate que telles égentes » instituées à Alet copient les Filles de la arité, qu'en maintes circonstances l'évêque d'Alet nspire des initiatives avisées de M. Vincent, et 'au total l'un et l'autre s'intéressent d'un zèle s passionné aux « œuvres » qu'à la controverse : seuls ou presque seuls parmi les jansénistes, scal et M. Hamon ont cette tendresse d'âme; cette igion de la charité, Pavillon l'a bien tirée de Vincent, et là-dessus l'accord est parfait entre ». .

*
* *

Ayant prêché une octave du Saint-Sacrement
Sainte-Croix de la Bretonnerie, où vinrent l'entendr
M. d'Andilly et la duchesse d'Aiguillon, nièce d
Richelieu, ayant respiré comme un parfum de gloi
profane dont s'inquiéta sa modestie, quadragénai
lesté de science ecclésiastique, rompu à la pratiq
d'une active charité, Nicolas Pavillon pouvait vainc
ses scrupules et accepter la crosse et la mitre :
allait être le bon ouvrier d'une âpre et formidab
besogne.

L'intérêt de sa biographie se complique ici singu
lièrement : allez donc parmi tant d'affaires, d'i
trigues, de procès, de souffrances, suivre l'intim
roman d'une vie spirituelle ! Ce roman, nous regre
tons moins désormais qu'on néglige de nous en r
véler l'ardeur passionnée, séduits par tant d'obje
divers qui appellent notre curiosité.

L'étrange province, qui perpétue en plein dix-se
tième siècle une barbarie médiévale, des mœurs
demi sauvages ! Lorsqu'après trois semaines
voyage, Nicolas Pavillon parvint aux rives de l'Aud
il oublia presque qu'il était en France : Alet est
nos jours une souriante bourgade ; d'autres nous o
dit le charme du paysage environnant, la grâce
cette cathédrale et de ce cloître en ruines parmi u
abondante végétation fleurie; au dix-septième siè
la difficulté des chemins, la crainte des montagn
le dénuement des villageois inspirent aux arrivants
ne sais quel sentiment d'horreur épouvantée. Lance
lui-même, qui fit le pèlerinage d'Alet, pensa y

rouver un autre « désert », et résuma son impression
n une description d'une solennelle gaucherie : « Après
voir quitté le pays du Languedoc, qu'on pourrait com-
parer à ces plaines de Gomorrhe, dont il est parlé
lans l'Écriture, on rencontre, au delà de Limoux,
ne campagne... et puis on trouve pour entrer dans
Alet un détroit de montagnes. D'un côté du torrent,
l y a un chemin élargi depuis peu, assez pour y
aire passer une petite charrette, et de l'autre il n'y
a qu'un sentier de gens de pied ou de cheval, et celui-
i est beaucoup plus élevé que l'autre au-dessus de
'eau... Ce ne sont que montagnes les unes sur les
utres. » Les habitants de ces montagnes sont de
amentables paysans ou des hobereaux pillards d'une
éroce avidité : les curés eux-mêmes entretiennent
a superstition des uns, encouragent les rapines des
utres : le prédécesseur de Nicolas Pavillon avait
lonné à tous de singuliers exemples : ancien capi-
aine de cavalerie, Étienne de Polverel était demeuré
n galant soudard, et que ne choquait point le spec-
acle étalé des débauches de son clergé. O douceur
u bon vieux temps ! merveilles d'un régime encore
odal, et qui unissait aux atrocités du plus sombre
oyen âge les cruautés d'un pouvoir lointain, inhu-
mainement tyrannique.

Aux brigandages des seigneurs, aux ripailles des
auvais prêtres, ajoutez les exactions des gens du roi,
s vols du fisc, les pilleries des soldats; jugez de la
aisère et de la démoralisation des infortunées ouailles
e Nicolas Pavillon : considérez les faits que rapporte
M. Étienne Dejean — ici fort à son aise — ceux qu'il
aisse deviner... Certes ce coin de France avait be-
oin d'un apôtre qui eût un tempérament de justicier.

Tel fut, durant près d'un demi-siècle, le rôle d
Nicolas Pavillon : évêque redresseur de torts, so
austérité s'exagère en présence de l'universel rel
chement des mœurs ; son caractère s'affermit ; il in
pose à tous le respect et la crainte d'un effrayan
ascétisme ; nous distinguons assez bien, à traver
les souvenirs de quelques-uns de ses hôtes, son at
titude de douloureux et volontaire recueillement
« C'est un prélat fort recueilli, et il a presque tou
jours les yeux fermés, à table même. Il n'est pa
somptueux en habits, sa robe de chambre étant rha
billée aux épaules et au derrière. » Le diocèse d'Al
dut à ce prélat peu reluisant le bienfait d'un com
mencement de civilisation : hobereaux voleurs, cure
coureurs, étapiers criminels se liguèrent contre lui
il connut la révolte de son chapitre, la rebellion d
la jeunesse dansante, à qui il ne craignit point d'in
poser une retenue décente... il soutint de fantastique
procès : l'histoire de ses démêlés avec les frère
Aosthène est un roman judiciaire qui ne le cède
nul autre en imprévu...

Une vie de luttes constantes développa en l
cette énergie combative dont Port-Royal défaillan
allait bientôt rechercher le concours ; affaires de l
Régale et du formulaire, Nicolas Pavillon y paru
l'invincible champion du droit épiscopal et de
libertés gallicanes, compromis ou menacés tour
tour par le pape et le roi : ce roi étant Louis XIV
je ne sais guère, au dix-septième siècle, de pag
plus émouvante ni d'une plus sobre éloquence qu
telle lettre adressée à Versailles par cet « évêq
de village » opiniâtrement héroïque et, sans dout
n'est-il point superflu de la citer ici tout entière :

« Quand il serait aussi véritable qu'il y a une secte janséenne, comme il est certain qu'il n'y en a point, Votre Majesté n'aurait pu ordonner les peines portées par sa déclaration qu'après un jugement ecclésiastique définitif : risque, selon la doctrine et l'usage constant de l'Église, n'appartient point aux Rois et aux puissances séculières disposer de choses purement ecclésiastiques. Tous les inces vraiment chrétiens ne se sont jamais attribué utorité de faire des lois et des canons dans l'Église; ais bien ont tenu à gloire d'en être les exécuteurs et n point les instituteurs. Les conciles n'obligent pas à gner le formulaire. Le Pape, par son dernier bref, laisse évêques libres de se servir des moyens qu'ils jugeront us convenables pour assoupir entièrement les contestaons sur ces matières. Les assemblées générales, et moins core les particulières du clergé, n'ont point d'autorité de commission légitime pour avoir pu l'ordonner. Et pendant, Sire, on ne craint point, s'appuyant sur la déclaration de Votre Majesté, de blâmer la conduite si anonique de ces évêques, de les vouloir faire passer ur des hérétiques ou fauteurs d'hérésie, et pour rebelles os ordres, et l'on va jusqu'à ce point de les menacer, x et leurs ecclésiastiques, de votre autorité, bien qu'il raisse que les Rois et les princes souverains ne puisnt les employer dans des occasions semblables à celle- sans encourir (et à plus forte raison) le reproche que int Bernard a cru pouvoir faire au Pape, qu'en agissant ntre les canons et la discipline de l'Eglise, il faisait en paraître qu'il avait la plénitude de la puissance, ais non pas de la justice. »

Sainte-Beuve, quand il composa son *Port-Royal*, est-il douté qu'une armée de chercheurs marcheit sur ces traces ? Le maître livre demeure d'une ébranlable solidité : peut-être ignorerions-nous core à quel point il est définitif, si tant d'érudits s'étaient efforcés de le compléter et de le rectifier; mpléments superflus ? oiseuses rectifications ? Sur

le fond même du sujet, sur la doctrine, sur la ps
chologie des « Messieurs », sur le rôle et la port
de leur audace religieuse, on ne nous a presque ri
appris d'essentiel que nous ne sachions déjà. Ma
il n'est jamais superflu de contrôler dans le dét
et de continuer une œuvre grande et forte : le gra
mérite des continuateurs de Sainte-Beuve — ils so
nombreux, et le zèle de M. Gazier les encoura
infatigablement — est peut-être de nous détern
ner à relire son livre inoubliable. Tel est assuréme
le mérite de M. Étienne Dejean dont l'étude, vigo
reuse, semblerait sèche, et assurément imparfai
si nous pouvions en oublier le caractère compléme
taire.

CHARLES PERRAULT [1]

Et si *Peau d'Ane* m'était conté..., *Peau d'Ane* u le *Petit Poucet*, ou *Barbe Bleue*, ou encore les erveilleuses aventures d'un commis à la surinten- ance des bâtiments du plus fastueux des rois, j'y endrais un plaisir extrême. Le tout est de savoir nter; bien qu'il semble plus aisé de parer des râces d'un style simple et fleuri les discours du hat botté ou les homélies de la fée Carabosse, un abile homme ne renoncera pas à mettre quelque grément dans les harangues d'un authentique mi- istre, et jusque dans l'exposé d'un rapport d'inten- ant; il y a la manière; si nos fonctionnaires en ont erdu le secret, conseillons-leur de relire *Peau 'Ane*, ou le *Petit Poucet*, ou ces *Mémoires de ma ie*...

Or donc, certain ministre, ayant pressenti que le ouverain était dans le dessein de lui confier la su-

1. *Mémoires de ma vie*, par CHARLES PERRAULT. — *Voyage à ordeaux* (1669), par CLAUDE PERRAULT. Publiés par Paul Bon- fon.

rintendance de ses bâtiments, fut fort inquiet ; no
qu'il ne se sentît grandement réjoui de cette no
velle et éclatante faveur, mais, en vérité, pareil
charge n'était point une sinécure : notre ministre
représentait le grand nombre de palais et de ch
teaux qu'il aurait à construire ou à achever ; il pr
voyait qu'il lui reviendrait de faire élever à la gloi
de son roi des monuments, comme des arcs
triomphe, des obélisques, des pyramides, des ma
solées ; il n'y avait « rien de grand ni de magnifiq
qu'il ne se proposât d'exécuter ». En outre, qua
tité de médailles commémoratives devraient êt
frappées, le roi ayant accompli déjà de grandes a
tions qu'il importait de célébrer, et ayant annon
son ambition d'en accomplir d'autres beaucoup pl
éclatantes. Ajoutez que tant de grands exploits
suffiraient point à éteindre l'ardeur d'un monarq
jeune et désireux de plaisir, en sorte que l'on po
vait s'attendre à une étonnante prodigalité de fêt
mascarades, carrousels et autres divertissemer
dignes de ce prince. Enfin, « toutes ces choses d
vaient être décrites et gravées avec esprit et av
entente pour passer dans les pays étrangers, où
manière dont elles sont traitées ne fait guère moi
d'honneur que les choses mêmes ».

C'est pourquoi le ministre, jugeant qu'il posséd
à soi seul une dose suffisante de raison froide et
bon sens, mais doutant d'être servi par un sens
la splendeur assez souple et assez ingénieux, réso
de s'entourer d'un conseil de quatre poètes.

Les trois premiers qu'il appela furent M. Cha
lain, M. l'abbé de Bourseis et M. l'abbé de Ca
sagnes ; M. Chapelain, membre de l'Académie fra

aise, était si célèbre que nul ne fut surpris de sa ésignation ; M. l'abbé de Bourseis était un prodige e science et de littérature ; M. l'abbé de Cassagnes vait mérité l'estime et la bienveillance du ministre ar une pièce en vers qu'il avait faite, où un glorieux ncêtre donnait ses instructions au roi.

Quant au quatrième... M. Chapelain parla des mé- tes d'un jeune homme nommé Charles Perrault : le inistre demanda s'il n'était pas l'auteur de deux les, l'une sur la paix, l'autre sur le mariage du roi, 'il avait lues et trouvées fort bonnes. Assuré que lle était la vérité, le ministre voulut voir de la prose e la façon du jeune homme ; M. Chapelain se char- ea de lui demander un discours sur la récente ac- uisition de Dunkerque. Le discours fut fait, il plut. n matin, M. Chapelain conduisit Charles Perrault ez le ministre en une chambre où se trouvaient éjà M. l'abbé de Bourseis et M. l'abbé de Cassa- nes ; le ministre leur déclara qu'il les avait mandés our se faire « une espèce de petit conseil qu'il pût onsulter sur toutes les choses qui regardent les âtiments et où il peut entrer de l'esprit et de l'éru- tion ». Comme il fallait à la Compagnie un secré- ire, Charles Perrault prit la plume, qui lui de- eura par la suite. Au bout d'une semaine environ, reçut des mains d'un envoyé de son nouveau maî- e, une bourse fort propre où il trouva cinq cents us d'or. Il comprit que ses talents avaient trouvé ur emploi et ne douta plus de sa fortune.

M. Chapelain était vieux, étant né quelque ixante-sept ans avant la date où ce récit com ence ; M. l'abbé de Bourseis n'était point trop

jeune... Charles Perrault n'eut point de peine à sur passer en activité ses collègues ; son zèle fut remar qué ; sa politesse était parfaite ; bientôt il donna au envieux eux-mêmes l'occasion de louer son gracieu génie. Déjà nos quatre poètes avaient collaboré à l légende d'une médaille que l'on fit en l'honneur de Suisses ; on leur demanda une devise pour Monsei gneur le Dauphin, qui n'avait encore que trois o quatre ans ; Charles Perrault eut le bonheur de fair agréer celle qu'il proposa, et qui fut gravée sur le enseignes du régiment de l'enfant royal et les casa ques de ses gardes.

Mais bientôt il eut cette chance qu'une extraor dinaire aventure révélât mieux encore son mérite une tapisserie représentant les quatre élément ayant été commandée aux Gobelins, on eut besoi de bonnes devises latines où entrerait la louang du roi ; nos poètes en fournirent quarante-huit M. l'abbé de Bourseis en avait composé seize M. l'abbé de Cassagnes seize, et autant Charles Per rault : toutes ces devises furent mêlées ensembl pour que le ministre en choisît seize sans égar aux auteurs. Or il arriva que quatorze de celles d Charles Perrault furent retenues ; le fait parut s merveilleux que le ministre voulut connaître le deux devises de Charles Perrault qu'il n'avait poin choisies ; les ayant lues, il lui dit : « Ces deux-là m semblent aussi bonnes que les deux que j'ai prises leur place : il faut les joindre avec les autres, c qu'elles soient toutes de vous. »

Il arriva bientôt que le roi lui-même voulut con naître les membres de cette petite Académie qui l servait si bien ; le ministre les présenta ; Sa Majest

omplimenta surtout Charles Perrault, et tint un etit discours qu'elle conclut en ces termes : « Vous ouvez, Messieurs, juger de l'estime que je fais de ous, puisque je vous confie la chose du monde qui 'est la plus précieuse, qui est ma gloire. Je suis sûr ue vous ferez des merveilles ; je tâcherai de ma part e vous fournir de la matière qui mérite d'être mise en uvre par des gens aussi habiles que vous êtes... »

*
* *

Il faudrait plaindre quiconque ne serait point sensible à ces paroles de roi ; si démodé que soit le mot gloire », ce n'est point sans quelque mélancolie u'un Français un peu fier l'entend prononcer : ah ! ans doute, ce n'est qu'un mot... Nos pères l'employaient hardiment ; il retentit d'un bout à l'autre u grand siècle avec une sonorité héroïque ; il est ans tous les écrits de ce temps lointain ; les plus mplement familiers en sont comme rehaussés ; à les re, on oublie les compétitions basses, les jalousies, gnoble intrigue, on ne voit plus qu'une noble émution... Quelle noblesse, quelle gaillarde aisance, uelle galante simplicité jusque dans les récits d'un eul qui se souvient ! La réalité fut moins belle ; mage que nous en présente un Charles Perrault st si charmante qu'on en accueille sans trop résister flatterie mensongère.

Un roi qui a pour programme la gloire, des ministres, des commis dévoués à la gloire du roi, mais ui, tous, songent aussi à leur gloire à eux ! Il n'est oint de Français d'alors qui ne soit, à l'imitation

de ces grands, soucieux de gloire... Que de glo
rieux, dira-t-on ! évidemment les sots, de quelqu
nom qu'on les désigne, furent nombreux toujours
les gens d'esprit n'étaient ni moins spirituels n
moins aimables, parce qu'ils désignaient d'un mo
pompeusement synthétique, ce que nous appelon
renom, honneur...

Charles Perrault aime la gloire, il est pompeu
sans solennité ; sa modestie ne va pas sans un con
tentement de soi-même qu'il estime superflu de dis
simuler. Aussi bien a-t-il quelque raison d'être sa
tisfait de sa carrière et du rôle qu'il joua dans l
monde ; il est durant vingt années le collaborateu
de Colbert ; ensemble ils font d'assez grande
choses ; l'initiative vient parfois du ministre et sou
vent du commis ; Perrault est le dépositaire de
grâces de l'État et l'intermédiaire entre le pouvo
et les artistes ; mission délicate et qui fréquemmen
ne laisse pas d'être ingrate ; il s'en acquitte ave
élégance ; somme toute, son influence ne fut poin
mauvaise. Sur le tard l'âpre humeur du ministr
devient plus âpre ; le commis se plaint d'une évident
aigreur ; faut-il croire aussi que le ministre enten
faire une place à son fils ? Charles Perrault offre s
démission, qui est acceptée et précède de peu l
mort de Colbert.

C'est quelque vingt ans plus tard qu'il écrit se
Mémoires ; il est sans amertume ; à peine note-t-o
au cours du récit une sympathie décroissante
l'endroit de Colbert ; il est équitable et témoigne d
la puissance de travail de son laborieux che
« M. Colbert ne connaissait d'autre repos que cel
qui se trouve à changer de travail, ou à passer d'u

avail difficile à un autre qui l'est un peu moins. »
olbert est prodigieusement laborieux, son goût de
précision est admirable : voyez-le aux prises avec
cavalier Bernin lors de l'agrandissement du
ouvre :

« M. Colbert vouloit de la précision, vouloit voir où et
mment le roi seroit logé, comment le service se pour-
it faire commodément, et persuadé comme il étoit, et
ec raison, qu'il falloit parvenir non seulement à bien
ger la personne du roi et toutes les personnes royales,
ais donner des logemens commodes à tous les officiers,
sques aux plus petits, qui ne sont pas moins néces-
ires que les plus importans, il se tuoit de faire et de
ire faire des mémoires de tout ce qu'il falloit observer
ns la construction de tous ces logemens et fatiguoit
frênement le Cavalier avec tous ces mémoires où il
entendoit rien et ne vouloit rien entendre, s'imaginant
al à propos qu'il étoit indigne d'un grand architecte
mme lui de descendre dans ces minuties... »

Suivez la discussion relative à la chambre du roi,
tte argumentation pressante et victorieuse qui
ent à bout des ruses et de la mauvaise volonté de
talien. Sans doute la cause du ministre est ici celle
commis, et l'on peut croire que d'excellentes rai-
ns furent soufflées au premier par le second...
ourtant c'est bien ainsi que le redoutable contrô-
ur général devait mener son monde et régler une
faire : c'est bien son langage de lucide réaliste
ue nous révèle Charles Perrault : jamais subor-
onné ne rendit plus fidèlement l'accent d'une impé-
euse parole.

Donc nul aveu de rancune, mais çà et là de ces
uvenirs qui fixent une peu favorable posture ; le
oiriez-vous ? ce courtisan de Colbert songea à in-

terdire au public les jardins des Tuileries : so
commis l'en détourna :

« — Ce ne sont que des fainéants qui viennent ici, m
dit-il.

— Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèven
de maladie, pour y prendre l'air ; on y vient parler d'af
faires, de mariages et de toutes choses qui se traiten
plus convenablement dans un jardin que dans un
église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. J
suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois n
sont si grands et si spacieux qu'afin que tous leurs en
fants puissent s'y promener. — Il sourit à ce discours...

Ah, qu'en termes galants !...

Un autre jour, cet impitoyable Colbert pense fair
murer toutes les fenêtres qui donnent sur le jardi
du Palais Royal. Charles Perrault s'y prend si habi
lement que le projet, d'abord différé, est bientôt ou
blié.

Ombres légères, habiletés vénielles : quel chef d
service disgracié ne serait de nos jours plus cruel
son ministre ? Charles Perrault n'est cruel à per
sonne ; se douterait-on, à lire ces Mémoires, qu
leur auteur fut mêlé à tant de luttes ardentes et pra
tiqua lui-même une diplomatie non toujours exempt
d'astuce ? Le triomphe de Charles Perrault, ce fut l
renvoi du cavalier Bernin, ce fut la substitution d
projet de son frère, le médecin, aux plans de l'archi
tecte illustre ; il conte cette aventure sans passion.
Ce n'est point seulement détachement de vieillar
désabusé, c'est sérénité de bon goût, noble décence
art de conter, et d'orner la vérité sans la dénaturer
Ainsi présentée, une vie de fonctionnaire et d'écri
vain courtisan devient une sorte de souriant poèm

prose : les événements s'y classent suivant les is d'une perspective idéale : l'histoire des seize de- ses y tient plus de place que celle de la fameuse lonnade. Au fond rien ne ressemble davantage à beau conte. Et si *Peau d'Ane* m'était conté...

On prendra, à lire ces Mémoires, un plaisir très ; on ne pouvait leur souhaiter un éditeur et un mmentateur plus autorisé que le lettré délicat et le ès ingénieux érudit Paul Bonnefon.

II

Commis à la surintendance des bâtiments, harles Perrault ne pouvait guère se dispenser de ofesser une doctrine d'art déterminée : il eut ses éories qu'il s'efforça sans violence de faire triom- er.

Théoricien, Charles Perrault l'était avec aisance ; sait comment, pour défendre une boutade, il se qua au jeu et se lança dans la querelle des An- ens et des Modernes ; ses thèses littéraires ne nous assionnent plus : on ne lit plus par plaisir les *arallèles des Anciens et des Modernes*, et ce est point faire preuve d'une frivolité condamnable ie de préférer aux *Hommes illustres qui ont paru France pendant le XVII^e^ siècle*, les *Contes de ma ère l'Oye*. On ne se défend pas de quelque sympa- ie pour la hardiesse novatrice de cet esprit agile si aimablement vivant. Boileau eut sans doute le iomphe excessif ; la bonne grâce de Charles Per- ult vaincu nous plaît fort.

Théories littéraires, théories artistiques : celles-c
ne furent sans doute que les corollaires de celles-là
Prisant les écrivains modernes par dessus les anciens
Charles Perrault pouvait-il préférer aux artistes d
son temps les peintres et les sculpteurs de Rome e
d'Athènes ? M. André Fontaine, qui analyse avec un
subtilité vigoureuse les doctrines d'art en France d
Poussin à Diderot [1], nous autorise à conclure : pa
reille contradiction ne se peut attendre d'un cervea
aussi logique. L'Académie prône le respect absol
des belles antiques et de Raphaël : Charles Perraul
est frondeur : il raille le Laocoon ; la légende ne lu
impose pas, et voici jugés des peintres trop vantés

Faut-il un si grand art pour tromper un oiseau ?
Un peintre est-il parfait pour bien peindre un rideau ?
Ces peintres commençants, dans le peu qu'ils appriren
N'en surent guère plus que ceux qui les admirent.

Charles Perrault exalte les modernes, proclame

Que nos savants Le Bruns firent tête aux Apelles,
Nos fameux Girardons aux fameux Praxitèles,

Les Le Brun et les Girardon n'étaient point gen
à protester contre une aussi flatteuse préférence
L'admirable est qu'ils professent eux-mêmes c
culte exclusif de l'Italie et de l'antique contre leque
s'insurge tout l'effort critique et par certains côté
révolutionnaire de Charles Perrault : la logique
de ces illogismes. Charles Perrault ne s'étonn
point d'écrire que les cinq tableaux des bataille

1. *Les Doctrines d'Art en France.* Peintres. Amateurs. Cr
tiques. De Poussin à Diderot.

Alexandre « sont peut-être en leur genre les plus eaux qu'il y ait au monde ». Le Brun ne paraît as se douter que si sa propre doctrine est mise en éril, ce sont les attaques de son fervent ami qui en réparent la ruine. Aveuglés, l'un par la vanité, autre par la passion littéraire, ils marchent la main ans la main. Seuls les écrivains s'acharnent contre s sacrilèges audaces de Charles Perrault : les eintres agréent ses retentissants hommages ; et ce 'est point le défenseur de Le Brun, c'est Roger de iles, infiniment moins hardi en théorie, qui passe our subversif, et devient aux yeux des contempo- ains « une sorte de révolté responsable des nom- reux libelles qui parurent pour ou contre Poussin et ubens à partir de 1675 ». Au reste le très intelli- ent amateur Roger de Piles était un bien meilleur ige que le littérateur Charles Perrault...

Un Colbert, qui a l'esprit précis, et toujours tend ux réalisations pratiques, enjoint aux peintres de Académie d'*enregistrer* les résultats de leurs col- oques esthétiques, et de les rédiger sous forme de *réceptes :* Testelin met en *table de préceptes* les entiments de l'Académie : Le Brun élabore un traité e l'*Expression des passions :* les jeunes peintres y pprendront à classer les passions, conformément ux directions du médecin Marin Cureau de la Chambre, en « simples » qui « logent dans l'appétit oncupiscible, » et en « composées » qui logent « dans appétit irascible ». Le Brun définira les effets de amour simple : « L'amour, quand il est seul, c'est- -dire quand il n'est point accompagné d'aucune orte joie ni désir ou tristesse, le battement du pouls

est égal et beaucoup plus grand et plus fort que d
coutume. On sent une douce chaleur dans la poi
trine et la digestion des viandes se fait doucemer
dans l'estomac, en sorte que cette passion est util
pour la santé » ; d'où par une série de déductions qu
je vous engage à étudier de près, découlent les règle
les plus précieuses aux peintres de l'amour.

Colbert, Testelin, Le Brun... des théories s'élabo
rent, une pédagogie, une doctrine, la doctrine d
grand goût : Le Brun est le dieu de l'école, Charle
Perrault, le prophète de ce prodigieux messie
Charles Perrault exalte Le Brun pour des mérite
exactement inverses de ceux que le peintre s'attr
bue ; ils sont d'accord ; entre les théories et l'art le
rapports sont étranges, souvent déconcertants ;
faut étudier l'art dont la vie profonde se développ
hors de l'école, et se manifeste contre les pédago
gues ; il ne faut point négliger les doctrines, car
arrive qu'elles soient en harmonie avec l'art, c
qu'étant contradictoires, elles aident à en comprendr
la protestation ; très souvent aussi les doctrine
n'expliquent rien, si ce n'est qu'elles corroborent
platitude du soi-disant artiste : l'étude des do
trines d'art est d'aventure aride, elle n'est point in
tile ; elle est parfois divertissante sans cesser d'êt
instructive..... à preuve Charles Perrault.

II

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

L'INFLUENCE DE VOLTAIRE

Vous arrive-t-il parfois de relire le *Plaidoyer ur Genest Ramponeau, cabaretier, à la Cour- le, prononcé contre Gaudron, entrepreneur d'un éâtre des Bouleverts*, ou bien la *Canonisation Saint-Cucufin, frère d'Ascoli, et son appari- n au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise lumière par le sieur Aveline lui-même*, ou encore dialogue de l'*Intendant des Menus en exercice ec l'Abbé Grizel*, ou les *Questions sur les mira- es*, ou le *Pot pourri...* ?

Certes ! Vous avez des lettres, et vous pensez avec . Lanson[1] et tous les lettrés qu'en ces bagatelles, rogatons » et « petits pâtés », Voltaire a souvent s le meilleur de son esprit ; vous n'affirmeriez int toutefois que Genest Ramponeau et Saint- ucufin, l'Intendant des Menus et l'Abbé Grizel ient les inspirateurs ou les confidents préférés de tre vie intellectuelle, ni surtout que leur mémoire

. G. Lanson, *Voltaire.*

obsédât la pensée d'un nombre considérable de nos contemporains : les noms de l'Abbé Grizel, de l'Intendant des Menus, de Saint-Cucufin et de Genest Ramponeau ne se rencontrent plus que très rarement dans les gazettes où se lit d'aventure celui de Voltaire. Il est, en effet, des feuilletonnistes qui tiennent encore à honneur de citer *Zadig et Scarmentado*, et l'*Ingénu*, et parfois la *Princesse de Babylone*, et *Micromégas*, et surtout *Candide*. Ils citent, plus rarement, l'*Essai sur les mœurs*, ou les *Lettres anglaises*, et peut-être le *Siècle de Louis XIV* et la *Correspondance*... Les feuilletonnistes citent. Je crains que la majorité du public, satisfaite des citations, ne penche à négliger l'original.

Parlons net : notre temps, qui vénère la mémoire de Voltaire, semble se déprendre de ses œuvres. Notre temps est inhabile à extraire de l'œuvre immense de Voltaire tout ce que cette œuvre contient d'art vivant et de pensée agissante : Voltaire n'exerce point sur notre éducation nationale la part d'influence à laquelle il est en droit de prétendre.

* * *

Fait reconnu, fait indiscutable, dont il ne faut point se lasser de proclamer l'accablante évidence encore qu'on ne puisse se flatter d'interrompre aisément une fâcheuse tradition ; et il n'est point si aisé d'inaugurer une tradition plus salutaire. Ah ! notre temps n'est point tellement coupable ! notre temps s'écarte des œuvres de Voltaire ; nos contemporains qui vouent à la mémoire de Voltaire une inefficace

ratitude, ne se sentent point dans l'obligation de re et d'étudier ses œuvres. Notre temps n'est point llement coupable ; n'accusons point ici nos contemorains d'incuriosité ou d'excessive négligence ; oyons justes, et ne concluons point contre eux arce qu'on ne les voit point retirer tout le bénéce que l'on souhaiterait d'un opulent patrimoine ttéraire. L'opulence même de l'héritage voltaien est singulièrement encombrante et oblige à e concevoir aucun projet de rapide utilisation ; ertes l'œuvre de Voltaire est difficilement accesible aux Français d'aujourd'hui : il est peu d'œuvres ont la lecture suppose autant d'efforts préalables et e constante application, une aussi complète éducaion de l'esprit, autant de sens littéraire et histoique, autant de goût, d'esprit critique. Voltaire est pas seulement un « chaos d'idées claires » ; ette clarté est décevante ; ce chaos est tout rempli e pièges, chaos d'idées claires et justes, d'idées laires et fausses, de préjugés étroits, de généreuses ituitions, clarté redoutable, insidieuse, persuasive 'erreur aussi bien que de vérité ; Voltaire touche à out avec la même inquiétante étourderie, la même récipitation, la même ardeur affirmative ; son temps mène, il s'affranchit ; un grand amour de l'humaité le guide ; il suit aveuglément ses haines : chaos affirmations sans preuves, de vérités nues, d'erreurs volontaires, de mensonges passionnés. Aborder chaos ? s'y aventurer, y errer au gré de sa fanisie ? délices pour un esprit très averti et sensible ux plus délicates élégances. Rebutante, périlleuse ntreprise pour les non initiés !

Le fait est là : si l'on n'y prenait garde Voltaire

serait bientôt le moins lu de tous nos classiques ; on n'invoque plus son nom au cours des polémiques religieuses et politiques ; M. Homais lui-même renonce à l'attirail de l'argumentation voltairienne. Ah ! sans doute, les raisons de Voltaire, parfois, n'en sont plus ; ses arguments paraissent redoutables à manier : M. Homais renonce à en accabler ses contradicteurs. Signe des temps ! La domination de Voltaire sur les âmes françaises est-elle donc près de finir ? — Elle renaîtra demain, plus impérieuse, impérissable et bienfaisante ; déjà les maîtres de nos universités se préoccupent de faire plus large dans les programmes de leur enseignement la part du dix-huitième siècle. Voltaire le premier bénéficiera de ces heureuses dispositions : Voltaire sera rendu à l'admiration reconnaissante des foules. L'Université nous rendra Voltaire en vulgarisant les résultats d'une liquidation poursuivie sans relâche, et en vérité presque achevée au cours d'un siècle de recherches érudites et de travaux critiques.

*
* *

Je voudrais que l'on vît, dans le Voltaire de M. Lanson, comme un essai d'inventaire sommaire, essai heureux, digne du sujet et de la tâche entreprise, j'ajouterai digne de l'auteur — c'est faire de ce petit livre un grand éloge. — Et ce n'est point adresser à M. Lanson une critique que de l'affirmer : ce livre satisfera tout le monde, presque tout le monde ; rare privilège quand il s'agit de Voltaire, de son œuvre et de sa philosophie ! Qui ne rendrait

hommage à l'esprit dont cette étude est animée, esprit de parfaite impartialité : esprit critique, esprit de pénétration historique ? Inventaire sommaire, entendez que rien d'essentiel n'y est omis, mais non point sec ; précis, mais non dépourvu de quelque grâce alerte et séduisante ; M. Lanson n'aime point les « colifichets », entendez qu'il n'est point ennemi d'une élégance simple et naturelle, et ne professe d'ailleurs pas l'horreur pédantesque du savoureux néologisme — écoutez-le disserter des « honshommes de Voltaire » (héros des contes), ou vous prouver, chiffres en mains, que le jeune Voltaire ne pouvait être pour la gracieuse Pimpette « l'amant sérieux ».

M. Lanson se préoccupe beaucoup moins de faire ressortir l'enchaînement logique des doctrines et des idées que d'analyser les conditions de leur formation, de leur croissance et de leur épanouissement ; historien de la littérature, historien avant tout, il explique les âmes par l'époque, les hommes par les contemporains ; l'histoire, l'histoire minutieuse, indifférente aux prestiges de la rhétorique, et aux illusions des faiseurs de système, telle est sa méthode : il n'en est point de plus forte, ni de plus persuasive ; cette méthode triomphe dans le Voltaire ; ainsi s'affirme la physionomie de ce livre que l'on aurait grand tort de rapprocher de l'étude de M. Faguet ; avec une tranquille assurance M. Lanson *explique* Voltaire historiquement : expliquer, c'est s'interdire à peu près constamment de juger ; M. Faguet jugeait, avec quelque sévérité, on s'en souvient : les deux études ne sont point de même ordre : l'une ne réfute ni ne réforme, ni ne remplace l'autre.

D'autant moins que M. Lanson ne concède point à

la biographie proprement dite de Voltaire un développement superflu ; nul n'ignore que cette biographie ne saurait être édifiante ; de fâcheux incidents ne peuvent en être distraits qu'aucune indulgence n'excusera jamais : M. Lanson ne dissimule rien, mais il se hâte ; il n'écrit point une biographie de Voltaire : il *explique* l'homme et surtout l'œuvre ; il explique l'homme ; je ne pense pas qu'il lui attire beaucoup de nouvelles sympathies.

Et l'on regrettera peut-être que l'étonnant roman que fut la vie de Voltaire n'apparaisse pas davantage en ce livre ; on n'en fera point un grief à l'auteur qui n'eut point licence d'accueillir ce roman. Du moins discutera-t-on légitimement du choix des faits que M. G. Lanson a cru devoir mettre en lumière ; on discutera du choix des faits, et on signalera des lacunes qui sont peut-être des oublis, des oublis qu'il n'était pas sans doute indispensable de commettre. Pourquoi, par exemple, M. G. Lanson ne fournit-il aucun éclaircissement sur les relations de Voltaire avec les philosophes ? Il écrit :

« Toujours mordu et mordant, traînant après lui une meute d'ennemis qu'il grossit à plaisir, Fréron, La Beaumelle, Chaumeix, les Pompignan, Nonotte, Patouillet, Larcher, Cogé, n'étant jamais en reste, et voulant toujours avoir le dernier, pour les coups de gueule et pour les coups de dents, tourmenteur diabolique du malheureux Jean-Jacques, qu'il serait prêt à recueillir chez lui, égratignant à tout propos le grand Montesquieu, qu'il a défendu de son vivant, inlassablement attaché aux mollets de gens qu'il déteste et parfois de ceux qu'il ne déteste pas, n'en voulant pas toujours à ceux qu'il crible de ses mortels sarcasmes, ramené souvent par une avance, un bon procédé, et se réconciliant avec Trublet, avec Buffon... »

« Tourmenteur diabolique du malheureux Jean-Jacques ! » c'est tout ! M. G. Lanson n'écrit point une biographie de Voltaire : peut-être cependant eût-il pu ménager dans son livre une place à ces amis et surtout à ces ennemis qui s'en taillèrent une si vaste dans la vie de l'écrivain.

Ce faisant, M. G. Lanson n'eût point contribué au progrès de nos connaissances ; sur d'autres points il lui plut de s'étendre et de nous faire bénéficier de recherches originales : étiez-vous renseigné sur les sources de cet *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui n'est en somme qu'une compilation ? M. G. Lanson a fait « quelques sondages » ; soyons-lui reconnaissant de nous apprendre que les deux chapitres sur Mahomet ont été tirés presque exclusivement de Gagnier et de Sale, « deux bonnes autorités. Pour la Chine du Halde. Pour l'histoire ecclésiastique et pour l'histoire des croisades, son guide est l'excellent Fleury ; pour l'histoire d'Angleterre et pour Jeanne d'Arc, le solide Rapin de Thoyras. Ce sont là de bons garants. Il est vrai que pour Henri IV, il ne va guère au delà de Mézeray. Quelquefois, pourtant, il semble qu'il soit remonté aux documents dont ses auteurs lui donnaient les références, pour y recueillir quelque détail caractéristique : il a été amateur aussi de pièces curieuses et peu connues. »

Heureuses surprises du lecteur, qui cherche en ce volume le clair exposé de faits connus, et y rencontre les confidences inédites d'un généreux érudit ! Les vues ingénieuses et nouvelles, les interprétations, les explications qui donnent à penser semblent

sortir si naturellement du récit des faits qu'à peine songe-t-on à en attribuer le mérite à M. G. Lanson c'est un tort grave que l'on se donne : les chapitres entre autres, que M. G. Lanson intitule : *Le goût de Voltaire. Poésies et tragédies. — Voltaire historien. — L'art de Voltaire : Contes, Dialogues et Facéties*, sont d'une solidité neuve et délicate, que tout les lettrés apprécieront.

*
* *

L'influence de Voltaire ! peut-on mesurer l'influence de Voltaire ? M. G. Lanson estime que rien n'est plus malaisé ; il y tâche pourtant : je n'oserai point affirmer que ces pages sur lesquelles se clôt son volume soient les plus profondes ou les plus pénétrantes de cette étude ; l'influence de Voltaire est difficilement saisissable ; on détermine l'influence d'un penseur d'après la diffusion de sa doctrine. Voltaire eut des idées, il eut toutes les idées de son temps :

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.
> Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.

Il n'eut point de doctrine cohérente, ni surtout de vues systématiques ; l'influence de Voltaire est universelle ; elle n'est point mesurable ; elle se devine — et ne se prouve que rarement. M. G. Lanson tente de préciser : il compte dix-neuf recueils de œuvres de Voltaire, de 1740 à 1778, sans parler de éditions séparées, fort nombreuses pour les principaux écrits, six éditions de 1778 à 1815, vingt-hu

éditions entre 1815 et 1835 ; rien de 1835 à 1852 ; cinq éditions de 1852 à 1870 : le succès de Voltaire coïncide, on le devinait n'est-il pas vrai, avec les périodes de recrudescence du libéralisme. En littérature, l'influence de Voltaire favorise les goûts conservateurs :

« Les esprits qu'il forme ont le goût étroit et fin, la phrase claire et sèche ; ils sont méticuleux sur la correction et la pureté du langage, s'alarment des nouveautés et des hardiesses d'images. Ils sont prompts à jeter du ridicule sur le détail de l'expression des ouvrages dont la pensée les étonne ou les choque. Les voltairiens s'effareront de Chateaubriand et détesteront le romantisme. Il y aura de ces voltairiens de goût pendant tout le dix-neuvième siècle, en particulier dans l'Université et la magistrature. Thiers représenterait assez bien cet esprit. »

Et M. G. Lanson énumère sans trop de peine les emprunts que ses successeurs firent à Voltaire dans tous les genres, théâtre, poésie légère, histoire, roman, pamphlet et polémique... C'est l'influence *sociale* de Voltaire sur laquelle on eût aimé à être renseigné. — S'agit-il de la période contemporaine, M. G. Lanson n'oublie point qu' « à la fin du dix-neuvième siècle le roman voltairien a un renouveau inattendu par un grand artiste, Anatole France, et par un certain nombre d'écrivains plus jeunes qui, entre le naturalisme, le lyrisme et le symbolisme, tâchent de conserver l'expression légère, spirituelle, mordante, un peu sèche et très claire : je nommerai Veber, Hermant et Beaunier. » Ces trois derniers exemples sont-ils bien choisis ? Choix arbitraire, insuffisant ! Et M. G. Lanson pense « que depuis la chute du naturalisme et la crise symboliste, l'évo-

lution de la prose se fait vers l'aisance et la lumiè
c'est-à-dire vers le dix-huitième siècle et Voltaire
Rien n'est moins certain.

Du moins estimera-t-on que s'il ne détermine pc
avec netteté l'insaisissable et universelle influe
de Voltaire, M. G. Lanson contribue heureusem
à restaurer, à étendre et à fortifier parmi nous ce
influence : il travaille à une tâche urgente, et
incombe presque tout entière à l'Université ; s
vons-le, remercions-le, et répandons autant q
dépend de nous son aimable et savant petit livre.

I

LA LÉGENDE DE J.-J. ROUSSEAU

C'est un grand procès, longtemps traînant, que ient de rouvrir avec éclat une érudite anglaise, Ime Frederika Macdonald[1]. L'affaire est compliquée, nais non sans doute inextricable ; nous y ajoutons os passions ; elle devient inintelligible, trop simple elon les uns, qui tranchent avec la sécurité d'une gnorance partiale, selon les autres si obscure qu'il onvient d'avouer une fois pour toutes notre impuissance à prononcer une sentence équitable. Et ien ne prouve mieux — n'en déplaise à ses détracteurs — à quel point les idées de Rousseau sont vi-

1. Frederika Macdonald : *Studies in the France of Voltaire nd Rousseau. — Jean-Jacques Rousseau, a new study in criticism* London, 2 vol.). — *The humane philosophy of Jean-Jacques ousseau ; maxims and principles selected and classified*, by Freerika Macdonald (London, Dent). — *La légende de Jean-Jacques ousseau, rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents ouveaux* (traduit de l'anglais, par Georges Roth).

vantes, à quel point ce mort demeure présent pa
nous, avec son étrange pouvoir de discorde et
don révolutionnaire d'excitation intellectuelle,
ces querelles, ces partis-pris, cette quasi impos
lité, où nous nous débattons, de nous mettre d
cord sur les faits les plus simples de sa vie et
caractères les plus apparents de son œuvre.

La vie de Jean-Jacques ! serait-il donc impos
d'en retracer avec quelque sûreté le dessin ca
cieux ? On aime Jean-Jacques, on déteste Jean-
ques ; sa biographie est encore si obscurcie de
gende, que ces sympathies ou ces haines ne peu
guère se réclamer que de l'instinct ; des faits c
taux demeurent incertains : voilà un père de
enfants, de qui la paternité demeure contesta
supercherie, dont fut victime le protecteur trop
fiant de Thérèse, s'écrie Mme Frederika Macdon
qui développe d'impressionnants arguments, si
des preuves péremptoires ; mystification, sugg
M. Jules Lemaître, qui n'est pas, en l'espèce,
pect d'indulgence. M. Édouard Rod, si informé d
vie de Rousseau, et de qui l'amicale intuition pén
si profondément l'âme du citoyen de Genève, n
met pas la mystification : la supercherie lui pa
impossible, qui ferait éclater l' « insondable bêti
de Jean-Jacques. D'autres disent : la matérialit
fait même des naissances demeure problématiqu
n'importe, si Rousseau s'est cru père, s'il a dé
rément commis ce crime de quintuple abando

Mais alors, précisez les circonstances, les m
d'une telle résolution, la pensée vraie de Rouss
son but, ses remords... On ne précise pas, on n

as sûr, on n'est presque jamais sûr, quand il s'agit
e la vie de Jean-Jacques ; on avance parmi des pré-
mptions, on se contente de probabilités ; on ne
en prononce pas avec moins d'assurance ; amis et
dversaires se jettent à la tête d'infortunés enfants
ui peut-être n'existèrent point.

S'agit-il des œuvres de Rousseau ? Il semble qu'ici
liberté de l'interprétation ne puisse s'exercer au
étriment du texte même. Il est invraisemblable, il
st inimaginable que la pensée de Rousseau nous soit
al connue parce que d'innombrables et imprudents
xégètes prirent soin de nous la révéler ; pourtant
n'en faut plus douter, la nuée des commentateurs
ous cache notre auteur. Quand donc vous aviserez-
ous de lire le *Contrat social*, ô vous qui en dis-
ertez savamment sur la foi de pesants et pédants
uvrages ? D'autant qu'ici la prévention politique
gare les meilleurs esprits.

Péril de certaines gloires trop vivaces ! nous trai-
ons Rousseau comme tel notoire contemporain dont
nous est interdit de pénétrer la vraie nature, que
ous détestons toutefois ou exaltons, selon qu'il
emble ou blesser ou flatter nos instincts et nos
anités ; rien de moins saisissable qu'un homme
vant : les morts nous appartiennent davantage pour
eu qu'il nous convienne de nous emparer d'eux, de
apter leur pensée, leur génie. Jean-Jacques Rous-
eau nous échappe. Un double portrait nous en est
résenté par les rousseauistes et leurs adversaires :
nombre de ceux-ci a paru grandir depuis quelques
nnées ; leur opinion a semblé prévaloir ; et ce n'est
as l'un des signes les moins frappants de leur appa-
ent triomphe que l'adhésion d'un Jules Lemaître à

telles de leurs sévérités : relisez ses aimables conf
rences pour y découvrir l'image d'un malade, d'
pauvre fou, irresponsable de sa prodigieuse et néfa
littérature, la condamnation — en vérité somma
— de toute une philosophie... livre de piété blaspl
matoire et de terrible commisération. Jules Lemaî
a voulu faire une « histoire des sentiments », et n
point une « biographie critique » de Rousseau.

Une biographie critique nous serait bien uti
Rousseauistes et anti-rousseauistes s'en doutent-i
Dès 1824 Auguis écrivait dans l'un des avant-prop
d'une édition complète des œuvres de Roussea
« La réputation de Jean-Jacques Rousseau est, com
le cadavre de Patrocle, disputée entre deux pa
animés l'un contre l'autre. » La lutte continue s
nos yeux : une tradition rousseauiste se perpét
dont on retrouverait çà et là les héritiers enth
siastes... Rousseauistes, anti-rousseauistes espère
ils nous convaincre ? puissent-ils s'aviser que n
exigerons d'abord une précise et loyale enquête ! I
documents ne font point défaut : cherchez, scrut
prouvez, dressez un inventaire des actes et des p
sées de Jean-Jacques : place aux greffiers minuti
de l'érudition ! Tout ce débat n'est si confus et i
tant que parce qu'on n'a pas suffisamment solli
leur préalable intervention.

*
* *

Cette biographie critique qui nous manque, q
nous faut, que nous ne cesserons de réclamer, n
seulement par déférence pour les sommations et

ppels à la justice de Jean-Jacques, mais parce que ous y trouverons la véritable clef de l'œuvre la plus ıbjective qui soit, cette biographie nécessaire, ouhaitée, attendue, de l'intérêt le plus actuel et le lus pressant, Mme Frederika Macdonald eût été ans doute fort capable de nous en apporter l'inesti- ıable don. Mme Frederika Macdonald se récuse; aites-lui en des reproches, si vous n'apercevez pas oute la difficulté d'une semblable tâche; admirez lutôt la résolution de cette savante femme qui, peu peu, découvre les obstacles, et l'un après l'autre es attaque sans se décourager jamais.

Comment ne pas s'émerveiller de cette obstination ritannique, où l'effort de la volonté seconde si bien élan de l'intelligence ? Mme Frederika Macdonald ublie à Londres deux lourds volumes dont se fussent pouvantés nos éditeurs français ; surprenant monu- ıent d'une érudition insoucieuse d'élégance, et même – je le regrette — d'ordre, et même — je le déplore – de clarté, soucieuse uniquement de prouver, 'accabler l'adversaire sous ses preuves répétées, de aincre enfin. Mme Frederika Macdonald assaille ne légende odieuse ; ses assauts témoignent de cette énacité qui rendit toujours si redoutables les chefs 'armée de son pays. Qu'à son tour on l'attaque, lle saura riposter ; elle suit un chemin d'où nul ne aurait l'éloigner ; elle veut vaincre, elle vaincra...)bstination combative, activité méthodique jusque ans le désordre des recherches et le chaos des reuves, foi au succès, et surtout, ah ! surtout, nette onscience d'une mission à remplir et, sans exalta- ıon mystique, certitude et volonté de s'acquitter 'un devoir. Un pareil exemple de labeur féminin,

soutenu, hardi, efficace, mérite bien quelques hou
mages; j'en appelle à nos nombreuses romancièr
et à nos poétesses innombrables.

Mme Frederika Macdonald ne nous donne poi
une biographie critique, mais elle en prépare l
éléments; non que son argumentation soit, sur to
les points litigieux, décisive; si complexe est l'entr
prise de redresser les torts, et parmi tant d'intrigue
de rivalités, de potins, de médisances et de calo
nies, de démêler la vérité, que l'effort d'un seul ch
cheur en viendrait difficilement à bout; du moi
reconnaîtra-t-on à Mme Frederika Macdonald
mérite d'avoir poussé ses recherches plus profo
dément que quiconque, et d'avoir, comme on d
renouvelé le sujet: ceux mêmes qu'elle ne saur
convaincre, seront ébranlés ; à lire ses études encl
vêtrées, souvent obscures, mais prodigieuseme
attachantes, parce qu'une généreuse conviction
anime, les plus prévenus ne se défendent point
doutes favorables à Rousseau.

Tout au plus lui reprochera-t-on de n'avoir pas
se garder d'un travers commun, semble-t-il, à to
ceux qu'attira cet énigmatique Jean-Jacques, et
est de conclure trop catégoriquement. Plus que bi
d'autres certes, la témérité de Mme Frederika Mac
nald est excusable; j'eusse aimé toutefois qu'elle s'
terdit les inductions aventureuses, et ne parût po
compromettre, en la proclamant avec une trop prom
intransigeance, une thèse dont il s'agit d'étal
d'abord les prémisses. Mme Frederika Macdon
disculpe fréquemment Rousseau d'accusations que
transmirent depuis sa mort la plupart de ses b
graphes : elle généralise, elle conclut à l'infailli

vertu » de Jean-Jacques ; Jean-Jacques est une orte de saint laïque ; tel est le zèle pieux, telle est 'ardente dévotion de Mme Frederika Macdonald que e témoignage même de l'auteur des *Confessions*, s'il st gênant ou simplement désobligeant, semble sus- ject à cette imperturbable hagiographe. De ce que es ennemis de Jean-Jacques le poursuivirent d'une aine inexplicable, de ce qu'un observateur attentif es prend aisément en flagrant délit de méchante in- rigue et de mensonge, s'ensuit-il que Jean-Jacques 'ait jamais eu vis-à-vis d'eux le moindre tort ? Et si 'on découvre l'irrévocable preuve que le fameux complot n'exista point seulement dans l'imagination xcitable et excitée du philosophe, mais résulta bien réellement d'un détestable concert de haines clair- oyantes et, si l'on ose dire, d'inconscientes malveil- ances, aura-t-on par là démontré que Rousseau échappa au délire de la persécution ?

Force nous est bien de reconnaître ici, avec Édouard Rod, que le raisonnement de Mme Frederika Macdo- nald est « une façon de syllogisme simple et spé- cieux » dont nous ne saurions nous contenter... Ayant u les livres de Mme Frederika Macdonald, on est enté d'en appeler à Jean-Jacques, et d'invoquer ses *Dialogues* où brille parmi tant de divagations un si éloquent bon sens :

« Rousseau. — Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

Le François. — Ah ! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde !

Rousseau. — Pas tout à fait, peut-être ; car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

Le François. — Mais enfin qu'est-ce donc ? Car v
êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

Rousseau. — Il n'y a point d'énigmes que celle que v
y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plu
que bon, une âme saine, mais faible, qui adore la vertu s
la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en
guère. Pour le crime, je suis persuadé comme de m
existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non p
que la haine... »

(*Second Dialogue.*)

Ayant percé à jour le syllogisme inacceptable
Mme Frederika Macdonald, on se souvient des pag
où la tendresse pitoyable du fidèle Corancez a
exactement décrit le délire de Jean-Jacques vieil
sant.

*
* *

Ce délire trop réel a trompé les meilleurs jug
s'en autoriser pour affirmer la démence antérieure
Jean-Jacques et, par là, jeter sur toute son œu
le plus inquiétant discrédit, est en vérité exorbita
il faut le dire bien haut, puisqu'enfin le livre de Ju
Lemaître n'a pas d'autre but.

La santé morale de Rousseau éclate dans tou
ses œuvres. — Il s'est trouvé, dites-vous, des mé
cins, pour la mettre en doute. — Bien naïf qui agr
rait sans contrôle leur diagnostic; on sait assez
nul cerveau n'est sain au regard de certains spéc
listes, et l'on ne voit guère à ce compte quel poète
quel homme supérieur offrirait de plus rassuran
garanties que Jean-Jacques. Jusque dans les *D*
logues la fermeté de la pensée, la vigueur de l'é

quence sont souvent admirables : la lecture en peut paraître déconcertante et surtout d'un pesant ennui; une monotone préoccupation s'y révèle; l'idée du complot hante Jean-Jacques; il en est obsédé; il délire... Mais d'abord cette désolante faiblesse n'apparut qu'assez tard dans sa vie : exaltation d'une âme blessée, et qui ira grandissant, mais ne compromet point au cours de ses travaux l'équilibre de la raison. Enfin, si l'on déplore que la sensibilité de Rousseau ait été si souvent dominée par des appréhensions exagérées, que son imagination se soit attardée à grossir fantastiquement des périls fictifs, levons-nous oublier que ses craintes ne furent point toujours chimériques, et qu'en somme il n'avait que trop de raisons de dénoncer un insaisissable complot?

Nous touchons ici à la principale découverte de Mme Frederika Macdonald, et d'où il est loisible de tirer des conséquences diverses, celle-ci tout d'abord : le délire trop prouvé de Jean-Jacques apparaît explicable, on devrait presque dire normal, tant il semble la naturelle manifestation d'une immense douleur suppliciant une grande âme.

Mme Frederika Macdonald prouve le complot : rarement chercheur eut la main plus heureuse, rarement enquêteur fut mieux servi par l'évidence. Les Mémoires de Mme d'Épinay ont toujours été la source préférée des anti-rousseauistes : charme de ces limpides récits où l'honnêteté se pare des grâces du style : qui n'eût ajouté foi aux affirmations de Mme d'Épinay? Qui donc eût refusé à cette délicieuse femme une sympathie émue? et à son « ours » une antipathie mêlée de quelque dégoût? Or ces

Mémoires ont une histoire, que nul avant Mme Fr
derika Macdonald ne s'était avisé d'approfondi

Et d'abord ce ne sont point les vrais Mémoires
Mme d'Épinay que nous avons accoutumé de lir
ou plutôt... enfin Mme Épinay avait composé u
première version, indulgente à Jean-Jacques : u
jour vint — bien plus tard — où elle confia s
manuscrit à Grimm et à Diderot; ceux-ci corrig
rent, proposèrent et firent agréer des additions, d
interpolations : le grave est que tous ces chang
ments se rapportent à Jean-Jacques, dont ils noi
cissent sans mesure le caractère et les mœurs,
souvent à l'aide d'allégations manifestement calo
nieuses. C'est cette seconde version, revue et « t
patouillée », que connut au début du dix-neuvièm
siècle et publia Brunet, non sans nouvelles retouch
et suppressions... Mme Frederika Macdonald
retrouvé les divers manuscrits, la « liste des cha
gements essentiels à apporter au roman de Re
(Rousseau) de Mme d'Épinay », le plan, les not
de Grimm et de Diderot, recopiées, insérées av
un scrupule qui respecte jusqu'aux fautes, p
Mme d'Épinay elle-même dans son texte. Il faut li
le récit de cette découverte et toute cette histoi
qui fait le plus curieux roman. Rien au total de pl
décisif.

Le complot exista : fut-il de longue durée ? I
peut-on saisir la manifestation ailleurs que da
cette affaire des Mémoires ? Il ne semble pas qu'
la certitude soit aussi absolue... mais il est hors
doute que l'inventeur de la conspiration — Grim
— persécuta traîtreusement Rousseau avec un ins
lent bonheur : sa correspondance secrète édifie

égende d'un Jean-Jacques atrabilaire, hypocrite, scélérat et dément ; les échos de cette calomnie gratuite revenaient à Jean-Jacques, de tous les pays de l'Europe, sans qu'il en pût soupçonner l'origine ; ce secret, cette apparente unanimité, ce ricanement haineux du monde civilisé en eussent affolé bien d'autres.

*
* *

Parmi tant de questions que l'on voudrait faire à Mme Frederika Macdonald, il en est une que j'attends, que vous formulez déjà : de Grimm, qui fut une assez basse canaille, rien ne nous surprend ; de Diderot... mais enfin Mme d'Épinay ! J'avoue qu'ici les lecteurs du livre français de Mme Frederika Macdonald — qui n'est qu'une assez gauche et très imparfaite réduction des deux volumes anglais — éprouveront quelque embarras. Et cela me semble d'autant plus regrettable qu'on doit à Mme Frederika Macdonald une explication du rôle de Mme d'Épinay où il faut admirer une jolie finesse psychologique ; j'ajoute que Mme Frederika Macdonald ne refuse point à Mme d'Épinay une sympathie très vive, et que j'aime fort ce trait d'une aussi intrépide justicière.

Cette aventure est d'une simplicité terrible : rappelez-vous les principaux personnages, Grimm, parasite sournois, Diderot, Mme d'Épinay — Mme d'Épinay, aimable sans être jolie, bonne, effroyablement bonne, et femme, si femme ! elle aime Francœuil, qui la trompe, et de qui elle s'éloigne; aime-t-elle Jean-Jacques ? ah ! si Jean-Jacques était habile ! il ne l'est

point, point du tout; son « ami » Grimm qu'il introduit dans la place l'est davantage; s'emparer de la femme d'un fermier général, quel rêve! Grimm le réalise. Mme d'Épinay ne saurait vivre sans un mari, un amant, un sigisbée, qui l'entoure de menus soins, quelqu'un à qui elle puisse se dévouer, se donner tout entière. Elle se donne à Grimm, qui l'aime ou fait semblant. Grimm est pratique : libelliste, il expédie à tous les souverains d'Europe un journal clandestin : Mme d'Épinay recopie les manuscrits et souvent les allonge, car elle écrit gentiment. Le « tyran » la surveille avec une jalousie entendue ; il évince les gêneurs, et d'abord l' « ours », à qui Mme d'Épinay ne refuse point une sincère admiration, et on ne sait quelle secrète tendresse ; passons sur ses manigances... Mme d'Épinay n'est point sotte, mais elle est faible ; elle obéit à son « tyran », elle devient l'auxiliaire, sinon l'associée de Grimm dans la lutte sourde qu'il ne cesse de mener contre Jean-Jacques.

— Quelle inconscience !

— Est-ce donc la première fois qu'une femme se laisse guider par qui elle aime ou croit aimer ?

Un jour on apprend que Rousseau exaspéré prépare des mémoires, un livre posthume où il démasque ses ennemis ; il en fait çà et là des lectures... Mme d'Épinay s'inquiète : Grimm l'effraie. Diderot, que Grimm eut l'art d'engager dans sa querelle, exagère, colore tout de sa redoutable imagination. Mme d'Épinay tente de faire interdire à Rousseau ses lectures ; elle se défendra, préparera une riposte : Grimm et Diderot lui soufflent une défense anticipée : que n'utilise-t-elle ses Mémoires ? L'aimable livre

u'elle a écrit là, presque sans y penser, et certes ans arrière-pensée ! mais combien naïf ! il est emps, il est grand temps de corriger cette naïveté t de cesser d'être dupe.

Et voilà ! Mme d'Épinay a pu croire que ces Mémoires ne seraient jamais imprimés, qu'ils constitueraient aux mains de ses amis un utile dossier, n éventuel plaidoyer... Sa première rédaction était imple, tout unie, à la façon d'un roman de bonne ompagnie ; si indépendante dans l'organisation de a vie privée, Mme d'Épinay apparaît, dès qu'elle crit, timide devant certains sentiments et certaines dées, presque prude... Voici maintenant qu'elle copie aveuglément les interpolations de Grimm et de Diderot, et ce sont des violences de langage, d'abominables griefs, des détails blessants ou repoussants... Les deux manières s'opposent en un criant contraste : le premier venu discernera cette vive opposition. — Les Mémoires sont enfin publiés, légèrement expurgés par Brunet ; les plus fins connaisseurs, ô Sainte-Beuve ! s'en délectent, mais ne discernent rien...

Cette aventure est d'une simplicité terrible : tout est simple aux yeux de quiconque découvre l'enchaînement des causes ; tout est simple dans cette lamentable histoire de Jean-Jacques ; ce sera le bienfait d'une biographie vraiment critique de faire éclater cette simplicité... L'œuvre de Mme Frederika Macdonald est souvent obscure, parce qu'elle n'est point définitive. Mme Frederika Macdonald s'efforce de la compléter ; elle aura des disciples, des émules : ses livres inaugurent une ère nouvelle de l'histoire

de la pensée de Jean-Jacques ; nous nous en réjouis
sons, car le génie et la flamme de Rousseau nou
sont plus que jamais nécessaires ; la fécondité d
son influence, que d'autres envisagent avec un
« horreur sacrée », nous remplit d'un confiant en
thousiasme.

II

LE PROCÈS DE JEAN-JACQUES

Dire que ce livre sur J.-J. Rousseau et la Révolu-n française [1] vient à son heure ne suffit point ; nous ttendions ; enfin, nous en sommes gratifiés, et par auteur de qui la protestation vigoureuse bénéfi-e de la plus opportune autorité.

Une mode singulière, mieux faite, semblait-il, ur flatter certaines passions politiciennes que pour aire aux esprits impartiaux et aux purs lettrés, ndamne aux pires avatars la mémoire de Rous-au : Rousseau n'est plus le rêveur un peu décon-rtant, un peu incohérent, l'homme sensible et rtueux, à qui le dix-huitième siècle dut la for-ule imprécise d'un vague évangélisme familial et cial, l'inventeur d'un lyrisme qui enchanta un onde pourri d'esprit, le législateur prudent et hardi,

. Edme Champion, *J.-J. Rousseau et la Révolution fran-se.*

surtout prudent et traditionaliste ; Rousseau n'
plus le prodigieux génie qui imagina le culte de
nature, restaura l'amour de la beauté morale et
sentiment religieux, ressuscita enfin le noble e
thousiasme. — Rousseau est un maniaque et
dangereux visionnaire, un fou de qui la démen
contagieuse fit déraisonner son temps ; il demeu
responsable des violences révolutionnaires et de to
les crimes par où se perpétuèrent nos détestabl
dissensions ; il est un monstre, une sorte d'antéchr
dont la néfaste influence et le prestige mortel se pr
longent parmi nous ; sus à cet irréconciliable enne
de l'ordre social et de la saine raison. Bon pour ce
tains esprits, dangereusement accessibles au charm
de la pitié, de ne point confondre l'œuvre et l'homm
de condamner l'une et de témoigner à l'autre u
commisération épouvantée ; encore ceux-là ne sa
raient-ils conclure sans nous communiquer le friss
de je ne sais quelle « horreur sacrée ».

L'antienne n'est pas nouvelle ; il n'y a de nouve
que le talent dont font preuve les adversaires
Rousseau, et cette grâce persuasive par où no
émerveilla si souvent l'un des chefs d'une bruyan
conspiration anti-rousseauiste.

Il ne s'agit ici ni de contester ce talent, ni mê
de nier le charme incertain d'une argumentati
nonchalante éparse en d'aimables discours pc
mondains et mondaines désœuvrés.

Il s'agit de protester contre une spécieuse frivoli
de dénoncer un intolérable sophisme, de ne po
permettre qu'un effrayant discrédit soit jeté sur l'
des plus beaux génies et l'une des plus magnifiqu
œuvres dont s'enorgueillisse notre histoire littérai

De patients érudits établissent péniblement, triom-
llement, la biographie de Rousseau — et l'on
point oublié de quel élan Mme Macdonald favo-
leurs recherches. — Leur labeur ruine les por-
ts fantaisistes, les interprétations où se joue le
rice tendancieux d'exégètes intéressés.
Nous attendions davantage du concours d'une
cte méthode ; par un extraordinaire abus de la
ion de responsabilité, on prétend accabler la
noire de Rousseau sous le poids de méfaits pos-
mes ; comme si l'on n'était point assez sûr de
dre haïssables ses actes et ses écrits, on in-
ue les gestes et les œuvres de soi-disant disci-
s ; on lui découvre une postérité infamante ; on
sse devant sa gloire un siècle de révolutions, et
fantôme encore plus épouvantable d'un avenir
s prescription. Procès un peu honteux, car c'est
si qu'on fait remonter au Sermon sur la montagne
éluctable nécessité des autodafés. Procès infini-
nt aisé à instruire et d'un grand effet. Réquisi-
re qui autorise les rapprochements les plus
révus, les plus audacieuses assimilations ; il n'est
de limite à l'arbitraire, et l'on n'aperçoit point
fin au développement de cette double proposition :
isseau est fou, voyez l'indignité de sa descen-
ce spirituelle — la démence de Rousseau posée
axiome, reconstituons sa lignée en collectionnant
plus beaux cas de vésanie et de folie furieuse...
Nous attendions que quelqu'un vînt crier holà.

*
* *

Or, M. Edme Champion est le moins suspect
avocats de Jean-Jacques. D'abord, et j'en avoue
surprise, ce défenseur d'un grand calomnié ne
moigne qu'une indulgence modérée, voire interm
tente, au client dont le mauvais sort l'indigne ; la sy
pathie de M. Edme Champion pour Rousseau n'
point constante et ne s'affirme jamais avec cette sé
nité qui décèle les sentiments spontanés et profon
son admiration ne va jamais sans quelque réticen

M. Edme Champion n'accorde à Rousseau qu'
adhésion hésitante et comme contrainte ; ni la
ni l'œuvre de Jean-Jacques ne sont tout à fait selo
cœur de ce rude et clairvoyant critique ; que d'aut
accomplissent pieusement le pèlerinage de Montm
rency, que d'autres se fassent des reliques de br
ches de buis cueillies au jardin des Charmett
M. Edme Champion ne pratique point cette super
tion, et loyalement nous en informe : « Loin d'être
traîné par une grande tendresse, je n'aime pas Ro
seau autant que je voudrais ; je crains même par
de ne pas avoir pour lui assez de sympathie et
déférence. Peut-être ses dévots me reprocheront
certaines pages. Si, à mon grand regret, ils s
scandalisés, je m'en consolerai en pensant que
ennemis doivent l'être plus encore. » Ne doutons
du double scandale qui marquera le succès de ce li
pour l'instant ne présageons que la colère des dév
de Rousseau ; elle sera grande devant tel jugem
aux décisives formules : ami ou ennemi, qui d
« éreinta » d'un plus violent effort le *Contrat soci*

En bien des cas il est impossible de savoir ce qu'il se au juste, et probablement il ne l'a jamais su lui-ne. On croirait que, comme Jupiter, il se plaît à amon-er les nuages...

Au chapitre VI *de la loi*... Ceci ressemble à un casse-.

Le chapitre suivant achève de nous déconcerter.

La plus grande partie du livre n'est, comme l'a dit nennais, qu'un informe assemblage d'incohérences, bsurdités et de contradictions. Si je ne craignais d'être espectueux, je montrerais en plus d'un endroit ce que leau appelait galimatias double, c'est-à-dire quelque se d'inintelligible, non seulement pour le lecteur, mais ur l'auteur lui-même.

L'impatience qu'il me cause est d'autant plus vive que divagations sont revêtues d'une forme claire et pré-e, que cette langue si ferme est au service d'un chaos pensées dans lequel je me noie. »

Voltaire, au dire d'Émile Faguet, est un chaos dées claires; M. Edme Champion proclamerait ontiers que Rousseau est, fréquemment, une nébu-se de concepts imprécis.

Ainsi acquiert-il le droit d'entreprendre sa défense. Ajoutez que le plus pur enthousiasme révolution-ire anime la pensée, les discours de l'auteur de *France d'après les Cahiers de* 1789; en est-il aucoup parmi nos contemporains qui soient demeu-s aussi près des grands conventionnels ? Par bien s traits M. Edme Champion semble le contemporain s premiers vainqueurs de la monarchie : une flamme culaire échauffe ses écrits, aussi brûlante qu'au pre-er jour; certes l'idéalisme républicain de nos an-tres n'a point parmi nous de plus authentique repré-ntant. Or quelle n'est point l'autorité de M. Edme ampion, prophète de la religion révolutionnaire,

lorsqu'il excommunie Rousseau, adversaire dé
miné de la violence et des bouleversements socia
— Jean-Jacques est, dites-vous, l'inspirateur
orateurs de 1789 et de 1793 ? Marat lui-même
réclamait du *Contrat social* ? L'histoire de nos
sensions était inscrite d'avance, et glorifiée dans
œuvres du solitaire d'Ermenonville ? — Ah ! rel
avec une plus ferme attention ces œuvres d'où
ne peut extraire une formule d'anarchie ou même
simple conseil de révolte qu'au prix de la plus
damnable habileté.

Surprendrions-nous ici l'une des secrètes et
efficaces raisons de la défiance où M. Edme Champ
tient l'œuvre de Rousseau ? Serait-ce point le m
rantisme du timide critique des *Révolutions de*
logne qui le prive d'une plus chaleureuse amitié
républicanisme du citoyen de Genève était si ti
si prudemment asservi au respect des usages et
institutions établies ! républicanisme théorique, i
fensif en vérité puisqu'il n'excluait point un fai
souvent avoué, pour un régime aristocratique.

M. Edme Champion secourrait Jean-Jacques
involontaire argument.

Du moins les plus prévenus n'iront-ils point re
ser son témoignage : il vous prouve que l'influe
de Rousseau sur les événements politiques de la
du dix-huitième siècle demeure insaisissable,
les chefs du mouvement ignorent le *Contrat so*
ou s'appliquent à en démentir les prévisions, qu
ils n'en dénaturent point les enseignements. —
certes le contraire eût été surprenant, et Rousseau
rait l'unique exemple d'un philosophe dont les id
eussent été comprises et mises en pratique par

peuple ; et c'est, n'est-il pas vrai, d'une assez
uvre philosophie que d'attribuer un tel pouvoir à
écrivain politique, et l'on étale une légèreté sin-
lière, si l'on prétend que d'aussi amples crises ne
nt point commandées par un complexe détermi-
me, bien loin d'obéir aux abstractions d'un rêveur
lé. — M. Edme Champion démontre et prouve ; il
mphe sans joie ; voyez-vous pas qu'il eût été ravi
donner çà et là raison à ses adversaires ? de saluer
Rousseau un prophète ? de poursuivre dans ces
bs et ces assemblées, qu'il admire frénétique-
nt, la répercussion d'une lointaine éloquence ?
ccumuler en faveur de Rousseau les preuves d'une
mplicité glorieuse et efficace jusque par delà la mort ?

l n'est pas enfin jusqu'au caractère même de l'éru-
ion de M. Edme Champion qui ne dispose en sa
eur ; érudition ancienne, non point accumulation
tive de fiches en vue d'une thèse à soutenir : éru-
ion vécue et longuement méditée d'un lettré à qui
œuvres sont familières, et dont la pensée semble
oir pratiqué l'intimité des hommes eux-mêmes.
voir intimement connu quelqu'un nous met en
rde contre telle opinion qu'on lui prête à tort ;
si M. Edme Champion proteste, dût son culte révo-
ionnaire en souffrir, lorsqu'on attribue à Rousseau
sentiment dont il se fût offensé : n'a-t-on pas sou-
u que la Déclaration des droits de l'homme serait
nspiration rousseauiste ? En vérité les législa-
rs qui la rédigèrent avaient bien lu le *Contrat*
cial, mais ils en ignorèrent étrangement l'esprit
ritable : « du Rousseau tout pur » la fameuse Dé-
ration ! M. Edme Champion s'indigne, car c'est là

une affirmation invraisemblable ; il sait que cela impossible ; il est sûr de son impression ; à pe a-t-il besoin de préciser ses souvenirs pour é mérer les textes ; ces textes sont significatifs ; fussent-ils un peu moins, que son indignation n eût précieusement éclairés ; reconnaissons en quelque chose comme un témoin de moralité : en e il dont les avertissements soient plus pénétrants plus justes ? Au reste les textes sont formels, et ne peut mettre en doute que Rousseau se fût révo contre une déclaration aussi générale : n'a-t-il pa maintes reprises témoigné qu'il convenait de s' quérir de la race, du climat, de l'histoire des peup avant de leur imposer des lois ? N'a-t-il pas, lo qu'on lui demanda une Constitution pour la Cor réclamé des statistiques, des cartes, des renseig ments précis sur la flore et la faune, sur les mœ des habitants, sur l'agriculture, l'industrie, le co merce ? N'est-il pas après cela dérisoire qu'on tienne responsable d'une méthode purement a traite, ignorante des réalités et du passé ?

Aussi bien la Déclaration des droits de l'hom n'est-elle pas l'aboutissement d'un système ph sophique : M. Edme Champion en connaît la le genèse déterminée au cours des siècles par d'inno brables souffrances, des abus que notre légèret bien de la peine à imaginer, une immémoriale t dition de rapines et de sang.

« Les principes de 89 n'ont pas été déversés sur n sol comme des eaux amenées de loin par un ingénieux tifice ; ils sont comme les sources vives qui, spontaném jaillissent des entrailles de la terre. Conséquence logi de notre histoire, la Déclaration pouvait, sans Rouss

à peu près ce qu'elle est. Il faut lui appliquer ce que abeau disait de la Révolution : La nation y a été pré-ée par le sentiment de ses maux plus que par le pro-s des lumières. »

Et maintenant je me garderai bien d'affaiblir en la umant l'argumentation de M. Edme Champion : il t lire ce livre, en savourer la généreuse inspiration, ogique un peu âpre, irrésistible, l'érudition élé-ite, les réminiscences, la conclusion enfin qui nous erdit les jugements téméraires et les trop rapides éralisations. C'est juger Rousseau avec une in-pidité désolante que de voir en lui un doctrinaire : cerner en ses œuvres une doctrine ou encore deux ses contradictoires — celle du *Contrat*, et celle autres écrits — l'accuser là-dessus d'étroitesse de palinodie, quelle erreur ! Quand donc s'avi-a-t-on de prendre ses œuvres pour ce qu'elles t, le miroir d'un esprit complexe, prodigieuse-nt vivant, c'est-à-dire rempli de contradictions, apable, et d'ailleurs peu soucieux, de discipliner surabondance de ses rêves, préoccupé enfin d'en-gner aux hommes le respect de ce qui est, de ce fut, du présent même critiquable, du passé ne peu utile ou peu glorieux, l'amour de la paix, la vraie liberté, de la simplicité, de la vertu ?

l était temps que l'on écartât de « cet homme pai-e... l'auréole sanglante » dont certains prétendi-t le déshonorer.

Retenons ces sentences qui nous restituent sa ie physionomie :

La vérité est que, dans aucun livre de Rousseau, il a de doctrine politique, et que dans le *Contrat*, il n'y

a ni réfutation, ni rétractation, ni palinodie ; Rousseau dément pas son système, il n'a pas de système.

« Avide de stabilité, de tranquillité, il souhaitait plu une vie patriarcale, une station durable dans l'ombre ont végété les aïeux, la perpétuité des vieux usages et anciennes coutumes, le maintien de l'ordre établi, c espèce de bonheur qui consiste pour un peuple à n'a pas d'histoire. Il était sans ambition pour le genre main comme pour lui-même... »

*
* *

Les contradictions de Rousseau, ses contem rains ne manquèrent point de les relever ; les proches que lui en fit notamment Helvétius ont longuement étudiés par M. Albert Keim[1]. M. Al Keim n'ignore rien de la vie ni des gestes d'He tius. Rousseau médita, et, semble-t-il, admira écrits d'Helvétius ; son admiration n'alla pas critiques ; Helvétius riposta ; au cours de son in sant et très attachant volume, M. Albert Keim cide, définitivement, l'histoire de ce différend.

Nul doute que Jean-Jacques n'ait témoigné que tendresse au talent oratoire d'Helvétius ; doute qu'il n'ait accordé une sincère estime à teur de l'*Esprit* pour cette conviction honnête et dente, reconnaissable sous l'abondance des argum et le faux brillant des paradoxes ; la « pluie d' d'Helvétius séduit ce poète... sans toutefois l'ébl La Bibliothèque Nationale possède un exemp de l'*Esprit* annoté par Rousseau (et dont les r furent publiées il y a plus d'un siècle) : on y

1. *Helvétius, sa vie, son œuvre.*

usseau s'élever contre le sensualisme excessif Helvétius, et opposer à la pure sensation le jugement, s'insurger contre la fameuse maxime : « Tout vient légitime et même vertueux pour le salut public » (simple constatation, affirme M. Albert Keim, i avance des preuves péremptoires, et non comme l'a cru formule d'un devoir). Rousseau corrige : Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne nt en sûreté », et l'on sait qu'à maintes reprises il veloppe cette règle — dont on voit mal comment ccommoderait un révolutionnaire. — Rousseau est point davantage convaincu par le paradoxe de galité naturelle des esprits.

Et pourtant la pensée d'Helvétius influence et dérmine celle de Rousseau ; l'une et l'autre semblent rfois se mêler et en vérité se confondre, jusque ns l'*Émile* où, de l'aveu de Rousseau, sont insites les objections les plus fortement motivées aux èses fondamentales d'Helvétius ; les critiques êmes de Jean-Jacques enveloppent un éloge, s'il t vrai — Palissot le croyait — qu'il ait désigné elvétius en écrivant : « ... Tu veux en vain t'avilir, n génie dépose contre tes principes, ton cœur bienisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes cultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Helvétius se défendit dans le traité de l'*Homme ;* ngénieuse érudition de M. Albert Keim ne nous rmet plus d'oublier les vivacités de cette réponse : elvétius se défiait résolument de la bonté originelle l'homme; il n'hésite point à citer des fragments conciliables de l'*Emile* et de l'*Héloïse*.

Querelle sans issue : l'impertinent bon sens de iderot prononça un équitable arbitrage :

« Les disciples de Rousseau, en exagérant ses principe ne seront que des fous ; et les vôtres (il s'adresse à He vétius), en tempérant vos conséquences, seront d sages... Rousseau croit que la société n'est propre qu dépraver l'homme de la nature, et vous croyez qu'il n'y que de bonnes lois sociales qui peuvent corriger les vic originels de la nature... Rousseau écrit contre le théât et fait une comédie ; préconise l'homme sauvage, ou q ne s'élève point, et compose un traité d'éducation ; philosophie, s'il en a une, est de pièces et de morceau la vôtre est une. J'aimerais peut-être mieux être lui q vous, mais j'aimerais mieux avoir fait vos ouvrages q les siens. Si j'avais son éloquence et votre sagacité, vaudrais mieux que tous les deux. »

*
* *

Les philosophes s'entendent rarement entre eu malentendu sans conséquence ; le mal commence d que le profane prétend leur demander des règles conduite et des principes de législation. On ne sa rait faire retomber sur Rousseau la responsabil des violences révolutionnaires, qu'il eût désappro vées avec horreur ; la plupart des hommes cultiv qui assistèrent ou prirent part aux événements 1789 et de 1793 avaient pourtant lu Rousseau ; bi peu l'avaient compris. Aucun fait n'illustre mie cet aveuglement général que l'aventure du com d'Antraigues : Rousseau lui avait confié le man scrit d'un ouvrage inachevé destiné à compléter *Contrat social :* « Il m'autorisa à en faire, dans courant de ma vie, l'usage que je croirais utile. L'édition des œuvres de Rousseau que j'ai sous yeux[1] reproduit la note où le député du Vivar

1. Chez Dalibon, 1824.

ulgua ses angoisses et enfin cette résolution que
ıs estimerions aisément monstrueuse : il songe en
89 à publier ces conseils d'outre-tombe : « Reli-
ıt cet écrit... je crus (j'étais encore dans le délire
l'espérance) qu'il pouvait être infiniment utile à
n pays et aux États-Généraux. » D'Antraigues
ısulte un ami : « Il me prédit que les idées salu-
res qu'il offrait seraient méprisées, mais que ce
e ce nouvel écrit pouvait contenir de dangereux
ır une monarchie, serait précisément ce que l'on
ıdrait réaliser. » D'Antraigues hésite :

Combien je murmurai de ces réflexions ! combien
es m'affligèrent ! Je respectai l'ascendant de l'amitié
e à l'expérience et je me soumis. Ah ! que j'ai bien
u le prix de cette déférence ! Grand Dieu ! que n'au-
ent-ils pas fait de cet écrit ! comme ils l'auraient souillé,
x qui, dédaignant d'étudier les écrits de ce grand
nme, ont dénaturé et avili ses principes ; ceux qui n'ont
; vu que le *Contrat social*... que Rousseau... ménageait
ıs les préjugés trop enracinés pour être détruits sans
hirements, et disait, après avoir tracé le tableau le plus
olorable de la constitution dégénérée de la Pologne :
rigez, s'il se peut, les abus de votre constitution, mais
méprisez pas celle qui vous a fait ce que vous êtes. »

D'Antraigues détruisit l'inquiétant manuscrit ; son
ste, que déplore notre époque, respectueuse des
ıvres et de la pensée, a peut-être pour excuse sa
gnification : puissent nos historiens de la littéra-
re le méditer, et se souvenir que l'éminente dignité
la pensée a son prix, et qu'on n'avilit pas le génie
l'incriminant de serviles compromissions : que
liban se réclame de Prospero, nous ne sommes
s dupes.

LES MÉMOIRES DE CASANOVA

Il paraît que nous n'avons point une édition dé
nitive des *Mémoires* de Casanova [1].

Notre temps édite ou réédite les rapports secre
de la police au roi, les œuvres des conteurs libertin
les chroniques et les romans scandaleux ; il ramèn
au jour toute cette boue du dix-huitième siècle, cet
basse, cette vaine littérature, qui n'a point toujour
hélas! et quoi qu'on en dise, l'excuse de paraît
spirituelle. On édite, on réédite les plus indigent
élucubrations, les récits les plus plats, les plus m
notones, où rien n'arrive qui ne soit trop prév
récits en vérité édifiants s'il n'en est guère de pl
propres à nous dégoûter du vice et de la perversi
par l'ennui. Et nous en sommes réduits à des éd
tions de hasard, à de frauduleuses éditions, à d
éditions incomplètes, tronquées, audacieuseme
contradictoires des *Mémoires* fameux de Jacqu
Casanova, chevalier de Seingalt !

1. Édouard Maynial, *Casanova et son temps.*

e scandale, que l'illustre escroc ne prémédita
t, ne saurait durer.

ongez que lorsqu'en 1820 Carlo Angiolini apporta
diteur Brockhaus de Leipzig le manuscrit intitulé
toire de ma vie jusqu'à l'an 1797, le double sou-
d'une spéculation heureuse et d'une suffisante
ection fit réduire exagérément un texte trop
fu : l'édition allemande, purgée par G. de Schütz
naintes pages scabreuses ou diffamatoires, s'enri-
de contresens et d'inexactitudes qu'amplifia la
neuse traduction française de Jung et Aubert de
ry. Sur quoi Brockhaus, enfin soucieux d'exacti-
e, confia à un certain Jean Laforgue, professeur
français à Dresde, le soin de publier un texte ac-
table ; or, ce Laforgue s'acquitta de sa tâche de
on à mériter l'exécration des érudits et des sim-
s amateurs de documents authentiques : ce La-
gue, ignorant et benêt, expurgea une fois de plus
pour mieux les défigurer, récrivit en grande par-
les Mémoires... Et voilà les sources empoisonnées
n'hésitèrent point à puiser avec le plus équitable
le plus désolant éclectisme tous les éditeurs qui
rent ensuite.

Confrontez deux des principales éditions, celles
Garnier et de Rosez ; voyez comme elles s'accor-
nt ; quand la première porte :

« Irène quitta Trieste au commencement du carême avec
troupe dont elle faisait partie ; je la retrouvai trois ans
s tard à Padoue, avec sa fille, devenue charmante, et
c laquelle je renouvelai connaissance de la façon la
s tendre.

seconde affirme :

Elle quitta Trieste avec toute la troupe vers le milieu carême. Le lecteur la retrouvera cinq ans plus tard Padoue lors de mes relations intimes avec sa fille... *ma pulchra filia pulchrior.*

Ou bien encore, il nous faut choisir entre ces ve sions relatives à Saint-Germain : « il y a six ou se ans qu'il est mort à Schleswig » — « j'appris depu que le célèbre charlatan était mort en Silésie »...

Avouez qu'on ne saurait se désintéresser plus m nifestement de la chronologie, de la topologie, toutes ces strictes disciplines par où s'avère le re pect dû aux textes. Avouez que nous traitons sympathique Casanova avec quelque désinvoltu que nous ne manifestons à sa mémoire nulle honn teté, qu'il serait en droit de se plaindre... Certe Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, n'a ri fait pour mériter le frivole abandon où nous laisso maintes œuvres illustres et maints grands écrivain

Il est temps, il est urgent que ce scandale so rayé de nos préoccupations ; les grands écrivai peuvent attendre ; Casanova ne mérite pas cet pieuse indifférence ; bientôt, prochainement, no connaîtrons enfin le texte complet de ses Mémoire une édition définitive nous sera offerte, et ce se la seule exacte, la seule correcte, et comme la pr mière. L'homme de lettres à qui nous en serons red vables bénéficiera des travaux de nombreux deva ciers ; car il y a des « casanovistes » en France, Allemagne, en Italie ; il en est à Madrid et à Pragu à Copenhague et à Constantinople : la disgrâce do est injustement frappée la mémoire littéraire de le héros exalte leur zèle ; ils multiplient les plus ing nieuses enquêtes.

En France il y a M. le docteur Guède : nul n'a plus
iemment approfondi l'œuvre et la carrière fertile
incidents et en exploits variés de l'aventurier vé-
ien ; le docteur Guède a suivi Casanova pas à pas
toutes les routes de l'Europe ; avec lui il s'est
adé des Plombs, et l'a contraint à confesser la rela-
e facilité d'une opération trop célébrée ; il l'a ac-
mpagné à Barcelone où les archives de la cita-
le n'ont point oublié les noms des prisonniers
énumèrent les *Mémoires ;* aux *Enfants-Trouvés*
Paris, où certain acte de naissance témoigne que
sanova ne s'est point vanté mensongèrement d'une
ternité clandestine ; dans les études des notaires
risiens, où l'on conserve maints actes, baux, con-
ts et inventaires propres à donner une idée assez
écise de ses affaires privées... Très malheureuse-
nt, le docteur Guède écrit peu ; il est de ces col-
tionneurs qui jouissent jalousement de leur trésor
n'en font les honneurs qu'aux initiés ; un jour sans
ute, il consentira de plus amples largesses ; et
sera une mine précieuse ouverte à nos curiosités.
En Danemark, il y a M. Tage E. Bull, à qui rien
échappe de ce qui peut intéresser un vrai casano-
ste ; Tage E. Bull nous donnera, en collaboration
ec le vénitien Aldo Rava, une bibliographie casa-
vienne ; et ce sera un très gros livre, fruit d'un
mense et difficile labeur. Un de ses compatriotes,
docteur L. Bobé, éclairera les relations de Casa-
va et de Saint-Germain : le Danemark se souvient
core de Saint-Germain et du fameux arcane ou
u de jeunesse, cette jouvence qui fit déraisonner
uis XV et Mme de Pompadour ; vous en doutiez-
us ? « Toutes les pharmacies du Danemark en

vendent encore ; dans des quantités de plus en plu petites, il est vrai, car les jours sont loin où le land grave de Hesse-Cassel payait à un médecin de Sles vig, le docteur Lossau, la somme de 1200 rixdaler (plus de 5.000 francs) par an, uniquement pour pré parer les médicaments de Saint-Germain. »

Dès maintenant nous pouvons rendre justice au œuvres essentielles de F. W. Barthold (*Geschichl lichen Personlichkeiten in J. Casanova's Memo rien*), Armand Baschet (*Preuves curieuses de l'au thenticité des Mémoires de Casanova*), et Alessan dro d'Ancona (*Aventuriere del secolo XVIII*) : faudrait citer encore les noms de Symons en An gleterre, de Brockhaus et Ottmann en Allemagne de Charles Henry, Octave Uzanne, Malher, Philipp Monnier en France, de Rinaldo Fulin, Bazzoni Lanza, Ademollo, Ettore Mola, Malfatti, Belgrano Masi Bargellini, Carletta, Corrado Ricci, Frati, Do cetti, etc., etc., en Italie ; et l'on renonce à dénombre les fiches accumulées au cours d'un demi-siècle dan l'*Intermédiaire des chercheurs*, les articles, les note et notules qui s'envolent quotidiennement des biblio thèques et archives d'Europe, les curiosités qui pa tout rivalisent et s'entr'aident et s'élancent sur tou tes les pistes où le moindre indice signale un souve nir probable de Casanova.

*
* *

Ainsi Casanova, le vrai Casanova nous sera pr chainement révélé ; on peut se demander si cet révélation constituera un événement littéraire ; on

lemande sans oser l'espérer ; il est bien vrai que
n Laforgue écrivait platement, et qu'il élimina du
te des *Mémoires* les hardiesses de langage et les
rnures par où se rehausse le relief d'un style ;
st certain que Jean Laforgue travailla avec un
e constant et un indéniable succès à rendre insi-
e la langue de Casanova ; ce vandalisme dûment
staté, rien ne prouve que le dommage ait été
ve. Casanova, parmi tant de titres qu'il reven-
ua tour à tour, affectionna celui d'homme de let-
s ; il n'en était guère, en ces temps reculés, qu'il fût
s aisé d'usurper. Nous sommes toutefois bien obli-
de croire que sa faconde dépassait infiniment sa
ve d'écrivain ; ses dupes innombrables — toutes
taient point sottes — témoignent de son charme,
le cette séduction qui accompagnait le chatoiement
son insidieuse parole ; il fut, en un siècle de cau-
rs, un étourdissant compagnon ; si quelques-unes
ses pages échappèrent, ainsi qu'il semble proba-
, au tripatouillage de ses collaborateurs impré-
s, on hésitera à lui attribuer un rang parmi les
érateurs de son temps ; du moins ce rang sera-
modeste ; entre tant de conteurs son originalité
raît douteuse ; et si ses *Mémoires* sont compara-
s, pour la diversité des situations, le mouvement,
omanesque des aventures à tels exemples fameux
roman picaresque, on n'ira point prétendre que
style en soit supérieur ou même égal à celui de
sage.

N'allez point croire toutefois que la laborieuse ré-
rrection des authentiques *Mémoires* ait été entre-
ise pour le plaisir de deux ou trois douzaines de
ettantes, et je ne sais quel public de lecteurs hon-

teux : « Il y a des œuvres, comme des hommes, écr
fort justement M. Edouard Maynial, qui sont au
dessus de leur réputation. Ce sont leurs lecteur
qui ont fait tort aux unes, comme aux autres le
mauvaises relations. Celles de Casanova étaient d
la pire espèce, et longtemps ses lecteurs n'on
guère mieux valu. » Collégiens précoces à l'imag
nation excitable, vieillards préoccupés de séniles ga
lanteries, ce n'est point pour vous satisfaire qu
d'honnêtes érudits se vouèrent aux plus ingrate
recherches, qu'une petite armée d'enquêteurs ex
plora durant un demi-siècle les archives de l'Europ
que fut enfin accomplie la fastidieuse besogne d'o
surgira savamment commentée, exacte, garanti
l'édition modèle, l'édition-étalon, immuable, *défin
tive !*

Et je n'ignore point que toutes ces enquêtes, c
ces besognes et ces labeurs ne parurent point si in
grats ni si fastidieux à tous ces chercheurs ; le plais
de la plus mince découverte récompense magnifique
ment une âme d'érudit ; d'ailleurs l'érudition a pou
ainsi dire sa fin en soi-même ; il convient de la range
parmi ces activités heureuses de se dépenser, et q
n'ambitionnent presque rien au delà du bénéfice d'u
salutaire exercice ; si bien qu'elle demeure fréquem
ment indifférente à l'objet même de ses recherch
et ne s'en préoccupe guère plus que d'un prétexte
merveilleuse indifférence, la première des vertus pr
fessionnelles qu'une discipline vraiment scientifiqu
enseigne aux jeunes savants : elle est la cause d
terminante des plus héroïques et parfois des plu
singulières abnégations : et par exemple, si le cul
n'en était efficacement entretenu et prêché, verrai

dans nos Universités, ouvertes aux collabora-
ns féminines, de vraies jeunes filles se charger
fois des plus scabreuses missions ? Demandez à
e philologue si les pires audaces d'un scribe
yennâgeux l'inquiètent ou seulement l'émeuvent...
Heureux les érudits qui s'avisèrent de contrôler
récits de Casanova ! Nul sujet plus vaste sans
nais atteindre à la grandeur ; son ampleur est faite
la multiplicité des infimes problèmes qu'il pro-
se à nos sagacités patientes ; petits problèmes,
ites énigmes, gros mensonges sans portée qu'il
git de démasquer, vantardises, cryptographie ma-
euse que l'on devra transpercer d'une lumière
placable et vengeresse ; joli désordre où hommes
choses perdent leurs proportions et se mêlent au
pris de toutes les lois d'une juste perspective ; on
ait d'un puzzle prodigieux, un peu puéril, et tout
même fort sérieux, puisque d'innombrables par-
les de vérité historique habitent ce brillant chaos...
donner ce puzzle, un coin minuscule de ce puzzle,
el triomphe pour un érudit ! Certes, nous aurions
t de plaindre les « casanovistes ». Et telle est la
mplexité du jeu auquel ils se plaisent que la seule
upté d'en vaincre les difficultés suffit à expliquer
r application et leur zèle quasiment fanatique ;
llez point subtilement leur prêter d'autres des-
ns, je ne sais quelles curiosités, je ne sais quelle
ssion secrète ; il nous plairait, il n'est point impro-
ble que Casanova doive à de bonnes âmes can-
les tant de soins par où survivra le récit de ses
irceurs, la complaisante peinture de ses vices et
son infamie.

*
* *

En somme, nous comprenons très bien cette
bauche d'enquêtes micrographiques ; le zèle
casanovistes ne nous scandaliserait pas, même
nous paraissait utile ou superflu à la façon d
sport; le sport est sans doute le moins critiqua
des luxes... Mais les casanovistes ne l'entend
point ainsi ; l'admirable est qu'ils entendent fa
œuvre utile, et qu'ils nous contraignent à envisa
très sérieusement jusqu'aux plus frivoles en ap
rence de leurs démarches et de leurs écrits.

Et voici un argument dont se serait fort bien pa
leur cause, mais qu'ils invoquent avec une convict
croissante : les aventures de Casanova ne sont pc
toutes imaginaires ; on s'en doutait, mais on
soupçonnait point que la part de la réalité et
souvenirs vécus fût aussi grande en cette épopée
charlatanisme, et de la crapuleuse intrigue. Ca
nova a vraiment rencontré la plupart des pers
nages qu'il portraicture ; il a visité les villes et
pays qu'il dépeint, constaté les mœurs qu'il déc
Il est une manière d'historiographe capricieux, m
fréquemment véridique, des événements auxquel
assista : son œuvre mérite le titre qu'il lui don
il est un mémorialiste à peine plus suspect que t
d'autres dont nous invoquons couramment le tén
gnage. Casanova devient l'auxiliaire inévitable
nos plus graves historiens ; et si vous me demanc
une preuve de cette soudaine dignité où se hau
l'homme des Plombs, je vous citerais ces lignes
signa naguère M. Morel Fatio : « Qu'on ne s'éto

ıs de nous voir invoquer ici le témoignage de cet ıteur décrié. Plusieurs travaux récents ont démon- é la parfaite exactitude des renseignements de Ca- ınova sur les choses d'Italie et de France. Nous ons constaté qu'il n'était pas moins bien informé es choses d'Espagne, de celles, bien entendu, qui aient de sa compétence. »

La compétence de Casanova va plus loin qu'on ne eût supposé... Félicitons de cette découverte les ca- ınovistes qui tout de même en tireront, aux yeux du ıblic, un surcroît de considération. Quelque lustre ı rejaillira sur la mémoire du chevalier de Seingalt; ssez habile pour mettre la postérité dans l'impos- bilité de nuire à sa réputation, avait-il prévu que os scrupules accorderaient à ses *Mémoires* une tilité, et parfois comme une excuse honorable ? Il ait peu soucieux d'honneur ; n'allons point l'accabler 'une vaine louange, mais servons-nous de ses écrits ; ouffrons que nos historiens les consultent avec une rudence avertie; Casanova est un témoin qu'il ne ut point toujours ni d'abord récuser ; il ne sera mais un témoin de moralité... Rééditons ses Mé- oires ; ils prendront rang parmi les innombrables ocuments d'où nous extrayons une connaissance pproximative du passé ; ils sont à demi historiques ; eur venin en semblera désormais comme stérilisé ; éjà s'évapore ce parfum de scandale qui longtemps arut faire leur prix ; seuls quelques moralistes, psy- hologues moroses, quelques artistes misanthropes n retrouveront l'arome évanescent... Casanova con- aîtra la paix majestueuse de l'édition définitive.

LES MÉMOIRES DE FRÉNILLY[1]

Né en 1768 d'une famille de « haute finance », baron François-Auguste de Frénilly fut toute sa v un « aristocrate féroce » ; Louis XVIII, toujou spirituel, l'appelait M. de Frénésie. Ce frénétiq aristocrate était riche, il le fut toute sa vie. Il s avec le même bonheur sauvegarder l'intransigean de ses « principes » et l'intégrité de son patrimoin la Révolution, l'Empire bouleversent la France l'Europe : en 1815 le baron de Frénilly est aus riche, il n'est pas moins aristocrate qu'en 1789. n'est point de ceux qui risquent dans les conflits d hommes leur opinion ou leurs capitaux ; en présen des événements les plus graves, un Frénilly s'ab tient : à peine le voit-on un instant enrôlé dans bataillon royaliste de la garde nationale des Fill Saint-Thomas : il assiste à la journée du 10 août défenseur du château ; il s'échappe de la bagarre

1. *Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France* (1768-18 publiés avec introduction et notes par Arthur Chuquet.

aisément du monde; il traversera sain et sauf
es les bagarres...
n'émigre point, vit assez commodément dans
terres, à Paris où les autorités révolutionnaires
uiètent peu. Ni sollicitations, ni sommations ne
nt qu'il se compromette; une fois, il fut sur le
t de songer à jouer un rôle : c'était sous le
ectoire, qu'il haïssait; Frénilly et son ami Terray,
le leur oisiveté, eussent accepté d'entrer dans la
omatie, si on leur eût offert un poste honorable.
uarante ans plus tard Frénilly ne songe point
s terreur à cet instant de faiblesse : « Dieu sait
n premier pas m'aurait mené ! » Dieu aidant,
nilly demeura oisif : à un dîner chez Staël, il
ontre Bourgoing, qui lui offre le titre d'attaché
ambassade d'Allemagne; Frénilly, jugeant « ce
ut trop mince », refuse... Frénilly, oisif, gère sa
une, se marie sous le Consulat, et sous l'Em-
élève ses enfants : « Il existe, écrit-il, un mé-
commun à tous les états, et dont aucun ne dis-
se, c'est celui de propriétaire : il faut savoir
inistrer, accroître et défendre son bien, l'étu-
, le connaître, et si le ciel m'a départi un talent,
t celui-là, que j'ai poussé jusqu'à la minutie. »
s la fin de l'Empire le potager de Frénilly est
lus beau de France, ses plantations sont ad-
ées des agronomes... Frénilly n'a servi ni un
me, ni un parti; cet aristocrate, en qui survi-
de solides instincts bourgeois, est riche; il
du haut de sa fortune et de son immuable in-
sigeance les déboires et les palinodies de ses
emporains.
n 1814, Frénilly endosse l'habit de garde natio-
qu'il avait quitté le 10 août 1792; il court au-

devant du comte d'Artois. Il passe en Angleter durant les Cent jours, rentre en France après W terloo ; il écrivaille ; il ne néglige ni ses placemer ni ses cultures ; il multiplie ses plantations ; s potager prospère ; ses revenus ne diminuent point Les ultras le font élire député en 1821, l'introduise en 1824 au Conseil d'État ; il est en 1827 de la fou née des soixante-seize pairs.

Il émigre au lendemain de la Révolution de 183 cet exil volontaire fut l'unique faute de sa vie l'expie cruellement ; il erre en Allemagne, en Suis en Italie, en Autriche, sans pouvoir secouer un lo ennui ; il aime mieux « radoter que végéter » ; écrit ses souvenirs qu'il mène jusqu'en 1827.

*
* *

Frénilly pendant la plus grande partie de sa n'a pas d'histoire. J'ose dire que là est son essent mérite à nos yeux ; son abstention lui confère u espèce d'originalité.

Il y eut entre 1789 et 1815, une France qui fit point la guerre, qui ne prit aucune part a émeutes ni aux tumultes populaires, qui n'intrig ni ne complota, qui se désintéressa de la dip matie, de la politique, de l'administration, u France passive, spectatrice quasi-muette sir indifférente de la plus prodigieuse aventure... N oublions communément cette France-là, séduits l'autre, agissante et guerrière, audacieuse, violer éloquente. Frénilly fut de cette France qui vécu l'écart des discordes civiles... mais non point d'

humiliée ou morose ; Frénilly appartient à un upe social qui se divertit, voyage, jouit de ses teaux en province, de ses hôtels à Paris, ne cesse vaquer à ses intérêts, à ses plaisirs avec la plus prenante liberté d'allures. Du Rhin aux Pyrénées, Alpes à l'Océan, Frénilly court les routes : eine la Terreur l'arrête-t-elle un instant ; il a des es à surveiller, des amis à visiter ; il se souvient als innombrables ; il évoque l'existence brillante acile d'une classe sociale que les historiens n'ont nt accoutumé de nous faire connaître ; il l'évoque c une extraordinaire abondance de détails précis. Cette précision, cette abondance sont pour nous n grand prix. Comment toutefois n'avouer point lque perplexité ? Frénilly écrit ses souvenirs de 1837 à 1848, au hasard de ses étapes d'exil, à ne, à Bologne, à Trieste, à Ischl, à Innsbruck, Gratz « pour tuer le temps » ; il ne consacrera à récit que ses « heures de lassitude », ses « mauses heures », « et, par exemple, je le commence ourd'hui 24 février 1837, à Rome, parce qu'il ut, parce que je n'ai ni la force de ne rien faire, le courage de rentrer pour un jour dans cette rière des parlements qui veut de la suite et de la ditation » ; il n'a point, assure-t-il, d'annales sous main ; il se trompe sur la date des faits les plus nus. Pourtant Frénilly, à quarante ans d'intere, reconstitue avec minutie l'itinéraire de ses exsions de jeunesse ; il n'omet ni un « raoût » ni partie de campagne ; il énumère les noms de tous x ou de toutes celles qu'il y rencontra ; il crayonne nombrables portraits ; il n'oublie ni un tic, ni un il de toilette ; il sait le nom, la figure des laquais,

le nombre des carrosses, et jusqu'à la robe des che
vaux... Cela ne laisse pas que d'être inquiétant, e
l'on eût aimé pénétrer le secret d'une aussi surpre
nante mémoire : pourquoi M. Arthur Chuquet, qu
illustra de notes savantes et spirituelles le texte d
Frénilly, n'a-t-il point tenté d'élucider ce petit pro
blème ?

Et sans doute Frénilly ne s'appesantit point su
ses souvenirs d'enfance : adolescent, il entend qu
nous n'ignorions rien de ses études, de ses goût
de ses amitiés : le voici à Reims, où deux années
étudie le droit en compagnie d'un abbé ignorant
fantasque ; il voyage, découvre la Normandie,
Rhin, la Hollande, l'Angleterre ; séjourne-t-il
Paris, trois fois par semaine il est admis au cerc
intime de d'Alembert ; il rencontre Condorce
« grand homme bellâtre, engoncé, sentencieux, do
trinaire, académique en tout et transpirant l'orgue
par tous les pores, haineux, jaloux, ambitieux...
l'abbé Maury, dont il admire l' « exubérance
santé, de muscles et de poumons », l'abbé Dellil
« fluet, exigu, cacochyme, léger comme la plume, to
nerfs et imagination, mais aplati par ce colosse
Maury », Marmontel, « papillon émérite, deve
vieux et pesant, qui dormait sur trente mille livr
de rente amassées en petits contes moraux, en peti
opéras-comiques et en petits articles du *Mercure*
l'abbé Morellet, « bénéficier, prêtre sans croire
Dieu, et pensionné par l'Église pour la détruir
garçon philosophe quand Voltaire l'appelait l'ab
Mords-les, et passé maître dans les dîners du bar
d'Holbach... »

Condorcet, Maury, Delille, Marmontel, Morel-... Frénilly les oublie tous auprès de la petite enaud, de l'Opéra italien, « petite sylphide pétil-nte d'esprit, de grâce et de gentillesse, qui... t peut-être avancé beaucoup mon éducation si les evaux de poste ne fussent venus fort à propos us enlever ». Les chevaux de poste enlèvent Fré-lly et son abbé : l'abbé et Frénilly explorent mé-odiquement la Suisse ; les *Souvenirs* ne nous font âce ni d'un relais, ni d'une auberge : désormais le ux des anecdotes coule intarissable, mais non point onotone.

*
* *

Abondance, précision, variété, variété pittoresque : rénilly exècre les « garçons philosophes », la phi-sophie, l'abstraction; il excelle à observer les œurs dans leurs manifestations concrètes et à isir le sens de leur évolution; comment ne distin-uerait-il pas que dès 1787 « tout dégringolait » ? Tout dégringolait : abbés et prélats arboraient abit court, brun ou violet; présidents, magistrats, montraient en frac et en catogan; la perruque, vorable aux distinctions sociales, était aban-onnée de tous ; les femmes proscrivaient les paniers, emplacés par les jupes serrées et les « pierrots » ; en panier la coquette la plus légère avait l'air d'une atrone; en pierrot, la plus sévère matrone eut l'air une linotte ». Une transformation du costume dé-ele de nouvelles tendances d'esprit et de caractère.

« Cependant, notre abjuration n'était pas complète, ous portions encore les bas de soie blancs, les souliers

à boucle, et la poudre... Nos fracs aussi conservaie
quelque nuance de parure; ils étaient de très beau dra
rayé en soie, et on les relevait par une garniture de bo
tons très brillants et très chers...

« Mais le négligé complet prenait pas à pas le dessu

« Quand la botte eut passé le seuil d'un salon, la victoi
fut consommée : j'ai fait moi-même cette folie d'all
l'après dîner à cheval au Bois de Boulogne en culotte
nankin, bas de soie et escarpins, et de revenir chez m
passer de petites bottes à revers jaunes, pour souper
ville. C'était le suprême de l'impertinence et la quinte
sence du bon ton... »

Puissance de la mode qui s'impose aux plus fo
cenés aristocrates, et souvent trahit la contagio
des idées :

«... La Révolution était fort à l'aise dans les salon
en force dans les uns, en minorité dans les autres, ma
pourtant honorablement reçue, parce qu'au lieu d'y e
trer en sabots comme elle l'eût fait en province, elle e
trait en escarpins, frisée, et portant les noms qui tro
vent toujours les portes ouvertes... Il y a beaucoup
nuances et de dégradations, beaucoup de blanc d'arge
devenu gris-perle, beaucoup de couleur de rose q
tirait insensiblement sur le rouge, et déjà c'était cho
peu commune de rencontrer à Paris ces couleurs prim
tives, nettes et tranchées, que l'isolement conservait i
tactes en province... »

La province ignore le jacobinisme « habillé d'ai
de cour »; Frénilly s'y attarde : à Beaucaire, la foi
le retient; il visite Montpellier, Narbonne, Toulous
Bordeaux; il se fixe à Poitiers; à Poitiers Frénil
danse beaucoup, et sans doute s'initie — car il e
tout le contraire d'un esprit frivole — à l'administr
tion des vastes propriétés; nous sommes en 178
en 1790... Aristocrate forcené, Frénilly s'inquiè

des événements publics : le moyen toutefois gnorer la Révolution, qui soulève jusqu'au fond provinces l'épouvante et l'enthousiasme ! Fré- y accourt à Paris pour ne point manquer le spec- le de la fête de la Fédération. Sa mère donne des ers; elle hérite de son oncle Saint-Waast trente le livres de rente et l'hôtel de Jonzac, qui est e somptueuse merveille : Mme de Frénilly répare, randit l'hôtel de Jonzac; elle donne des bals; sa e a vingt ans : « Une grande fortune, un grand rite, de la beauté, de l'esprit, des talents ne suf- ent pas pour aplanir les chemins; il faut que ces oitaux soient placés pour qu'ils rapportent, c'est- dire qu'ils se trouvent en évidence, à la hauteur, rang, au niveau qui leur conviennent pour être s, pour être appréciés et recherchés »... Nous mmes en 1792 : l'heureux temps ! la joyeuse oque ! *Depuis longtemps l'hiver n'avait pas été brillant*; chez sa mère, Frénilly rencontre « de bonne et loyale aristocratie financière encore sain- nent murée de ses vieilles mœurs »; ailleurs, il se otte aux beaux esprits royalistes; sur tous et sur ıtes son invraisemblable mémoire a retenu des anec- tes touchantes, piquantes, et les légendes et les édisances qui couraient les salons...

L'heureux temps : « Nous dansions, nous jouions comédie, nous faisions des orgies de campagne : mais on n'avait été plus en train de s'amuser. » Ce était point insouciance ou ignorance du péril pro- ain : « Nous voyions clair, nous étions sur nos ırdes et préparés à tout; mais le sentiment qui nous mplissait tous, c'était une pleine confiance, une patience extrême d'en finir avec la canaille par un

coup décisif, un vif désir qu'elle le provoquât, et u
entière certitude de la victoire. » La canaille fit
10 août : Frénilly vit le roi se réfugier à l'Assemblé

« Le douloureux cortège se mit en marche; il descen
en silence le grand escalier de l'Horloge, bordé de vieil
moustaches suisses qui ruisselaient de larmes. Le roi e
reine marchaient les premiers, Mme Élisabeth suiv
entre les deux enfants... Viennent ensuite une cinqua
taine de personnes de leur service. Nos deux compagn
enveloppaient le groupe... Nous restâmes au pied de l'
calier qui descendait de la terrasse. Nous n'y étions p
depuis un quart d'heure que nous vîmes avancer le lo
de la terrasse des sans-culottes armés de piques que su
montaient des espèces de casques rouges et noirs. A m
sure qu'ils approchaient, nous reconnûmes cinq têtes d
ces cannibales venaient d'abattre dans la cour des Feu
lants... »

De tels tableaux sont rares dans les Souvenirs
Frénilly : la Terreur lui fut clémente : voyages
villégiatures; si la Révolution compromet un insta
la fortune de ce prudent millionnaire, elle ne le rui
pas : en 1794, une sorte de famine sévit dans Pari
Frénilly a « du bon vin dans sa cave »... Je crai
que nos révolutionnaires n'aient été calomniés. Fr
nilly boit son vin, Frénilly spécule, amasse « d
magasins de sucre », et s'il y perd quelque vin
mille francs, nous ne déplorerons pas plus que
une aussi négligeable catastrophe : Frénilly a
bon goût de n'y point insister ; il préfère no
entretenir, le plus aimablement du monde, de *l'Abb*
que Mme de Frénilly tenait de « ce malheure
Hérault de Séchelles : l'Abbé était un petit chien
Poméranie, noir comme du jais, à l'exception d'
petit rabat blanc... »

En 1795, en 1796, Frénilly « étend le cercle de ses lations »; il est d'une petite *Académie de chan-ns* qui s'assemble chez son ami Vindé :

C'est là qu'en un discret asile
D'abeilles un modeste essaim
A bâti sa ruche tranquille,
Non loin des roses d'un jardin.
Deux fois le mois dans un parterre
Chacune, ayant bien butiné,
Porte à la ruche hospitalière
Tout le miel qu'elle a moissonné.

En 1797, Frénilly a une pièce reçue aux Français, ni n'est point jouée ; il écrit un vaudeville, les *rois tantes* qui est joué et sifflé : galamment Fré-lly s'enrôle parmi les siffleurs. La même année il arie sa sœur... Au reste, le Paris du Directoire est point mélancolique ; Mme de Frénilly donne plus ne jamais des dîners ; tous les samedis, elle réunit vieux amis ruinés, « et comme chacun mangeait ur quelques jours, elle appelait ce samedi son *jour ogres.* »

En 1799... ah ! « Paris fut fort brillant dans cet ver de 1799 » ; le « cercle des relations » de Fré-lly est extrêmement étendu si l'on en juge par les oms qu'il cite. Les modes sont pittoresques, modes asculines qui « touchent au beau idéal du ridicule », odes féminines, que l'on met en chansons :

Grâce à la mode
On n'a rien d' caché,
On n'a rien d' caché, c'est plus commode,
On n'a rien d' caché,
J'en suis faché.

Frénilly séjourne fréquemment au château du Ma
rais où « la vie est... douce, intime, brillante
bruyante », où l' « on fait une chère excellente... »
les « assises » du Marais prennent fin le 1er octobre
de là on va à Champlâtreux, de Champlâtreux
Sannois, chez Mme d'Houdetot, de Sannois à Méry
chez Christian de Lamoignon... « cette société éta
une volée de pigeons qui, plus ou moins nombreuse
se retrouvait toujours ».

*
* *

Frénilly qui censure rétrospectivement les co
suls, le premier consul, l'empereur, l'entourage
l'empereur, Frénilly échappe aux persécutions pol
tiques : Frénilly s'abstient ; il n'en pense pas moins
il réalise l'incroyable : il est *libre* — Frénilly e
heureux. — Son abstention, sa prudence, s
bonheur finissent par exiter l'attention sympathiq
de l'Académie ; il faillit en être (du moins l'affirm
t-il) ; une malencontreuse brochure qu'il publia en 18
l'empêcha d'être élu... Sous la Restauration, Fr
nilly joue un instant un rôle public : il multiplie s
cette époque les anecdotes ; il est jusqu'au bout
ses Souvenirs, précis, abondant, violent, spiritue
son livre est un répertoire d'où bien peu de conte
porains sont absents ; mais encore que nous ne d
daignions pas sur la France de Louis XVIII et
Charles X le témoignage d'un « ultra », c'est sa
doute la première partie des Souvenirs qui nous off
le plus de nouveauté : voici une France que l'on n

ge de découvrir, une France qui ignore presque
crises révolutionnaires et guerrières, une France
ureuse, voici toute une classe sociale avisée, pri-
égiée, égoïste — qui ne l'est point ? — Lisez les
ıvenirs du baron de Frénilly.

TROIS RÉVOLUTIONNAIRES

SAINT-JUST

Nous pensions tous, n'est-il pas vrai, que les cessifs éloges et les superlatifs, si vains, de la ritique » ne pouvaient s'appliquer qu'aux contem-rains; il est entendu que tous nos écrivains ont génie; une admiration modérée est offensante; il est plus de louange que frénétique... Nous pensions ssi que l'équité était plus aisée envers les morts; l était un groupe d'écrivains rebelles aux indul-nces et aux abus de mots dont une certaine presse nne le fâcheux exemple, c'était, croyions-nous, lui de nos jeunes historiens, représentants austères l'incorruptible méthode. Et c'est pourquoi l'aven-re de M. Charles Vellay nous rend perplexes...

M. Charles Vellay est un jeune érudit à qui ses nfrères ne contestent ni l'autorité ni le talent : il blie une édition complète des œuvres de Saint-st; ces œuvres étaient demeurées dispersées et partie inédites : il faut savoir gré à l'ingénieuse tience de M. Charles Vellay, qui nous restitue le ème d'*Organt*, les discours, quelques lettres,

l'essai sur l'*Esprit de la Révolution et de la Co*
stitution de France, divers fragments, parmi le
quels ces *Institutions républicaines*, qui éclairent
curieusement la psychologie des révolutionnaire
M. Charles Vellay grossit ses deux volumes
toutes les pièces émanées du Comité de Salut publ
qui portent la signature de Saint-Just, et de tout
celles auxquelles collabora Saint-Just au cours
ses missions aux armées : la réimpression des pr
mières témoigne d'un désir peut-être excessif d'êt
complet ; les secondes, d'un caractère plus personne
ne seront point inutiles à quiconque entend pénétr
l'âme ardente de l'ami de Robespierre... Certes no
devons à cette entreprise quelque gratitude.

Ayant collationné avec un soin pieux et une impe
cable critique tous ces textes mutilés ou inconnu
il écrivit une préface ; sa piété s'y exprime
termes d'une hyperbolique ferveur ; on eût ain
que quelque souci critique s'y manifestât... ma
Charles Vellay préfacier n'a point les scrupul
de Charles Vellay collationneur de textes ; Charl
Vellay préfacier s'abandonne aux transports d'
enthousiasme délirant.

« Dans l'orage révolutionnaire, rien n'apparaît pl
séduisant, plus mystérieux et plus grand, que cette figu
calme et douce, qui resplendit comme celle d'un dieu
marbre au-dessus de l'agitation des partis. Il semble q
la révolution ait condensé (!) dans les lignes de ce visa
tout ce que la vertu républicaine, tout ce que l'héroïs
jacobin avaient de plus sublime et de plus profond...

« Le même charme surnaturel, dont sa jeunesse et
beauté enveloppaient la Convention, saisit et subjug
encore ceux qui entrent dans le rayonnement de ce
grande figure. Ses historiens, Louis Blanc, Michel

artine, Ernest Hamel, ont ressenti tour à tour l'in-
ce de cette perfection presque divine...
lus encore que sa beauté physique, la beauté morale
aint-Just domine et confond...
fut un héros, dans ce que ce terme a de plus simple
plus pur, c'est-à-dire un homme au-dessus des
nes, un homme qui touche aux dieux...
ne telle vertu est trop pure et trop haute pour ne
dompter ceux qui l'approchent. Ceux qui le con-
lèrent un jour en ont gardé dans les yeux et dans le
un éblouissement impérissable...
. Au moment même où notre monde social meurt
ertitude, de faiblesse et d'humilité servile, il est bon
eplacer devant lui l'exemple de ce jeune homme
le génie ne fut qu'une manifestation éblouissante de
ité, de raison et d'orgueil. »

n bien oui ! demandons à Saint-Just des leçons
olonté, de farouche énergie, et si vous voulez,
éalisme révolutionnaire : tout de même, soyons
ients ; n'oublions pas que l'histoire ne s'écrit pas
preuves. Le généreux élan de M. Charles Vellay
ligne de toutes nos sympathies ; nos sympa-
s ne vont point sans quelque inquiétude, que
Charles Vellay ne fait rien pour dissiper ; nous
mons point que M. Charles Vellay néglige ses de-
s d'historien, et par exemple invoque à la légère
émoignages insuffisants ; il exalte « la bonté » de
t-Just : « Quand, dans sa vieillesse, on interro-
t sur son frère Mme Louise de Saint-Just, deve-
Mme Decaisne, elle répondait d'ordinaire par ces
s mots : « Il était si beau ! » Et elle ajoutait : « Il
si bon ! » Évidemment... Ailleurs, M. Charles
ay s'autorise d'une phrase très littéraire de l'*His-
e des Girondins :* « Ceint de l'écharpe du repré-
ant, il charge à la tête des escadrons républi-

cains, et se jette dans la mêlée au milieu de
mitraille et de l'arme blanche avec l'insouciance
la fougue d'un jeune hussard »; tout aussitôt n
pensons qu'il est des sources moins incertaines..

Cette inquiétude, dont nul ne se défend à la l
ture des pages de M. Charles Vellay, M. A. Chuq
en a précisé les raisons en une paternelle rem
trance : l'autorité de M. A. Chuquet n'est pc
de celles que l'on récuse aisément, dès qu'il s'a
de l'histoire de la Révolution. Il affirme qu
dépit des jolies phrases de Lamartine « nul tex
nul document authentique ne nous montre Sai
Just se jetant dans la mêlée ». Il est en ou
bien certain que l'abbé de Montgaillard eut gra
tort d'évoquer Saint-Just marchant à Landau à
tête d'une colonne chargée d'enlever une redou
M. A. Chuquet, à qui rien n'échappa des mouveme
de nos armées révolutionnaires, sait fort bien qu'
cune colonne de grenadiers n'enleva de redo
devant Landau; il sait aussi pertinemment que Sa
Just pénétra dans Landau débloqué fort tranqui
ment, en compagnie des autres représentant
M. Charles Vellay cite des pages enthousiastes
Baudot, ami de Saint-Just : « Quand Saint-Just
moi, écrit Baudot, nous mettions le feu aux batte
de Wissembourg,... nous savions que les boulets
pouvaient rien sur nous. » — « Quelle jactance
s'écrie M. A. Chuquet et, sans retard, il surprend
vantard en flagrant délit d'inexactitude : ni Bau
ni Saint-Just n'étaient aux batteries de Wiss
bourg; il y eut deux batailles, celle de Frœschwi
le 22, celle du Geisberg le 26 décembre; ni Baudot

t-Just n'y assistèrent. M. A. Chuquet en est
sûr, puisqu'il sait où Saint-Just et Baudot pas-
nt ces deux journées. — Enfin, enfin, il n'est
t dupe, quand on lui déclare : « Ce calme jeune
me, sublime et beau, transformait le monde par
oute-puissance de sa volonté ». Il fait modeste-
t observer que l'Alsace ne fut point reconquise
la miraculeuse intervention de Saint-Just, qu'il
lieu de faire entrer en ligne de compte les efforts
inés de Hoche, les attaques réitérées des armées
a Moselle et du Rhin, les dissentiments des Prus-
s et des Autrichiens.
uerelles d'érudits, dites-vous. M. Charles Vellay
duira d'autres témoignages qui corroboreront
i de la sœur de Saint-Just. Il serait bien mal-
nceux, s'il ne parvenait pas à prouver qu'en
ace Saint-Just vit de fort près certaines attaques;
Saint-Just n'enleva point de redoute devant
dau, s'il ne fut point aux batteries de Wissem-
rg, M. Charles Vellay n'éprouvera aucun em-
ras à citer telles journées où Saint-Just manifesta
lus extraordinaire intrépidité...
Tout de même les réserves de M. A. Chuquet sont
ressionnantes, et nous sommes bien contraints de
clure comme lui, avec lui : M. Charles Vellay a
« saisi, subjugué » — « c'est son droit; mais
s, nous ne le croyons pas encore sur parole,
s attendons des preuves ».

*
* *

Comment ne point reconnaître après cela que la
impérieuse passion revit en ces deux volumes ?

Tant d'ardeur, de volonté frémissante, et de v
sont encloses en ces pages, une telle foi y éclat
une si entraînante éloquence s'y déploie, que l'on
s'interdit point sans effort une adhésion pure et simpl

Mettons à part ce poème d'*Organt*, qui serait d'
médiocre intérêt s'il ne nous rappelait opportun
ment à quels passe-temps de frivolité niaise et gro
sière étaient tombés les hommes du dix-huitièn
siècle : au reste les contemporains ne s'en exagér
rent point la valeur, et si l'on en croit Camille De
moulins, Rivarol et Champcenetz, « qui avaie
trouvé sous les herbes jusqu'au plus petit ciron
littérature, n'avaient point vu le poème épique
vingt-quatre chants de Saint-Just ». Il faudrait a
jourd'hui quelque héroïsme pour lire les vingt —
non vingt-quatre — chants de ce lamentable « poèm
et en rechercher les transparentes allusions : on
extrairait quelques vers où semble se révéler l'âm
adolescente de l'auteur :

« Je veux bâtir une belle chimère ;
Cela m'amuse et remplit mon loisir.
Pour un moment, je suis Roi de la terre ;
Tremble, méchant, ton bonheur va finir. »

quelques autres, moins passionnés, moins ambitieu
où s'étale le douceâtre sentimentalisme du temps

La révolution survient : Saint-Just découvre en
la plus noble et la plus décevante « chimère » : l'h
manité souffre, Saint-Just lui enseignera le secr
du bonheur ; ce secret, Saint-Just le possède ; il
est sûr ; il a la foi des prophètes et des martyrs
désormais il traversera comme en un rêve la pl

royable tourmente ; Saint-Just traverse la Révo-ion en visionnaire ; il aboutit au pur mysticisme :

« Je méprise la poussière qui me compose et qui vous rle ; on pourra la persécuter et la faire mourir, cette ussière ! mais *je défie qu'on m'arrache cette vie indépen-nte que je me suis donnée dans les siècles et dans les ux...* »

Les premiers chrétiens parlaient-ils un autre lan-ge ? et les « saints » ; de la Révolution anglaise ! Saint-Just est un « saint » ; quelle que soit la cause fendue par cette espèce d'hommes, leur prestige t toujours prodigieux ; comment n'admirer point veugle discipline par où l'homme semble dépasser s propres forces ? Une telle puissance déchaînée mble surnaturelle aux contemporains, et fait l'éton-ement de la postérité... Saint-Just nous stupéfie r sa frénésie ; dès 1790, il a une idole, Robes-ierre, à qui il adresse cette invocation :

« Vous qui retenez la patrie chancelante contre le tor-nt du despotisme et de l'intrigue, vous que je ne con-ais que comme Dieu, par des merveilles...

« Je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand omme. Vous n'êtes point seulement le député d'une pro-ince, vous êtes celui de l'humanité et de la Répu-lique... »

En 1792, il est trop jeune pour être élu à la Légis-ative : il écrit à un ami :

« ... Il est malheureux que je ne puisse rester à Paris. e me sens de quoi surnager dans le siècle. Compagnons le gloire et de liberté, prêchez-la dans vos sections...

« Adieu, je suis au-dessus du malheur, je supporterai

tout, mais je dirai la vérité. Vous êtes tous des lâch qui ne m'avez point apprécié. Ma palme s'élèvera po tant, et vous obscurcira peut-être. Infâmes que vous êt je suis un fourbe, un scélérat, parce que je n'ai pas d' gent à vous donner. Arrachez-moi le cœur, et mangez- vous deviendrez ce que vous n'êtes point : grands !...

« O Dieu ! faut-il que Brutus languisse oublié loin Rome ! Mon parti est pris, cependant : si Brutus ne point les autres, il se tuera lui-même. »

Brutus ne se tue point. Élu à la Convention, il maintient « en état d'énergie », « en état de violen et de force » ; il est un forcené d'action ; ses discou sont des actes, ou des programmes d'activité ; entend communiquer sa fièvre à la France tout e tière : « Tous ceux qu'emploie le gouvernement so paresseux... » Ame de flamme, il stigmatise av une colère croissante l'inertie et la lâcheté ; lâches, s ennemis le sont ; la lâcheté est l'argument suprêr de ses réquisitoires : lâche, Louis XVI ! lâches, l Girondins ! lâche, Danton... Il est le courage, il e l'audace : « Osez ! ce mot renferme toute la politiq de notre Révolution ! » Il est la violence : « Soy donc inflexible ; c'est l'indulgence qui est féroce, pui qu'elle menace la patrie ! » Il est la vertu ; à q s'effraie, il crie : « On croirait que chacun, épo vanté de sa conscience et de l'inflexibilité des loi s'est dit à lui-même : Nous ne sommes pas assez ve tueux pour être si terribles ; législateurs, philos phes, compatissez à ma faiblesse ; je n'ose poi vous dire : je suis vicieux ; j'aime mieux vous dire vous êtes cruels ! »

Il agit, il agit parmi les périls : « Une révolutio est une entreprise héroïque dont les auteurs ma

nt entre les périls et l'immortalité. » Il sait que es grands hommes ne meurent point dans leur » ; sa foi d'ailleurs le protège ; ne va-t-il pas jus- à se croire invulnérable ? Son ami Baudot (qui ne non plus que Saint-Just à ces fameuses batteries) crit : « Quand Saint-Just et moi, nous mettions feu aux batteries de Wissembourg, on nous en ait beaucoup de gré ; eh bien, nous n'y avions un mérite ; *nous savions parfaitement que les ulets ne pouvaient rien sur nous.* » Jactance, opine A. Chuquet : aveu sincère, dirais-je plutôt, et qui nfirme ce que nous savons déjà de la psychologie ces révolutionnaires mystiques.

Saint-Just agit : toute temporisation lui semble crime : il ne permet nul retard au législateur : Je crois pouvoir dire que la plupart des erreurs litiques sont venues de ce qu'on a regardé la lé- slation comme une science difficile. » Vergniaud t coupable qui « mit tout le droit public en pro- èmes », et proposa une « série de questions à soudre, que l'on eût mis un siècle à discuter ». int-Just agit, il est pour les solutions promptes, finitives, il met tous les jours de l'irrémédiable dans vie... Il exige que tout le monde l'imite : repré- ntant du peuple à l'armée du Rhin, il « casse » la unicipalité de Strasbourg ; les habitants protestent ; int-Just riposte :

« Vous êtes indulgents pour des magistrats qui n'ont en fait pour la patrie. Votre lettre nous demande leur tour ; vous nous parlez de leurs talents administratifs ; us ne nous dites rien de leurs vertus révolutionnaires, leur amour du peuple, *de leur dévouement héroïque à liberté...* »

Le dévouement héroïque à une cause, voilà que Saint-Just exige de tous les Français; le subl d'une telle conception mérite en vérité quelques éga

Orateur, Saint-Just n'est point parmi les grands ; d'autres eurent plus d'ampleur et de s plesse et de variété ; nul n'eut plus de force; éloquence est terrible ; il ignore la période ; phrases, courtes et pressées, sont autant de gnards ; certes jamais parole ne fut plus cruellem redoutable ; quiconque n'a pas lu ses discours co Louis XVI, contre les Girondins et les Dantonis ignore l'effrayante puissance d'une rhétorique ha lement subordonnée à la passion.

Visionnaire mystique, à qui il fut donné de se son rêve dans l'exaltation, par la parole et par l tion, héros victorieux, jeune, beau, et que la m préserva de la désillusion, Saint-Just est une fig quasi-parfaite... Certes, convenons qu'il inca avec quelque grandeur l'ascétisme révolutionna N'attendons point de lui ce qu'il ne saurait n donner ; il est l'action, il n'est point la pensée : *Esprit de la Révolution et de la Constitution France* ne révèle qu'un assez médiocre théoric politique ; peut-on même parler de théorie ? Sai Just manifeste en cet opuscule des haines bien p tôt que des opinions, des enthousiasmes et assez d'idées nettes ; il ne s'est point défait d'une va phraséologie ; il est trop près de ses lectures. M déjà l'homme d'action s'y révèle, qui esquisse histoire des premiers mois de la Révolution, et le procès de ses futurs adversaires... Des rémin cences de Rome et de la Grèce, des souvenirs

ousseau, on ne trouve guère autre chose dans les rits théoriques de Saint-Just : à cet égard les *stitutions républicaines* peuvent être rapprochées l'*Esprit de la Révolution*. Si ces opuscules offrent intérêt, c'est précisément que l'originalité en est sente, et qu'il nous est loisible d'y chercher l'image n temps et non point d'un homme : effrayante énuité, candeur terrible de nos ancêtres révo- ionnaires ! où se reflètent-elles mieux que dans fragments de ces *Institutions* ? Illusions d'un int-Just qui rêve de modeler la France sur je ne s quelle chimérique Lacédémone ! On ne se lasse s de relire en cette fantasque constitution le cha- re des *Affections :*

Tout homme âgé de vingt et un ans est tenu de décla- dans le temple quels sont ses amis. Cette déclaration t être renouvelée tous les ans, pendant le mois de ven- e.

Si un homme quitte un ami, il est tenu d'en expliquer motifs devant le peuple, sur l'appel d'un citoyen ou plus vieux ; s'il le refuse (*sic*), il est banni...

Les amis creusent la tombe, préparent les obsèques de l'autre ; ils sèment les fleurs avec les enfants sur épulture. »

Et cela fut écrit par Saint-Just « dans les rares sirs que lui laissaient les affaires de l'État » ! Quel at ! quels loisirs ! Quelle alternance de naïve folie d'atroce réalisme ! Nous distinguons aujourd'hui qui fut douce démence et ce qui fut énergie féroce : révolutionnaires étaient aveuglés au contraste : ules les « chimères » déterminent l'héroïsme et xcessive violence.

UN AMI DE FOUCHÉ

Fouché eut-il donc des amis ?

Il en eut un ; c'est un fait ; M. Louis Madelin permet pas que nous en doutions : ayant comp naguère une très remarquable biographie de F ché, il publie maintenant une préface, une préf complémentaire de son précédent ouvrage, p nous prouver que Fouché eut au moins un ami baron Despatys étaie cette préface d'un lourd volu de près de cinq cent pages[1]. Donc voilà qui est quis ; on ne soutiendra plus, si l'on osa jamais l firmer, que Fouché fut incapable d'amitié. Quicon rééditerait cette imposture, M. Louis Madelin le c fondrait très psychologiquement : et puis il y a cinq cents pages du baron Despatys.

Cinq cents pages, c'est un chiffre ! Et certes préface — trop brève — est agréable. Fallait-il t tefois à M. Louis Madelin un si pesant prétexte ?

1. Baron Despatys, *Un ami de Fouché*, d'après les Mémo de Gaillard. Préface de Louis Madelin.

Retenez l'objet de la démonstration. Nous n'irons nt déclarer qu'il soit négligeable. Nous savions cet « infâme » Fouché fut à ses heures bon père, dre époux, habile à mêler aux plus sinistres ces un vague parfum d'idylle sentimentale et flonesque. Qu'il ait en outre témoigné un attachent durable à un homme honnête, à un honnête i, serviable, prévenant, peu exigeant, cela comte heureusement son personnage. Et sans doute rait eût été plus significatif, si l'ami se fût affirmé ins prévenant, moins docile, moins modestement sentant à bénéficier de l'appui et des faveurs du rible ministre. Mais il convient de ne point chica- les grands de ce monde sur leurs amitiés ; ne rons point ici trop délicats, ni trop exigeants... Fouché eut un ami. On admet aisément qu'il ne se t point lassé de lui manifester une sympathie nonllante ; on admire davantage que l'ami n'ait point ré de quelque rancune ces bienfaits réitérés. mme on dit, cela leur fait honneur à tous deux. a fait honneur à Fouché ; cette fidélité qu'on lui ua témoigne en sa faveur ; voici enfin un témoin écharge. Qu'on l'accueille ! qu'on l'écoute ! Nous accorderons volontiers cinq minutes d'audience... emps de lire une spirituelle préface.

Mais cinq cents pages, les cinq cents pages du ron Despatys !

Notez que ce Gaillard, qui fut l'ami de Fouché, n'a nt d'autre originalité ; qu'il semble avoir été un emple excellent de banalité distinguée ; que sa vie parfait fonctionnaire est un roman assez plat, au total un mot le définit, celui même que l'au- inscrivit au titre de ce livre, et qu'ayant ainsi

très loyalement averti le lecteur, le baron Desp
aurait dû mesurer mieux son cadre à l'exiguit
la figure.

Gaillard demeurera aux yeux des histor
l'homme qu'une illustre amitié sauve de l'oubli,
personnalité vague et quasi anonyme. De toute
aventures — assez médiocres — que rappellera
nom, la plus mémorable survient trois quart
siècle après sa mort, et c'est tout justement celle
nous invite à philosopher sur le zèle excessi
certains éditeurs de papiers inédits.

Au reste Gaillard ne fit rien pour préserve
mémoire d'une telle aventure. Cet homme d'or
ce bourgeois appliqué et prudent, légua à sa fa
des sortes de mémoires qu'il intitula « Simples not
Or, « s'il a choisi un titre aussi humble, c'est, co
il le dit lui-même, qu'il n'écrivait pas tant en vue
postérité que pour ses enfants auxquels son ouv
est dédié. » Sans doute ! Gaillard n'écrivait
pour la postérité. La postérité toutefois violente
modestie. Il faut toujours se défier de la posté
de sa malveillance, de sa curiosité, et par de
tout de ses redoutables accès de sympathie inc
dérée. Gaillard fut pour le moins imprudent
poussa l'imprudence jusqu'à écrire ces lignes
ment fatales : « si l'un de mes petits-enfants se
cide à publier un jour ces notes sous mon nom,
le fera qu'après ma mort, et lorsque les perso
dont je parle auront cessé depuis longtemps d'
ter. Dans ce cas, je lui recommande d'en soigne
style avec beaucoup plus d'attention que je n'ai
faire. » S'il fallait une preuve que Gaillard ma

énie et d'esprit critique, certes ces lignes suffi-
t. D'avance il autorise tous les tripatouillages,
licite la collaboration de gens qu'il ne connaît
e peut connaître, il provoque la piété indiscrète
baron Despatys.
ne la provoque point en vain : le baron Despatys
ige le style défaillant du pâle mémorialiste ; il
ent même, semble-t-il, à élaguer çà et là un insi-
bavardage... Que ne se borne-t-il à élaguer ?
oute presque autant qu'il retranche : il compose
hapitre initial, une conclusion, transpose, enche-
e, édifie une biographie uniformément grise, et
le ton personnel, si savoureux dans les Mé-
es, est soigneusement exclu... Gaillard-Despa-
Despatys-Gaillard, qui est l'auteur de ce singu-
ambigu ? Gaillard balbutie des dates, des faits,
vagues considérations ; Despatys paraphrase.
patys est l'acteur dont un souffleur patient, in-
ssable, soutient la verve. Acteur, souffleur,
ur, falots personnages dont aucun ne s'avise un
ant de manifester la plus modeste originalité !
s leur serions moins sévères, si l'on distinguait
ux la part de responsabilité de chacun d'entre
, s'ils n'avaient escompté une fâcheuse équi-
ue, et comploté — leur absence de talent mise en
mun — de nous éblouir au spectacle de leurs
lesses concertées.
ous n'aimons point en histoire les syndicats d'opi-
s; une psychologie en partie double n'est point
e fait : Gaillard, le Gaillard de la Révolution et
Empire habillé par Despatys, non point à la mode
1912 il est vrai, mais à la mode d'il y a cinquante
, ne nous satisfait point.

Il faut le dire tout net, pour l'édification d futurs éditeurs de Mémoires.

*
* *

Et je pense que l'on pouvait tirer un meill parti des abondants discours du bonhomme Gailla

Il n'eut aucun génie ; mais il ne fut point dé de quelque bon sens ; brave homme, médiocrem ambitieux, assez sage pour ne souhaiter que succès modérés et se contenter de les obtenir, as habile pour les mériter, assez adroit, somme tou puisqu'il fut successivement président du Dir toire de Seine-et-Marne, président de la cour cri nelle du même département, député, vice-présid du Corps législatif, conseiller à la cour impériale royale de Paris, conseiller en cassation... ce qui une assez belle carrière pour un ancien Oratori

Gaillard possède une âme de fonctionnai disciplinée, indulgente au pouvoir, et d'avance ré gnée aux changements de régime, une âme honn que sa résignation, son indulgence et sa discipli n'aveuglent point sur les vices d'une époque et fautes des gouvernements. Fonctionnaires, rep sentants nés de l'optimisme officiel, pessimistes crets, critiques impitoyables et amers des insti tions et des hommes ! Il n'est que d'accueillir critiques pour n'être point dupe du décor impéri royal ou républicain ; il n'est que de surprendre propos sous l'orme du mail... L'impersonnalité d' Gaillard fait que nous lui accorderions aiséme notre confiance ; représentant d'une corporation

s renseignerait sur l'état d'esprit des magistrats
confrères, en même temps qu'il nous révélerait
ie humble et secrète d'une prestigieuse Adminis-
ion. On eût tiré des simples notes de Gaillard
manuel du parfait fonctionnaire, et maintes re-
ques utiles à l'historien.
)n en eût tiré un chapitre fort curieux de l'his-
e des rapports de l'Église et de la société
ue.
Certes on ne dira jamais assez quels services
glise rendit à la cause de la Révolution et de la
iété moderne ; elle n'a point donné à la Révolution
des Talleyrand, des Siéyès, des Fouché, elle a
plé les cadres du régime consulaire et impérial ;
rrogez plutôt Gaillard, qui, pour avoir professé
ze années dans les collèges des Oratoriens, ne
se, sa vie durant, de rencontrer à chaque échelon
la hiérarchie civile maint confrère échappé à la
le, et je ne sais combien d'anciens élèves. Quelle
mentation des intelligences, quel bouillonnement
cerveaux et des cœurs en ces collèges à la veille
1789 ! A Arras, Fouché, professeur de physique,
de le *Bulletin des Patriotes de l'Oratoire* ; un
, au sortir du confessional, il a noté la ferveur,
ière allure du professeur de seconde : Fouché et
illard se lient dans la dévotion ; ils ne se sépa-
t point dans l'espoir d'une étonnante rénovation
iale ; ils s'entretiennent des affaires publiques
c l'avocat du collège, avocaillon misérable, mais
ré, poète à ses heures, et qui sait faire ronfler
périodes d'une ardente et pompeuse éloquence,
bespierre. En 1790 le grand vicaire de l'évêque
rras est un autre oratorien, Daunou.

Soyez donc surpris, après cela, des avantag
que le titre d'ex-*carabin* confère à un citoyen fra
çais au début du dix-neuvième siècle : « carabi
nous dit-on, était le nom donné par les Oratorie
aux jeunes professeurs non engagés dans les ordre
Cette qualification se donnait également, parmi eu
aux hommes gais, aimables et spirituels. » Le car
bin du Directoire et de l'Empire, c'est le normalie
de la troisième république, jeune premier de l'inte
lectualité ambitieuse, spirituel certes, mais d'abo
fidèle à l'esprit du groupe, et qui se sait affilié
une vaste camaraderie ; le carabin, c'est notre pol
technicien... le lauréat de l'une de nos grand
écoles. Être carabin, c'est avoir droit à la bienve
lance d' « anciens » influents ; c'est par exemple
douter point de la vague sympathie et de l'app
efficace du ministre de la police, Fouché.

Un carabin sait qu'une occulte Providence le s
courra tôt ou tard, et par le ministère d'un a
retrouvé le tirera des plus mauvais pas : Gaill
vous conterait à ce propos la charmante histoire d
P. Lescuyer.

Ce P. Lescuyer, professeur de rhétorique
collège d'Arras, eut la malencontreuse idée
s'engager en 1793 au régiment de dragons
Compiègne; il choisit la cavalerie, « un de ses am
lui ayant dit que le service de la cavalerie ét
moins pénible que celui de l'infanterie ». O cande
d'un professeur de rhétorique ! Le P. Lescuy
cessa bien vite de vanter les mérites de l'institut
cavalière : « il n'était jamais monté à cheval, n'e
tendait rien au service de l'écurie, et beaucoup
ses camarades, plus jeunes que lui, simples pay

as, ne sachant ni lire ni écrire, avaient quitté le
ôt et étaient entrés en campagne avant qu'il sût
der et seller son cheval. Il fut envoyé dix fois à
ôpital pour chute au manège et à la manœuvre.
rès deux ans du plus pénible apprentissage, ses
efs le jugèrent impropre au service de la cavale-
. » Le P. Lescuyer, excellent latiniste, disputeur
érite, mais dragon déplorable, était carabin : un
ır d'inspection, un général le reconnaît, l'arrache
x répugnantes corvées, le fait libérer : Lescuyer
ouse la fille de l'unique imprimeur de Compiègne,
dirige l'imprimerie... Lescuyer était carabin;
mprimeur, il devient, par la grâce de Fouché,
bliothécaire du château.
Lescuyer prouve, par anticipation, l'utilité des
andes écoles.

Carabin, Gaillard ne se trouve point associé aux
buts de la fortune de Fouché : les deux amis
nouent en 1799 de cordiales relations; qui fit le
emier pas? le baron Despatys paraît croire que
nthousiasme révolutionnaire de Gaillard n'avait
ière duré : et sans doute les hauts faits de Fou-
é ne commandaient point une manifestation spon-
née d'estime et de confiance.
Enfin Fouché était puissant, Gaillard en quête
une situation : et je n'insinue pas que ces deux
its rapprochés nous dictent une interprétation dé-
vorable du geste de Gaillard, mais on peut croire
ue leur concomitance a bien quelque rapport avec
détermination. Au reste il me déplairait de cha-
iner sur ce chapitre le baron Despatys, qui pose
question, et tout aussitôt la résout avec une in-

trépidité généreuse : « dans son admiration pour facultés supérieures de son ami d'Arras, il ne considérait pas entièrement perdu pour le bien m gré ses entraînements, ses fautes, ses crimes p sés. » Cela est aussi bienveillant que fâcheusem écrit; cette psychologie me semble peu convaincan — Une seconde raison, que développe le baron D patys, me paraît plus plausible; Gaillard pens user de son crédit en faveur d'amis malheureux. Certes, je crois peu à cet apostolat d'un Gaill auprès d'un Fouché; n'exagérons point la portée quelques francs conseils et de quelques raison bles avis; la solidarité d'une ancienne camarade est souvent plus forte que les conflits d'opini et même les oppositions de caractère; Gaillard Fouché sont deux carabins qui pratiquent j qu'au bout la règle d'une très banale franc-maç nerie.

Ils s'entr'aident : le plus fort est le moins e pressé : Fouché témoigne souvent d'une indifféren blessante; Gaillard ne lui voue nulle rancune : F ché cesse, quand l'empire est proclamé, de tuto son ami. L'ami accepte cette insolence dont il se sent point offensé; il est un confident discr un conseiller attentif, clairvoyant. Il connaît hommes, et ne met point son ami au-dessus de l'h manité; il l'admire sans parvenir à l'estimer. Il lui-même un brave homme, sans génie, qui louv parmi les incertitudes de la politique et les lâch intrigues des bureaux; il est habile, et condesce à la ruse : exemple : son fils est pensionnaire au c lège de Juilly en un temps où l'empereur inflige bourses de lycées aux familles de ses fonctionnair

llard esquive la bourse en escamotant son collé-
; les Pères de Juilly ont ordre de reléguer à
irmerie l'élève Gaillard dès l'apparition d'un ins-
teur de l'université... Gaillard a parfois besoin
protecteur influent; il est l'ami du puissant
ché; leur amitié est durable, elle dure jusqu'à
ort de Fouché; cette amitié leur fait honneur...
ais vous n'avez jamais cru, je pense, que Fouché
être capable d'un sentiment noblement désinté-
é.

CAMBACÉRÈS

Quinze années, Régis Cambacérès avait été
seiller à la Cour des comptes, aides et finance
Montpellier[1].

Il descendait d'une longue lignée d'ancêtres h
siers et conseillers à la dite Cour. Conseiller, m
de Montpellier, son père avait accru la fortune d
ville et négligé outre mesure la sienne propre
spectacle de la gêne paternelle fit que Régis Cam
cérès comprit de bonne heure la nécessité d'une s
économie, et résolut fermement de ne confondre
mais ses intérêts privés et l'intérêt public.

Régis Cambacérès avait reçu une excellente é
cation : toute sa vie, il émerveilla ses amis,
l'abondance de ses réminiscences grecques et latin
on lui reprochait toutefois un certain « goût de
lège », dont il ne se défit jamais ; nous dirions
jourd'hui qu'il eut toujours, dans l'esprit et les
nières, une pointe de pédantisme.

1. Pierre Vialles, *L'Archichancelier Cambacérès* (1753-1
D'après des documents inédits.

était un homme sec, au teint pâle, au regard
nt ; il était laid, avec une longue figure, un
nez, un long menton, une peau jaune sous la-
e, déclarait Mme d'Abrantès, il n'y avait point
rence que circulât « une matière tant soi peu
e ».

oid, réservé, cérémonieux, impassible, correct,
pithètes de ceux qui l'approchèrent ne varient
e. Il n'eut de passions qu'une ambition tyran-
e, mais raisonnée, un goût de l'argent qui tourna
varice, une gourmandise cynique. « Prototype
élibataire », cela ne signifie point qu'il aimât
femmes : on ne lui connaît ni épouse, ni maî-
ses : un jour, Napoléon lui enjoindra par décence
ourtiser une comédienne.

uinze années Cambacérès avait vécu la vie régu-
, active, monotone, des conseillers à la Cour
comptes, aides et finances de Montpellier : lever
uatre heures du matin ; tout le jour ces magis-
s portent la robe ; à sept heures ils sont au
ais, ils dépêchent une besogne « immense » ; du
r à la nuit ils sont en conférence ; pour se
créer », ils examinent les titres des procès dont
sont rapporteurs... Quinze années d'un tel ré-
e ! il suffirait de beaucoup moins pour expliquer
ormation d'un esprit. Quinze années Cambacérès
loie l'activité la plus méthodique : jurisconsulte,
cquiert de solides connaissances ; il se rompt
difficultés de la pratique ; il est formaliste, poin-
ux, sévère, solennel ; sa gravité calme, son bon
s, la douceur polie de sa parole sont fort approu-
de ses collègues ; vertus lointaines de cette ma-
trature provinciale !

« La prétendue vénalité — ce sont les propres parol de Cambacérès que je cite — n'était qu'une bonne hér dité, sage, prudente, lumineuse et contenue par un fo cautionnement ; il en résultait que, dès sa naissanc un jeune homme s'imprégnait des formes parlementair qu'il apprenait les lois en jouant ; que, frappé de la be position de son père, il s'attachait à la perpétuer en lu qu'il devenait grave, érudit, qu'aucune corruption péc niaire n'arrivait jusqu'à lui. De telles familles faisaie la gloire d'une province... Dans les familles parleme taires, l'aïeul, le père, les gendres, les oncles, les neveu les cousins portaient la robe ; leur vie entière se rappo tait au Palais ; ils en parlaient sans cesse...

« Cette existence austère et solennelle, ce frein impo par le costume de la magistrature, formaient un sace doce réel, très pénible, point lucratif, mais immenséme payé en honneur et en considération. »

Eh oui, eh oui ! Quinze années durant Cambacéré avait exercé un sacerdoce ; toute sa vie il garder des allures de pontife. Il est laborieux ; il est habil à ménager les formes ; il sait le prix de la légalité et que seuls les sots négligent de s'en assurer l concours ; il n'est point brave ; en vérité, son audac fut toujours médiocre ; son apparente fermeté dissi mule un singulier penchant à ne point contrecarre les volontés fortes, et une tendance non moins irré sistible à fuir les risques... Cambacérès enfin, ruin par son père, est pauvre. Il est donc, lorsqu'éclat la Révolution, formidablement armé : sa préparatio professionnelle, sa prudence naturelle, son expérienc de la chicane, son dénuement le rendent redoutable il sera, en une époque qui vit tant de joueurs intré pides et désordonnés, l'arriviste le plus méthodique ment sage. Lisez sa vie, vous tous, jeunes gens qu vous sentez plus d'ambition que de génie ; elle es

ante, elle est réconfortante : elle prouve qu'avec ravail, de l'application, des formes, et peut-être que lâcheté, il est loisible à tous de tenter — e réussir — la conquête des biens de ce monde. ela est très moral.

*
* *

u'il est donc difficile de déterminer l'exacte por- des actes décisifs de cette existence ! Y a-t-il s cette vie des actes décisifs ?

Cambacérès est laborieux, ponctuel, énigmatique neutre ; il est à la remorque des vainqueurs ; il de tous les triomphes quand ils sont assurés ; il ourt à la rescousse après que les grands coups été portés ; il s'empresse, dès que le succès cesse tre douteux ; il fait agréer ses services ; il est utile ur célébrer le fait accompli : tous les régimes cueillent cet auxiliaire pompeux, dont la science ple et le maintien imperturbable imposent à la le.

En 1792, Cambacérès est président du tribunal minel de l'Hérault. Survient le 10 août ; Camba- rès, membre fondateur du club des Jacobins de ontpellier, est surpris par la soudaineté du mou- ment parisien : plusieurs jours, Cambacérès de- eure perplexe ; il est ennemi de toute précipita- n... Enfin, enfin, le succès de l'aventure est avéré : zèle de Cambacérès éclate, et devance les ordres s ministres ; le 24 août, il assemble en séance le tri- nal qu'il préside et tient le discours suivant : « Un tard, déterminé sans doute par l'embarras des cir- nstances, ne nous a point encore permis de consi-

gner dans nos registres la loi qui prononce la suspen sion du pouvoir exécutif et celle qui ordonne la for mation des assemblées primaires et électorales pou le rassemblement de la Convention nationale. Nou sommes tous pénétrés de l'indispensable nécessit de ces deux mesures, et nous n'attendrons poin pour les exécuter qu'un envoi officiel nous en pres crive l'obligation; que désormais nos jugement soient intitulés du nom seul de la Nation, qu'u nouveau serment nous rallie à cette liberté sacrée.. je jure de maintenir la liberté et l'égalité ou d mourir en les défendant. »

Conventionnel, Cambacérès prend une part activ au procès de Louis XVI : au moment de conclure son vote est équivoque ; on le compte parmi ceux qu souhaitent la détention perpétuelle ou le bannisse ment. L'Assemblée vote la mort : tout aussitôt l'en thousiasme de Cambacérès se déchaîne ; il escalad la tribune : « Citoyens, s'écrie-t-il, en prononçant l mort du dernier roi des Français, vous avez fait un acte dont la mémoire ne passera point, et qui sera gravé par le burin de l'immortalité dans les fastes des nations. »

Cambacérès est-il régicide ? Insoluble ques tion : quand Vergniaud prononce l'arrêt, Camba cérès, prêt à s'évanouir, s'évade ; il n'assiste pas au débat qui suit l'entrée des défenseurs du roi... Il est chargé de veiller à l'inhumation du sup plicié ; il manifeste alors un tact parfait ; il est im passible quand il rend compte à l'Assemblée de sa mission ; nul ordonnateur de pompes funèbres plus correct, plus à l'aise dans l'exercice de ses fonc tions... Cambacérès est-il régicide ? Bonaparte, aux

de bonne humeur, pinçait l'oreille de son col-
en disant : « Mon pauvre Cambacérès, je n'y
rien ; votre affaire est claire ; si jamais les
ous reviennent, vous serez pendu. » Camba-
est régicide sans l'être ; les Bourbons ne le
ont pas.

st de la Montagne ; en est-il vraiment ? aucune
athie ne l'attire vers les partis extrêmes ; il
centre-gauche ; il redoute la Montagne, il su-
ascendant du correct Robespierre ; il se laisse
er par l'Incorruptible au Comité de défense
ale ; il n'entrera pas au Comité de salut public ;
limine, car s'il est précieux dans la délibéra-
il est peu propre à l'action. Il a d'heureuses
tives : le premier il lance l'idée d'un Tribunal
utionnaire ; il vote contre les Girondins... Quels
rds, quelles terreurs le font tout à coup reculer ?
voit que les factions s'élimineront les unes les
s ; la guillotine est le moyen de cette élimina-
. Il renonce aux jeux de la cruelle politique ;
end n'être plus que le conseiller pacifique des
s et des hommes au pouvoir... Le 9 Thermidor,
acérès est de la majorité ; il est de toutes les
rités ; quelques jours plus tôt, il avait reçu la
de Robespierre ; épouvante, qu'il ne cèle point :

était au moment où je me prodiguais peu. Je ne par-
uère plus à la Convention, et à part certains rap-
dont on me chargeait, j'avais cessé de jouer un rôle.
éserve était dictée, je l'avoue, par la peur et la pru-
. Je m'imaginais qu'en ne me montrant pas on
blierait ; j'avais raison. Néanmoins j'eus une fu-
e frayeur, lorsque je vis arriver mon incorruptible
tueux collègue.

« — Ami, dit Robespierre, je ne te vois plus ; tu m
veux?
« — Que l'Être suprême m'en préserve, tu ne m'as rien f
« — Je voudrais savoir en faveur de qui Fou
conspire.
« — Je n'en sais rien : seulement je voudrais qu'il
me mêlât pas dans ses combinaisons.
« — Laisse-le faire ; ne sors pas de ta tranquillité
t'en trouveras bien. »

Cambacérès ne sortit de sa tranquillité que p
contresigner la condamnation de Robespierre.
9 Thermidor eut pour lui des conséquences ext
mement heureuses. A Napoléon qui l'interroge
sur cette journée fameuse, il répondra un jou
« C'est un procès jugé, mais non plaidé. »
Il n'est point de ceux qui plaident les procès has
deux.

*
* *

Du moins justifie-t-il sa présence à la Convent
par un immense labeur : en quatre ans Cambacé
rédige, outre quantité de lois de détail, trois proj
de Code civil et une Révision coordonnée des qui
mille décrets votés depuis 1789 ; il ne brille ni pa
courage ni par l'audace ; il accomplit la plus u
besogne. Il partage avec son collègue Claude-Do
nique-Cosme Fabre un appartement de 120 livres
loyer mensuel, rue Feydeau ; les deux députés
un domestique qu'ils paient 1 livre 15 sols par jou
Cambacérès est sobre comme un paysan céven
actif, un peu farouche : on ne le rencontre guère h

Assemblée ou du cabinet de travail où se pro-
nt ses veilles.

rès le 9 Thermidor, Cambacérès manifeste l'es-
le décision et de prudente témérité qui jamais
bandonne au lendemain des décisives victoires ;
le liquidateur verbeux, quasi majestueux, des
elles des partis : le 24 Thermidor il prononce un
urs : quel ton ! quelle ferme éloquence ! « Ce
plus un comparse, c'est un chef qui parle ; ce
plus un timide qui propose, c'est un autoritaire
cient de son autorité, qui prescrit. » Son auto-
elle est considérable : il préside la Convention,
éside les Comités de Salut public, de Sûreté
rale, de Législation : il surveille les affaires
gères au Comité de l'an III : affirmons haute-
qu'un temps Cambacérès, soutenu par la Con-
ion thermidorienne, gouverne la France.

ne assez misérable intrigue met fin à son prestige
rendant suspect de royalisme ; Cambacérès ne
pas Directeur ; il éprouve de cet échec un chagrin
nt : son ambition a grandi ; Cambacérès, dans
lme renaissant, convoite les hautes charges de
t, les gros traitements... il est toujours pauvre.
ntre temps, il a rencontré Bonaparte ; il avait
é sans le lire un décret destituant le vainqueur
oulon : Bonaparte proteste.

Quelque temps après, et logeant alors rue Chaba-
nº 31..., on frappa à ma porte, à huit heures du
n. J'invite à entrer, je vois un petit homme sec,
e, mal peigné, les cheveux plats pendant en oreilles
ien (c'était la mode), vêtu à la diable, des bottes
courtes, un habit trop long, la cravate éraillée, le
eau constatant le service ; mais à travers ce fagotis,

une main effilée, blanche, dessinée à ravir, une bouc charmante, surtout quand un sourire bienveillant railleur l'animait, et puis des yeux... Oh ! quels yeux, ce du lion, de l'aigle...

« Au premier aspect, je fus saisi, et sous le charme à première phrase dite... Le général venait me querelle il me quitta disposé à se lier avec moi. »

Rapide interversion des rôles : le solliciteur agr les services du sollicité : il les agréera de plus plus. Cambacérès est « saisi » séduit, Bonapar confiant. Le 18 Brumaire, il est ministre de la Ju tice. Bonaparte n'a garde de lui ôter ce poste. B naparte a une confiance illimitée en ce « conve tionnel de gouvernement ». Cambacérès sera secon consul ; il surveillera le recrutement du Sénat ; pe dant la campagne d'Italie, il sera le chef intérimai du gouvernement. Bonaparte « raille l'empesure de Cambacérès ; les avis de Cambacérès sont so vent écoutés ; il n'abandonnera plus désormais s rôle de mentor déférent. Il est toujours laborieux sa part de collaboration à la rédaction du Code civ ne fut point aussi prépondérante qu'on l'a souten parfois ; tout de même... N'oubliez pas qu'il préside à la réorganisation des cadres de la justice. Il jou les utilités ; il accepte un rôle de parade ; il étonn Paris par l'étalage d'une subite opulence : en véri il ne loge point aux Tuileries ; son tact n'est jama en défaut: « C'est une faute, déclare-t-il à Lebru d'aller nous loger aux Tuileries ; cela ne nous co vient point à nous : et, pour moi, je n'irai pas. L général Bonaparte voudra bientôt y loger seul; faudra alors en sortir. Mieux vaut n'y pas entrer. Cambacérès ne loge pas aux Tuileries ; il se fa

ncéder un magnifique hôtel, emprunte au garde-
uble un mobilier sévère et somptueux. Il a une
ison civile, des secrétaires, des chambellans. Sa
le à manger, où préside son ami d'Aigrefeuille,
cien procureur général à la cour des aides de
ontpellier, est fameuse : les dîners de Cambacérès
nt utiles au régime ; ils ne sont point gais ; Cam-
cérès ne fut jamais gai : il préside à ses célèbres
iers avec une gravité recueillie ; il est un convive
acial et que nul ne déride ; ses gestes sont rares,
n regard est lent ; déjà s'annonce l'embonpoint qui
a la joie des caricaturistes de l'Empire.

*
* *

Les dîners de Cambacérès, les discrets conseils,
s multiples services de Cambacérès ! Il est l'homme
confiance de Napoléon ; il est le factotum, com-
é de titres et de faveurs, de l'empereur ; archichan-
lier, le trésor lui octroie 333.333 francs ; il est
c de Parme ; il reçoit d'immenses domaines, de
nstantes donations. Ses attributions sont officielles,
icieuses : il surveille les salons, la presse, le Sé-
t, règle les incessants conflits de la famille impé-
ale ; il déconseille le divorce de Napoléon ; c'est
i qui présente l'acte de divorce à Joséphine, et de
main guide, à l'instant de la signature, la main
faillante de l'ex-impératrice. Il sera le conseiller
e Marie-Louise.

Cambacérès est l'homme de confiance de Napoléon :
urtant, lors du coup de main de Malet, pas un
stant les conjurés ne songent à s'emparer de l'ar-

chichancelier. Ce jour-là encore Cambacérès eut f
peur: il ne connut l'événement qu'après la déc
fiture de Malet: il n'en eut pas moins peur;
affolement fut « extraordinaire »: il multiplia les
dres superflus... L'Empereur lui écrivit: « Vo
inquiétude doit avoir été vive. »

En 1814, Cambacérès possède vingt millions
accompagne Marie-Louise jusqu'aux avant-pos
autrichiens, fait acte de soumission aux Bourbo
se terre en son hôtel. Vaguement Carnot et Fou
l'entretiennent d'un projet de restauration de Na
léon : Cambacérès répond : « Je suis très fâché
ne pouvoir m'unir à vous dans ce que vous allez
treprendre, mais mon plan est tracé ; je veux vi
tranquille : les grandeurs ne me tentent plus, e
me déplairait fort que dans ma maison, l'on c
spirât contre un gouvernement qui me protège. »
moindre mouvement de la rue, Cambacérès tremb
Fouché accourt un beau matin et froidement
déclare : « Je vous engage à faire provision de li
blanc, de bonnets de coton, de robes de cham
bien chaudes, enfin de tout ce dont un homme
leux a besoin en prison. » Cambacérès tremble
est un vieillard obèse, dévot, pusillanime ; il a vi
millions.

Il apprend avec terreur le débarquement de N
poléon en Provence : il n'est point aux Tuiler
quand y reparaît l'Empereur : l'Empereur le man
l'apostrophe : « Abominable poltron, croyez-vo
que ce ne soit pas assez de toute l'armée et de to
la France pour vous sauver de la peur des re
nants ? » Ministre de la Justice malgré lui, Cam
cérès délègue ses fonctions à Boulay de la Meurt

s'enfuit après Waterloo, rentre en France en
8, meurt en 1824, isolé, ignoré, abandonné, oublié
ous, sauf de ses héritiers qui accourent au dépè-
ent de la colossale fortune.

Cambacérès « a rendu de réels services à la Nation,
n aurait rendu de bien plus considérables s'il
it eu plus d'énergie, et s'il n'avait pas ponctuel-
ent exécuté ce qu'il avait sagement désapprouvé
aravant ». Voilà, si je ne me trompe, un juge-
t définitif. Peut-être serait-il bon d'ajouter que
services furent payés bien au delà de leur valeur :
ce point faire le plus équitable éloge des talents,
si vous voulez, de l'espèce de génie heureux et
diocre du mieux arrivé des arrivistes ?

III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

UN AMI DE MADAME DE STAËL
MATHIEU DE MONTMORENCY [1]

Ce n'est point parce qu'il fut quelque temps mi-
tre des Affaires étrangères et président du Con-
il, que la postérité se souviendra de Mathieu-Féli-
é, duc de Montmorency; l'élégant officier, le loyal
nspirateur, l'homme d'État bien intentionné, le
rfait académicien, que fut tour à tour Montmo-
ncy, ne requièrent point la curiosité de l'historien ;
n nom vivra parce qu'il fut l'ami de Mme de Staël
et quel ami !

Ardente de son vivant à aiguillonner l'ambition de
ux qu'elle chérissait, à pousser au pouvoir un
alleyrand, à orienter vers la gloire littéraire un
onstant, à hisser vers les charges et la notoriété
plus humbles seigneurs, Corinne continue par

1. Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël* (d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure). — *Le Cahier rouge* de Benjamin Constant, publié par L. Constant de Rebecque. — Henkik Schück, *M. och Mme de Staël*, en äktenskapshistoria i bref (Stockholm).

delà la mort à solliciter pour elle et ceux de s
entourage l'attention des hommes ; cette mu
encombrante du noble enthousiasme et de l'ing
nieuse réclame s'impose à nous comme à ses conte
porains, et nous impose un cortège singulièrem
mêlé, de Narbonne et du délicieux Périgord au be
et stupide Rocca. Certes, Mme de Staël n'eut po
de secret pour son temps ; elle n'en a point po
nous ; elle a fait en sorte que nous ne puissio
rien ignorer de sa vie intellectuelle et de ses exp
riences sentimentales ; prêtresse de la passion, e
n'entend point qu'on l'excuse ; elle prit soin el
même de glorifier ses enthousiasmes successifs
ses multiples amours... On a parfois l'impressi
que certaines mémoires sont comme profanées p
le zèle indiscret des enquêtes rétrospectives ; ce
impression, nul ne la ressentira en parcourant
ouvrages où nous est révélée, jusque dans le déta
une existence prodigieusement agitée, tout entiè
dominée par un souci de retentissante publicité.

Après tant de violentes passions, voici l'histo
d'une douce amitié ; cette amitié n'est point une
vélation ; on en connaissait la longue durée ; Sain
Beuve ne l'oubliait point, quand il félicitait Mathi
de Montmorency d'avoir mérité d'autres dévou
ments féminins, et ajoutait : « Dans les générati
modernes, ceux qui auront quelque souci encore
ces choses, pourront dorénavant se faire une id
de ce dernier homme de bien des grandes races,
ce dernier des *prud'hommes* (comme on disait
temps de saint Louis), dont la renommée de ver
avait été jusqu'ici renfermée dans un cercle aris
cratique tout exclusif. » Le témoignage d'une Ré

r — Sainte-Beuve fait ici allusion aux *Souvenirs Correspondances tirés des papiers de Mme Réca- r* — c'est bien ! la déposition irrécusable, abon- nment développée d'une Staël, c'est mieux... ès les amants tumultueux, affolés ou singulière- nt las, voici venir l'ami ; en vérité, c'était son r ; avouons qu'il ne nous déplaît pas de saluer la live apparition de cet aimable homme, et que si us fûmes tentés parfois d'estimer surabondantes taines confidences exagérément romantiques, us sommes prêts à goûter le charme et la repo- te sincérité d'une honnête aventure.

*
* *

Honnête certes, encore qu'au début... Est-ce point axiome familier aux moralistes qu'il n'est point, nomme à femme, d'amitié sans amour ? ils s'aiment se sont aimés ou encore s'aimeront. Mathieu de ontmorency et Mme de Staël commencèrent par imer, M. Paul Gautier apporte sur ce point des écisions.

Jusqu'où alla cet amour ? Sainte-Beuve affirme, après Mme Récamier, que Mathieu ne fut pas outé, parce que Mme de Staël avait alors son goût déclaré pour M. de Narbonne » *auseries du Lundi*, t. XI, p. 438). Sainte-Beuve avance beaucoup. Mme de Staël n'était pas exclu- ve ; elle ne le fut jamais. Un homme portant un es plus beaux noms de l'aristocratie française, une, aimable, éloquent, passionné, avait bien du ouvoir sur elle. Certes, Sainte-Beuve, d'ordinaire

moins crédule, s'avance beaucoup ; et l'on pourr
ajouter que le témoignage de Mme Récamier est
moins suspect. Et puis, il y a la phrase connu
« Les trois hommes que j'aimai le mieux dans
jeunesse, Talleyrand, Narbonne, Mathieu... » M. Pa
Gautier la commente judicieusement : « Eût-elle
M. de Montmorency dans la société des deux pr
miers, s'il n'avait pas eu les mêmes droits sur s
cœur ?... » Au total, on ne peut rien affirme
j'avoue que j'en prends mon parti, allègrement,
que j'approuve fort la conclusion pleine de sages
de M. Paul Gautier : « D'ailleurs faut-il attacher à
point plus d'importance que Mme de Staël n'en att
chait elle-même. » En vérité, en vérité, ne soyo
pas plus royalistes que le roi.

Donc Mathieu de Montmorency et Mme de Sta
commencèrent par s'aimer d'amour ; très vite Mme
Staël, sollicitée par ailleurs, aima moins, aima a
trement; elle voua à Mathieu de Montmorency u
affection profonde, inaltérable encore que clai
voyante, impérieuse, exigeante, et d'autant plus q
le bon Mathieu affirmait un dévouement plus humbl
une plus révérente soumission, plus d'indulgenc
et toujours plus d'abnégation... Il n'est point s
que le bon Mathieu ait aussi vite cessé d'aimer;
peut penser qu'il aima longtemps, qu'il aima to
jours... S'avouait-il à lui-même le secret d'u
amoureuse amitié ? Il ne se plaignit point : des scr
pules religieux lui interdisaient le culte de la pa
sion; il fut gravement malade, sentit grandir s
scrupules ; il sera désormais le dévot Mathie
l'ami pieux qui songe au salut des âmes chères;
sera l'amant assagi de qui la religion n'est ni s

, ni grondeuse, mais au contraire charitable, en
à la pitié, avec d'étonnantes complaisances.

athieu de Montmorency fut le meilleur ami de
e de Staël, qui en eut beaucoup : le meilleur,
ends le plus désintéressé, le plus fidèle, le
délicatement secourable aux heures où Co-
e, excédée du brillant décor dont elle aimait
tourer, s'avouait mélancolique, lasse de sa vie
ordonnée, le cœur déçu; entre beaucoup d'au-
, ce « parangon de l'amitié fidèle » n'eut point
nie plus chère. « La direction des consciences
inines, écrit M. Paul Gautier, fut toujours pour
pleine d'attraits. » Sans doute, sans doute;
directeur de conscience était toutefois fort inca-
le de diriger; il ne dirigea point sa femme, qui
cessa de lui témoigner une assez mortifiante
ideur ; nul ne croira que ses avis aient déterminé
vertu de Mme Récamier; et l'on ne voit pas qu'il
jamais été pour Mme de Staël un guide heureux
même écouté : le bon Mathieu n'était point de
x à qui la fermeté de leur jugement et la vigueur
leurs conseils assurent un impérieux ascendant :
prévoyait assez bien les effets des écarts de con-
ite où s'obstinait sa fougueuse amie, il les déplo-
t, et vainement, timidement se lamentait; il ne se
sardait guère aux remontrances.
Il excellait à consoler, à réconforter ; directeur de
nscience non pas, mais plutôt confesseur, de ceux
i accueillent les belles pécheresses, compatissent
x aimables fautes, et dispensent avec joie un
rdon attendri. En vérité, le bon Mathieu compre-
it les femmes — la sienne exceptée — il les com

prenait au point de ne contrarier jamais le volontés ou leurs caprices. C'est de quoi elles furent reconnaissantes, et c'est de quoi, vingt-s années durant, la plus tyrannique des amantes des amies lui témoigna une constante gratitude.

*
* *

L'incomparable ami ! « parangon des amit fidèles », « prud'homme » des temps chevaleresq attardé dans la France de Napoléon... Mathieu, bon Mathieu est un héros — héros modeste, m émouvant — d'aucuns diront une victime de l'amit Héros ou victime ? qui prononce héroïsme sous-e tend sacrifice : Mathieu se voit infliger par son a de cruelles épreuves; il les subit d'une âme éga en patient résigné, tels ces croyants satisfaits d caprices de leur divinité.

Les caprices de Corinne étaient déconcertant elle s'éprend de Ribbing, elle s'éprend de Benjam Constant : Mathieu se désole; ce n'est point dépi il s'en explique dans une lettre à Mme Necker Saussure :

« ... N'avez-vous pas cru voir autre chose que l'amit là où elle est seule, mais vive, inaltérable et comme inh rente à ma propre existence ? Je ne récuse pas sa premiè origine, dont il peut rester toujours quelques bonn traces : mais soyez bien sûre que je ne me trompe p sur mon état; j'ai des indices du changement opéré moi par l'un de ces traits caractéristiques, que vous av si finement observés sur vous-même. Il m'est arrivé aus d'avoir de la peine à concilier quelques détails avec l'ima complète que je m'étais formée de votre étonnante co

; *et ce jour-là, j'ai eu la certitude que je n'étais plus ureux.* »

Partagerons-nous cette certitude ? Le bon Ma- u semble bien excité contre Benjamin Cons- t :

Je vous dirai que pendant ce dernier voyage à Paris, est présenté à moi dans certains moments de ses déré- ments de tête, de ses fureurs politiques, qui ne sem- nt avoir aucune racine dans son cœur, ni dans sa viction ; tout cela, joint à quelques circonstances mi- ieuses, mais qui ne sont pas sans effet, telles que sa are, son costume et ses espèces de manie, tout cela me ssait comme stupéfait dans la pensée du sentiment qu'il nvait inspirer... »

Mathieu est stupéfait, si douloureusement blessé ns sa grande affection qu'il sollicite une explica- n :

Elle me promettait de ne pas faire un pas en avant. de me montrer son cœur encore plus à découvert dans longues conversations. J'avais la certitude de le son- , et il ne m'était pas interdit de songer à le guérir, si en qu'il m'en était resté une grande et trop grande sécu- é. »

Hélas ! Benjamin Constant n'a qu'à reparaître : il omphe : désespoir de Mathieu.

« ... Il y a peu de malheurs qui puissent m'affecter aussi nsiblement. Je m'en sens accablé jusqu'au fond de me ; j'aimerais encore mieux qu'elle vînt braver un tre genre de risques ; et peut-être que ses pensées ab- rbées par ce dernier intérêt, son cœur ému par le rap- ochement de ses amis se laisseraient distraire d'un oix aussi inexplicable. Non, ne désespérons pas encore

qu'une amie comme vous ne puisse sauver un cœur comm
le sien de ce qui n'est pas même une passion, de ce q
n'est qu'une erreur de l'imagination... »

Le bon Mathieu se trompe; une grande passi
est au cœur de son amie... L'admirable est qu
oublie très vite sa douleur, sa vertueuse indign
tion, et bientôt accepte de vivre à Hérivaux ent
Constant et Mme de Staël : et voici sans doute
preuve la plus certaine qu'il a tué en lui l'amo
jaloux, mais voici un irrécusable témoignage de
faiblesse de ce conseiller si prompt à absoudre l'e
reur commise; Mathieu n'a point changé d'opinio
sur le compte de Constant : que ne pardonnerait-i
l'amie ? « Celui, écrit-il, qui a pris une si gran
part dans sa vie actuelle, me devient *sacré* sous
rapport, sans que j'aie ni plus d'inclination pour s
caractère, ni moins d'estime pour son esprit

Et ce sera ainsi toujours; *video meliora*... le b
Mathieu est comme la conscience de Mme de Sta
conscience inquiète, qui prononce des condamn
tions de principe, et s'accommode dans la pratiq
de surprenantes concessions : le bon Mathieu s'
fraiera, prononcera des sentences à la fois nettes
timides; lui-même n'en tiendra nul compte...
reste on ne le consulte guère dans les cas grave
son rôle n'est point d'avertir, encore moins de g
der. Il est le bon Mathieu, toujours présent qua
d'autres se dérobent, le bon Mathieu, refuge suprê
de qui l'on ne craint ni rebuffade ni amertume...
1797, Mme de Staël accouche : M. de Staël est c
rect « sans expression vive de sentiment ». On

en vérité exiger de lui davantage. Mathieu est
hevet de l'accouchée : « Je veux être pédant ces
jours-ci pour l'empêcher de recevoir autant de
de qu'elle en aurait envie »... Staël meurt :
e de Staël épousera-t-elle Constant? Mathieu
ent le tuteur des enfants... Son amie reléguée
Suisse, Mathieu intrigue pour elle, se commet
les Bonaparte... Il n'est pas de soin qu'il ne
lonne pour lui conquérir cette indépendance dont
a si grand besoin... Avec Mme Necker de Saus-
, c'est le bonheur de Corinne qu'il complote :
oyons toujours trois sans cesse occupés du cœur
lus malade, ou de la position la plus pénible. Il
vraisemblable que ce sera toujours elle, d'après
onfiance que nous inspire le parti que nous avons
, vous et moi. Mais notre vocation en amitié n'en
que plus touchante et plus désintéressée. »
'amitié de Corinne est aux yeux de Mathieu le plus
nd des biens : l'amitié de Mathieu ne suffit point
atisfaire l'ardente imagination de Corinne : elle
bonne, certes, délicatement sensible à l'amitié :
e quelle clairvoyance toutefois ne juge-t-elle pas
amis les plus chers?

Les trois hommes que j'aimais le plus, que j'aimais
uis l'âge de dix-neuf et vingt ans, c'étaient Narbonne,
leyrand et Mathieu. Le premier est une forme pleine
grâce, le deuxième n'a plus même la forme (1800), et le
isième est altéré dans tous ses agréments, quoique ses
rables qualités lui restent... »

Avec ses adorables qualités, Mathieu est aimé
uns, admiré des autres ; il a la vocation du dé-
uement ; il a l'air, dans les salons où il fréquente,

d' « un ange descendu pour voir un rassemblem
d'êtres frivoles ». Sa mère cependant, Mme de I
val, dont la conduite est moins exemplaire, haus
les épaules et s'écrie : « Ce pauvre Mathieu ! Il
dupe, dupe, dupe ! »

Et ce sera ainsi jusqu'à la fin... Quand Mme
Staël, exilée, part pour l'Allemagne, Mathieu con
son amie à Constant... Après la mort de Neck
Mathieu, défenseur intrépide des faits et gestes
Mme de Staël, est suspect aux yeux même des me
bres de sa famille... Au reste il verra bientôt s'
centuer la contradiction entre les opinions de Mme
Staël et les siennes propres; il en souffrira; il s'
fligera des ambitions de Mme de Staël, de ce
soin croissant de popularité, de cette grandi
quence promenée à travers l'Europe; il souffri
s'affligera de plus en plus sans se détacher; il s
jusqu'au dernier jour l'ami, le meilleur ami, le p
fidèle, et le plus désintéressé.

Fut-il dupe ? Comment l'eût-il été, puisque
amitié, indulgente, fut exempte d'illusions; puis
le grand cœur de son amie le paya de retour ? Ét
vous dupe, si un sentiment durable et généré
échauffe votre âme, éclaire toute votre vie, et v
assure la plus enviable opulence, celle du cœur ?

*
* *

Il faut remercier M. Paul Gautier, qui s'est
quelque sorte constitué l'historiographe de Mme
Staël, d'avoir publié cette correspondance : trois p
sonnages y apparaissent en action, Mme de St

t la psychologie est trop connue pour qu'on attende
locuments inédits autre chose que des confirma-
s; Mme Necker de Saussure, de qui on eût aimé
de plus abondantes réponses aux lettres de Ma-
u de Montmorency; Mathieu enfin, de qui l'élo-
nce épistolaire sera pour beaucoup une sur-
se... Constant surgit, énigmatique, Staël dou-
reux. Car il y eut un Staël, que l'on oublie trop
vent : l'histoire de son mariage est connue; celle
son ménage l'est moins : un éminent savant sué-
s, M. Schück, a récemment esquissé cette aven-
e conjugale : esquisse impartiale, certes, néces-
rement sévère à l'ambassadrice : Staël vaut mieux
sa réputation[1], : son ambition ne méritait pas
aussi totale infortune; il n'est que juste de le
clamer, les circonstances, la situation politique
France et en Suède, non moins que son mariage
c Germaine Necker, causèrent la ruine de Staël;
ela, qui n'excuse ni l'un ni l'autre des époux, ne
rait nous déterminer à plus de sévérité envers le
ins heureux.

Cf. L. Maury. Une correspondance inédite de Mme de Staël.
tres à Nils von Rosenstein (*Revue Bleue*, juin 1905).

PAUL-LOUIS COURIER ET L'AMOUR DU GREC

Un homme d'esprit à la façon du dix-huiti
siècle [1], une vive intelligence, excédée du poids
la tradition, et qui s'en libère par la raillerie, et
découvre plus que le sens comique de la vie;
minimum de cœur; l'esprit d'un aristocrate cont
porain de Voltaire, l'âme étroite d'un petit bourg
regardant. Le hasard l'entraîne dans les camps
le retient vingt années aux armées de la Révolu
et de l'Empire; il n'est point fait pour ces subli
bagarres; il les traverse en cynique, d'abord s
riant, puis amer; longtemps il concilie son cap
et la moins exigeante discipline, et jouit follem
d'une vie mouvementée; il se lasse enfin de rir
de s'amuser; quelque dépit, quelque colère l'ass
brissent; il devient sarcastique.

En 1812 il se laisse marier; ici commence
autre histoire...

1. Robert Gaschet, *La Jeunesse de Paul-Louis Courier.* —
Pastorales de Longus. Traduction par P.-L. Courier. Éd
critique suivie d'une étude sur l'essai de style vieilli de Cou

il est pénétrant, avisé, et singulièrement injuste
on temps ; de tels témoins, aigus, incomplets, faci-
ent à l'historien l'analyse du passé ; Paul-Louis
urier est rebelle à l'enthousiasme, insensible aux
andes passions ; une clôture hermétique assourdit
tour de son cerveau et de son cœur les vastes
meurs de son époque ; il n'entend que des voix
scordantes, et n'aperçoit que des gestes étriqués.
a bien vu ce qu'il a vu ; il ne découvre rien au-delà :
ignore les perspectives profondes, et n'a point le
ns de la grandeur. On affirmerait qu'il n'a presque
en compris à son temps, n'en ayant retenu que
s psychologies individuelles, les grimaces de
goïsme, les frénésies de l'ambition et de la peur.
Il échappe à la contagion de l'idéalisme révolu-
onnaire, du patriotisme et du courage guerrier ; les
aies puissances qui bouleversent les hommes et
s sociétés en cette fin mouvementée du dix-hui-
ème siècle ne l'ébranlent ni ne l'émeuvent. Une
ussi singulière insensibilité fait que nous attribuons
son témoignage une valeur particulière, et que
ous ne marchandons point à ses souvenirs un inté-
t très précis : il nous livre le procès-verbal d'une
xpérience bien conduite ; voici isolée, toute pure,
essence de la vie quotidienne ; voici la basse comé-
e humaine, abstraction faite de l'amour, des nobles
ans et des vertus généreuses. Nous consentons à
estimer divertissante, parce que la peinture en est
ivement brossée ; d'autant plus divertissante que
ous sommes mieux avertis des lacunes du dessin
de l'involontaire parti pris du peintre.

Ainsi Paul-Louis Courier a vécu de vingt à qua-
ante ans parmi les héroïques soldats de la France

impériale et républicaine, et n'a jamais rencon
l'héroïsme; cet étrange officier a pris part aux p
actives campagnes sur le Rhin, en Italie; nu
action d'éclat ne rehausse ses états de service
est brave, et maintes circonstances nous contr
gnent à douter de sa bravoure; il s'obstine à por
l'uniforme, et ne manque presque aucune occas
de se dérober aux devoirs de sa profession; il trou
pour déserter d'étonnants prétextes, à moins q
n'en allègue aucun. Nos victoires ne l'échauff
point; il conte nos défaites avec un absolu détac
ment, avec, parfois, comme une joie méchante.

On peut croire qu'il souffre — oh ! rarement !
de cette stérilité d'âme par où s'affirme son illusc
supériorité; il se lasse de cette sécheresse, de
isolement, et ambitionne de connaître les grands f
sons; son ambition est inefficace; ainsi en 18
démissionnaire, il réintègre l'armée à la veille
Wagram; il se rend à Vienne, se précipite à l
Lobau; il s'excite de son mieux et s'exalte à prév
une décisive, une gigantesque et glorieuse batail
il admire fort les préparatifs de Napoléon; puis
jour de l'action, je ne sais quel découragement
rejette parmi les premiers blessés qu'on évacue
chef d'escadron d'artillerie a négligé de se pourv
d'un cheval; il s'en va, sans congé, morne et ri
neur; il n'a point vibré : Napoléon lui a adressé qu
ques paroles et ne l'a point ébloui : Paul-Louis C
rier déserte, et, désinvolte, écrit à un ami : «
hasard, la rencontre d'un homme que je croyais m
ami,

Et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

»artis pour l'armée d'Allemagne, dans le dessein ravagant de reprendre du service. La fortune m'a eux traité que je ne méritais, et tout près d'être au banc, m'a retiré de cette galère »; ou encore : e me suis passé cette fantaisie, et je puis dire, ume Athalie : « J'ai voulu voir, j'ai vu »; ou enfin : e n'allais à l'armée que pour voir ce que c'était. ne me repens point d'avoir été à Vienne, quoique ût une folie, mais cette folie m'a bien tourné. J'ai de près l'oripeau et les mamamouchis; cela en ait la peine. » L'oripeau et les mamamouchis, ez l'empereur et les maréchaux. Paul-Louis Cour- r a vu ces héros légendaires, et les a jugés ridicu- ient petits; il n'a rien vu à l'armée que de médiocre; aspirait à l'épopée, et n'a su découvrir qu'une istre et grotesque farce. Une telle équipée résume ute sa carrière militaire, et illustre sa conception la vie et du monde.

Cela est fort mesquin — et je n'ignore pas qu'une néreuse colère, un ardent amour des hommes, une tion très haute et très noble de la justice et de venir humain dictèrent à de grands esprits une ndamnation analogue de la guerre. Un Paul-Louis urier ne s'embarrasse point de telles considéra- ns : son égoïsme serait fort gêné par une telle ilosophie; il ne témoigne guère plus de tendresse x idées qu'aux hommes; et si peut-être il ne ment point un vague humanitarisme hérité de Rous- au, ses sarcasmes ne révèlent point l'exaspération une pensée anxieuse de l'avenir, mais seulement s rancœurs, ses aveuglements, et cette espèce d'im- issance qui ne permet point à certains esprits d'em- asser l'opulence de la vie.

Au fond, Paul-Louis Courier n'éprouva jama
qu'une passion, et qu'il ne pardonnait point à s
temps d'avoir contrariée : l'amour du grec ; toute
sagesse n'est que le dépit d'un philologue boude
et d'un épigraphiste en colère; il est le grogna
des bibliothèques, un peu ridicule de n'avoir jama
su mettre d'accord ses goûts et ses occupations, s
pacifisme poussiéreux d'archiviste manqué, et s
gestes, nécessairement excessifs, d'officier cascade
et de soldat intermittent.

* * *

L'amour du grec !

Molière ne prévit point cette frénésie, n
plus que le délire où elle entraîne le bon se
le plus prudent, la tête la plus froide et la pl
défiante de l'enthousiasme. L'amour du grec ! Po
cet amour-là Paul-Louis Courier accepte une
absurde, les contradictions, les compromissions d'u
double activité, les railleries des uns, les brimad
des autres, et ce stupide résultat d'échecs acc
mulés : une carrière militaire, avec ses périls, sa
aucune gloire, une carrière d'helléniste que réco
pensent fort mal des succès d'amateur. L'amou
l'éternel amour qui flambe aux noires prunelles d
belles Italiennes entraîne, égare maint compagn
de Paul-Louis Courier : lui-même se vante très ha
de ses prouesses amoureuses, mais ce n'est po
une San-Severino qui détermine les pires folies
cet érudit galantin ; il aime les jolies femmes ; c'
pour l'amour du grec qu'il risque le désaveu d

ns d'honneur, qu'il entreprend dans les biblio-
ques et les musées d'étranges manigances, qu'il
glige les injonctions de la morale élémentaire et
strict devoir, qu'il vole presque, et qu'il déserte.
C'est une histoire touchante, puisqu'enfin nous
vous point encore abjuré tout à fait la dévotion du
ec, puisque les Muses helléniques nous sont chères
n'ont point perdu le privilège de couvrir leurs dis-
les d'une sorte de protection sacrée. Certes, nous
mmes touchés, nous sommes émus, nous admirons
te fidélité à l'idéal antique, ce dévouement à la
auté, cette foi en l'éternel prestige de Pallas-
héné. Nous sommes parfois, comment dirai-je ?
rpris, un peu déconcertés devant les conséquences
ce culte intransigeant et exclusif, et l'espèce de
uffonnerie où aboutit le désaccord trop flagrant
ce passé et de ce présent, le contraste de cette
rénité morte et des fièvres d'un siècle tumultueux.
Vingt années durant, Paul-Louis-Courier promène
travers l'Europe ses caissons et ses canons sans
mais oublier le rêve le plus innocent ; il est né
ur traduire *Longus* ; parmi le fracas des batailles,
ne cesse de prêter l'oreille au pipeau de l'idylle
tique ; tant de vie qui bouillonne autour de lui ne
urait le distraire de cette bergerie gracieuse et si
intaine ; il est né pour restituer à la France un
tit roman grec ; ne lui demandez point de s'émou-
ir aux grands espoirs de l'humanité, aux chutes
s royaumes et des républiques : l'élégance un peu
ièvre et si menue d'une pastorale de basse époque
it toute sa préoccupation ; ses héros, en un temps
ui connut les Conventionnels, et tant de grands
ainqueurs, Napoléon, Chateaubriand, ses héros se

nomment Daphnis et Dorcon, et les Méthymnie retiennent son intérêt bien plus que nos Provençau nos Gascons ou nos Parisiens.

Dès l'école, il a trouvé sa voie, qu'il s'empres d'ailleurs de ne point suivre ; à Châlons, en 179 élève-officier, il s'esquive, et fuit les cours de ta tique... pour l'amour du grec. Valmy est de moind importance que la prosopopée d'un sophiste. Pou quoi, pourquoi, distrait, peu mondain, quasi-timid incapable d'exactitude, de discipline, d'élan, pou quoi, indolent et rieur, et sans force de caractèr pourquoi, désireux de silence, de voluptés confinée bénédictin fantaisiste, exégète capricieux, conse il à rejoindre la garnison de Thionville ? Il y conser dès lors commence cette invraisemblable carriè qui est un perpétuel défi aux lois militaires, étc nante partie de quatre coins, où Paul-Louis Cour semble n'avoir d'autre but que d'éviter les occasio de combattre et la rencontre de ses chefs.

Sous-lieutenant à Thionville, en 1793, il fait grec. Capitaine, il déserte devant Mayence ; il d serte, et comme l'indulgence des révolutionnair est grande, on l'envoie inspecter les forges de l'Arièg et du Tarn. Que croyez-vous qu'il inspecte ? il t duit le *Pro Ligario* ; et il rêve de Longus...

A Toulouse, il s'abandonne à de moins platoniqu fredaines ; sa vie cesse d'être édifiante. Ah ! c' en grec qu'il rédige le budget de ses dépenses s crètes ; un de ses amis nous révèle le rapide dév loppement d'une comptabilité où l'amour ne n point à l'érudition : « J'eus occasion de remarqu que son livre-journal s'était enrichi à cette ép

de plusieurs articles en langue d'Homère. »
Rome, il découvre la science des inscriptions,
'en fait un roman ; à peine se souvient-il qu'il
soldat. Il ne s'en souvient plus du tout, lorsqu'on
sait quelle escapade le ramène à Paris vers 1800 ;
naréchaussée elle-même l'oublie, et ne reconnaît
it l'homme de lettres qu'il est devenu ; il en pro-
pour regagner sa chère Touraine, où il fignole
gloses minutieuses, assis sur un tonneau, en-
ré de « vendangeuses un peu crottées », et qui
t ses « bacchantes ». Deux ans il échappe au
vice actif : rappelé à Strasbourg, sa manie s'exas-
e : il y devient l'émule de redoutés philologues,
manifeste enfin une science pénétrante d'autodi-
te, que Schweighauser accueille de douteuses
anges et de pesantes épigrammes.
Et ce sera ainsi toujours ; ses missions militaires
ravers l'Italie sont des promenades archéologi-
es ; il est nonchalant, et voyage à petites journées.
argé de surveiller un ravitaillement par mer, il
nfuit sans aucune élégance, et sans chagrin aban-
ne aux Anglais une cargaison de canons. Il est
ve par boutades, et fort prudent à l'ordinaire.
fin le soulèvement des Calabres stimule son au-
e sommeillante ; il risque sa vie, il ne la risque
nt inutilement, ce qui serait encore la plus sûre
nière d'affirmer de la vaillance. Il rechigne de-
it les embuscades et regimbe devant les pièges
routes calabraises.
Un instant les spectacles variés d'une insurrection
distraient de ses livres ; il découvre la vie, avoue
commencement d'enthousiasme, des projets de ré-
s colorés, dramatiques... Hélas ! créer lui demeure

interdit : sa force ne va qu'à enclore quelques souv
nirs en de brefs tableaux qui n'excèdent point
proportions de lettres familières ; il compose lab
rieusement de jolies lettres, il en garde copie, et r
fine, et renchérit, et perfectionne les précieux brou
lons ; le style l'hypnotise, et s'il ambitionne
l'espace d'un matin — de glorifier l'expéditi
d'Égypte, c'est qu'il escompte la facilité de dévelo
pements à la Salluste. La vie et la vérité ne com
tent guère à ses yeux, et beaucoup moins qu'un id
de rhétorique élégant et glacé ; il est un ciseleur
menues phrases, et n'est que cela ; il n'est qu'
homme de lettres, insincère et livresque... Il
venge de sa sécheresse, de ses insuccès, de son i
puissance, en daubant sur son temps, ses comp
triotes, en exaltant nos ennemis les Anglais ; il éc
lestement des pages cruelles, et se plaît aux pet
jeux d'une ironie féroce.

On pille fort dans la ville, et l'on massacre un peu.
pillerais aussi, parbleu, si je savais qu'il y eût quelque p
à manger. J'en reviens toujours là, mais sans aucun
poir... Nous sommes dans une maison pillée : deux
davres nus à la porte, sur l'escalier je ne sais quoi resse
blant à un mort. Dans la chambre même, avec nous,
femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n
mourra pas, voilà le cabinet du général Reynier ; le fe
la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci, pas
morceau de pain. Que mangerons-nous ? Cette idée
trouble...

Tel récit de nos défaites est si brutal qu'on
croirait discerner quelque honteuse rancune qu
nous aurait vouée. Au reste au sortir d'une crue
débâcle un seul événement lui semble notable :

ous croirez aisément, Monsieur, qu'avec de pareilles
ractions, je n'ai eu garde de penser à l'antiquité S'il
trouvé sur mon chemin quelques monuments, à
mple de Pompée, *ne visenda quidem putavi*. J'avais
é du naufrage de mes pauvres nippes un petit volume
t je lisais tous les jours quelques pages. Je l'appelais
bréviaire. C'était une *Iliade* de Turnèbe que peut-
vous avez vue dans les mains de l'abbé Barthélemi ;
cet exemplaire me venait de lui (*quam dispari do-
o !*), et je sais qu'il avait coutume de le porter dans ses
menades. Pour moi, je le portais partout, afin de n'être
ais seul. Mais l'autre jour, je ne sais pourquoi, je le
fiai avec ma valise à un soldat qui me conduisait un
val de main. Cet homme fut tué et dépouillé. J'ai perdu
chevaux tués ou pris, mes habits, mon linge, mon
iteau, mes pistolets, mon argent, mes domestiques. Je
regrette que mon Homère, et pour le ravoir je donne-
la chemise qui me reste. C'était toute ma société, ma
solation, mon unique entretien dans les haltes et les
iles...

Ah ! voilà qui serait héroïque — admirez ici
fet de la sincérité — si par ailleurs l'auteur était
ins pressé de se guinder sur une singulière affec-
ion d'ironie. Cet homme fort n'est point toujours
isant, ni autant qu'il pense l'être.

Paul-Louis Courier a fait la campagne de Ca-
ore ; il a traduit je ne sais plus quel livre de
nophon ; il a découvert, chance inouïe, un frag-
nt inédit de Longus.

Voici donc, dites-vous, récompensé cet amour du
ec, ce bel amour, ce fol amour, et comme légitimé
x yeux de la postérité le vaudeville hellénico-mi-
aire de cette invraisemblable existence ?

Ah ! que non !

*
* *

Ou du moins dans le même temps qu'il renco
trait la gloire, la gloire selon ses vœux, Paul-Lou
Courier connaissait une étrange infortune, et q
nous gâte la joie de l'applaudir. L'amour du gr
l'induit en un déplorable péché. L'histoire de
tache d'encre est célèbre ; M. Robert Gaschet l'expo
fort congrûment, et, espérons-le, définitivement. O
quelque parti pris d'indulgence que l'on adopte, el
n'est point à l'honneur de Paul-Louis Courier :
découvre un texte inédit de son cher Longus et, po
s'en assurer l'exclusive propriété, macule le manu
crit. Cette aventure flaire un irritant parfum de d
loyauté et de malhonnêteté. Fi donc !

Après l'éclat de ce fâcheux méfait, après les e
quêtes, les polémiques, les avanies qu'il dut subi
Paul-Louis Courier n'a plus que la ressource d'u
constante insolence ; il raille terriblement l'armé
Napoléon, les gens en place, les savants... Il e
une manière de révolté, un raté pessimiste et do
loureux — que le mariage n'apaisera point.

Et voilà ce que lui rapporta son amour du grec
avant que de nouvelles colères, et de nouveau
griefs et des rages plus justifiées ne fassent ép
nouir en fleurs empoisonnées son séduisant att
cisme.

Il resterait à montrer que cet amant malheure
et jaloux dut à sa frénétique passion des joies dé
cates ; il importerait surtout de n'être point du
de ses mensonges et de ses perpétuelles affectation

a point certes le génie ondoyant, la vaste curio-
la passion d'un Stendhal ; il en a fréquemment
auteleuses façons, et ce désir, et cet art de se
ner qui trompent d'abord la postérité. M. Ro-
Gaschet, qui nous donne un loyal essai bio-
phique, insiste peu sur ce trait ; je souhaite qu'il
vienne quelque jour ; son esquisse de la psycho-
e de Paul-Louis Courier y gagnerait en vérité
fonde.

STENDHAL ET LES STENDHALIENS

M. Maurice Barrès, quand il avait vingt ans, plaisait, durant de longues journées, à découv Rome, les *Promenades* de Stendhal à la main ; soir, il fréquentait la villa Médicis : le directe M. Hébert. lui disait : « Vous aimez Stendha C'était un vieux monsieur de beaucoup d'esprit, m quinteux. Je l'ai bien connu. Oui, monsieur Barr c'était mon cousin, et quand j'ai été envoyé à vo âge à la Villa, mes parents m'ont commandé d'al le saluer à Civita-Vecchia. Il s'y ennuyait à pér il passait les soirées chez l'unique libraire de l'e droit. Je crois bien que le pape lui avait inter l'entrée de Rome. Pourquoi ? Sans doute ses *P menades* avaient déplu. Monsieur Barrès, je ne s pas si mon cousin vous aurait autant amusé q ses livres [1]. »

Maurice Barrès est stendhalien ; il a, pour l'êt

1. *Correspondance de Stendhal* (1800-1842), publiée par Paupe et P.-A. Chéramy ; préface de Maurice Barrès, 3 Cf. A. Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal*.

ques solides raisons ; il est, de par ses premières
res, l'un des coryphées du beylisme ; sans lui,
restige de Stendhal eût été moins souverain sur
e une génération... Maurice Barrès, néanmoins,
site pas à évoquer la posture assez humble du
sul d'une bourgade italienne — quelle médiocre
ière ! quelle plate existence ! bien faite pour ra-
ir l'activité d'esprit de l'homme le plus impé-
ux.

tendhal était-il aussi amusant que ses livres ?
es Stendhaliens sont les plus habiles gens du
de : leur ferveur craindrait de nous offenser si
n'admettait des restrictions : un Casimir
yienski, un Bélugou, un Paupe, exégètes et édi-
rs d'une œuvre plus qu'à demi ignorée, apôtres
n véritable culte, admettent et pratiquent les
les d'une interprétation prudente : eux-mêmes
s suggèrent des doutes : il nous présentent avec
finis ménagements l'idole-Stendhal... Nous nous
sternons, à condition justement qu'on ne nous
ige ni excessive discipline ni dogmatisme intran-
eant. Maurice Barrès, par la réserve d'usage, ne
sarme point nos défiances ; s'il loue l'âme de
ndhal qui « fut toujours la plus sincère, la plus
ve », nous n'avons garde d'oublier que cette sin-
ité et cette naïveté n'excluaient ni la rouerie ni
goût de la supercherie et de la mystification... s'il
nte en Stendhal le « héros », nous nous souvenons
e le protégé du comte Daru manifesta à l'endroit
s exploits guerriers un mépris précoce et durable ;
range l' « immortel Stendhal » parmi « les clas-
ques de la moralité », s'il exalte l'honneur selon
ndhal, si, pour flétrir mieux notre déchéance, il

oppose au « muflisme » de notre temps les « sen
ments d'honneur qui composent l'âme de Fabr
Del Dongo et de Julien Sorel lui-même » et de l'a
teur responsable de Fabrice et Julien Sorel, no
demeurons perplexes, prêts à nous rebeller, c
nous croyons savoir avec quelque certitude c
Stendhal, chevalier douteux d'une morale impréci
est peu qualifié pour être vénéré à l'égal de l'un c
directeurs de la conscience moderne.

Et c'est sans doute par ces contrastes que no
attire l'étrange auteur de la *Chartreuse de Parm*
il s'applique dès sa jeunesse à dérouter ses conte
porains par des contradictions voulues ; il mène
feint de mener simultanément plusieurs carrière
il est essentiellement un personnage masqué ; sa
est un perpétuel carnaval. La biographie de Stendl
est prodigieusement amusante ; son temps ne
prend pas au sérieux, et généralement l'ignore ;
natures simples et franches ne le pouvaient souffr
et l'on sait quel dégoût horrifié il inspire à ce
excellente Sand. Plus heureux, nous avons percé
énigmes industrieusement accumulées par ce Lemi
Terrieux de génie ; nous connaissons jusque da
le détail le complexe roman de son existence...
Correspondance est de toutes ses œuvres celle
reflète le plus complètement le caractère, les av
tures, l'esprit divers, le génie si fort et inquiétant
ce merveilleux comédien.

*
* *

Et l'on ne sait en vérité si l'on admire plus
tenace perspicacité ou le désintéressement des St

iens ; ils ont fait la gloire de Stendhal : en tra-
lant à l'affermir, il se pourrait qu'ils l'eussent
nlée : il est permis de penser que, moins mysté-
x, Stendhal paraîtra beaucoup moins intéres-
aux générations futures ; déjà Maurice Barrès
roclame, Stendhal, qui fut à la mode aux envi-
de 1880, ne l'est plus en 1908. Maurice Barrès
gère, et vous verrez que la publication de la *Cor-
ondance* va provoquer un renouveau de bey-
e... Mais enfin les Stendhaliens n'en ont pas
ns mis une hâte peut-être inconsidérée à satis-
nos curiosités.

âte très méritoire, si l'on considère de quelle
e laborieuse ils se sont acquittés : leur activité
le celles qui font le plus grand honneur à notre
lition littéraire : Paul Bourget, qui fut un sten-
lien pratiquant pendant la période vraiment
nde de sa carrière, a loué comme il convenait
premières recherches de Casimir Stryenski :
lle ingénieuse patience ne fallait-il point pour
lorer le fatras des manuscrits de Stendhal déposés,
liés dans la bibliothèque de Grenoble ! Les manus-
de Stendhal sont des grimoires que lui-même
onçait à déchiffrer ; par crainte des perquisitions
cières ou amour du rébus, il se plaisait à en
onner les feuillets de la façon la plus déconcer-
te, et à multiplier les renvois en signes cabalis-
ues : de ces informes archives stendhaliennes
ient sortir le journal de jeunesse, un roman
sque achevé, *Lamiel*, et cette *Vie de Henri Bru-
d* qui est la plus savoureuse autobiographie...
uis, nous avons connu une conspiration de cher-
urs : nous devons à leurs efforts combinés cette

Correspondance dont Ad. Paupe esquisse discrè
ment la curieuse histoire. Lorsque parurent en 18
les deux volumes de la *Correspondance inéd*
quelques lettrés seulement s'avisèrent d'en b
voir l'intérêt : équitable à son corps défendant, B
bey d'Aurevilly écrivait :

« Donc, pas de surprise ! pas de révélation nouve
pas de naturel véritable dans les lettres de cet hom
dont l'esprit n'*ondoie* point, ne se contredit point, et
aimait tant le naturel, — nous a-t-il dit et répété d
tous ses livres et sur tous les tons, — mais qui l'ai
probablement comme les roués aiment les femmes
dides ! Pas de dédoublement de l'homme et de l'aut
rien, en un mot, de ce qu'on trouve parfois dans les
cieux recueils qu'on appelle des *Correspondances* ; et
pendant, malgré tout cela, malgré la déception, ma
cet esprit connu, et d'autant plus connu qu'il se distin
par une de ces physionomies qu'on n'oublie plus qu
on les a regardées, la *Correspondance* de Stendhal
charme inouï de ses autres œuvres, — ce charme qu
s'épuise jamais, et sur la sensation duquel il est imp
sible de se blaser ! »

Ce charme, Sainte-Beuve ne le méconnais
point, qui relisait aux heures de lassitude la *C*
respondance inédite. Pourtant l'éditeur n'avait p
respecté le texte des lettres : l'honnête et décev
Romain Colomb, exécuteur testamentaire de Stend
avait « tripatouillé » la correspondance : Casi
Stryienski découvrit les fraudes pieuses de Ron
Colomb ; sans retard, il les dénonça en ces *Soi*
du Stendhal Club, qu'il n'est point superflu de
lire avant d'ouvrir la nouvelle et définitive *Cor*
pondance ; honnête Colomb ! pudique Colomb !
épris de correction grammaticale ! Stendhal éc

n salon de huit ou dix personnes dont toutes les
nes *ont eu des amants*, où la conversation est
, anecdotique, et où l'on prend du punch léger
inuit et demi, est l'endroit du monde où je me
ve le mieux. » Colomb corrige : « dont toutes les
nes *sont aimables* ». Stendhal écrit : « Quand je
pare à ce qu'était pour moi la vue de *la jolie*
be de Sophie... » Colomb rectifie : « la vue de la
onne de Sophie... » Stendhal : « Les chambel-
du prince empêchaient les curieux de rester à
lroit vers lequel S. A. R. roula ses pas *impé-*
ux », Colomb transcrit : « ses pas *impérieux* ».
mb coupe, taille, soude arbitrairement, déna-
... Honnête Colomb, qui ne pouvait, un demi-
le à l'avance, deviner nos infinis scrupules ! Il
en Mérimée un collaborateur imprévu, et c'est un
ux incident que la « correction » d'une lettre de
dhal par son capricieux ami : la lettre, adressée
érimée, étant plutôt vive, Colomb prie le desti-
ire d'en faire disparaître les « drôleries trop aci-
es » : Mérimée s'exécute, le plus platement du
de : cet homme d'esprit lit avec peine les lignes
antes :

Le vrai babilan doit se tuer pour ne pas avoir l'em-
as de faire un aveu. Moi (mais à 43 ans et 11 mois
rais un bel aveu; on me dirait, qu'importe? je mène
ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyen-
un sequin, lui ferait trois compliments en une
... »

et homme d'esprit rature et bravement écrit :

Là, un beau paysan... se chargerait de me remplacer
avantage ! »

Ah ! méfions-nous des revisions posthumes et d
services d'amis !

Ad. Paupe et P. A. Chéramy nous rendent b
entendu le texte authentique intégral de cette let
et de toutes celles que le zèle de Colomb mutila;
nous rendent les originaux de la *Correspondan*
inédite, auxquels ils ont joint les lettres publiée
la suite de *Souvenirs d'Égotisme*, les *Lettres intim*
toutes celles qu'ont fait connaître MM. Farges, C
quet et Stryienski, et enfin — cela regarde M. P.
Chéramy — d'assez nombreuses lettres inédite
il en était encore. Leur recueil ne contient qu'un t
petit nombre de lettres adressées à Mérimée :
amateurs de littérature pimentée déploreront éter
lement le geste de Mérimée jetant au feu la cor
pondance de Stendhal, moyen très spirituel de
soustraire à la besogne où l'entraîna un jour le
honnête Colomb !

*
* *

Trois gros volumes ! plus de sept cents lettr
Ah ! je ne sais si le peintre Hébert a calomnié S
dhal, mais voici le plus étourdissant répertoire
faits, d'idées, de jugements, d'anecdotes ; et v
l'œuvre de Stendhal où l'on apprend le mieux à
naître l'homme, sa vie, et son génie... après que
a reçu de l'excellent *Stendhal* de M. A. Chuquet
nécessaires leçons de défiance. Stendhal s'y ré
tout entier dans la stupéfiante diversité de ses
tudes, de ses goûts, de ses expériences, Fran
de formation classique, qui participe aux fièvre
Consulat et de l'Empire, et se terre et s'exile

estauration et la monarchie de Juillet; soldat, ionnaire civil, commerçant; déraciné cosmopo- Parisien italianisé, dandy sceptique et jouisseur, yiste et romancier de tendances si diverses que antiques, réalistes, naturalistes et psychologues des titres presque égaux à se réclamer de lui; te, philosophe, au total et toujours amateur, tante supérieur, agité, incomplet, délicieux... dhal est là tout entier, avec ses passions, ses sités, ses théories, son cynisme, Stendhal ana- , conteur, maître ès psychologie, professeur de eur et conseiller d'énergie; et nulle part peut- Stendhal n'est lui-même avec plus de franchise, turel et d'éclat que dans certaines de ces lettres, sont sans doute quelques pages de cette *Cor- ondance* qu'il faudra citer désormais, si l'on en- prouver par des exemples les mérites de l'écrivain. armi tant de documents curieux, piquants, pré- à des titres divers, notons que les plus signi- ifs au regard du psychologue sont peut-être ses es à Pauline Beyle, où Stendhal semble déve- er, à son insu, une sorte de confession. Barbey revilly, d'autres après lui, ont exalté en Stendhal ivain « dont le talent n'a pas fait la vie, mais la vie, au contraire, a fait le talent ». Qui donc ait les enrichissements que Stendhal dut à la Encore n'est-il point superflu d'observer que, la vingtième année, les traits essentiels de son it et de son caractère sont fixés : quelle netteté s les conseils de ce jeune homme ! Quel ferme ju- ent ! Quel sens psychologique ! Quelle entente passions ! Quelle science de l'homme et du de ! Le classicisme et la « philosophie » se sont

concrétisés pour lui dans les enseignements
grand-père Gagnon; il a médité nos moralistes,
philosophes, nos logiciens; c'est d'eux qu'il tient
ce qu'il sait; il leur doit sa lucidité, sa puissa
deux siècles de littérature psychologique aboutis
à cette préparation dont bénéficie ce jeune bourg
ambitieux : ambitieux, follement ambitieux, ambit
de se grandir et de jouir.

Il se peint lui-même dans ses lettres à une s
qu'il souhaite former à son image; dans le mo
qu'il propose à Pauline, nous reconnaissons le
Stendhal, son goût classique, sa force de pass
et, ingénument étalés, son machiavélisme et
amoralisme. Il donne à sa sœur des leçons de l
rature et des leçons de conduite; ses lettres
mentent Corneille et font l'éloge de la dissimulat
sa pédagogie n'est point morose; ce frère conte
sœur ses bonnes fortunes et ses amours... Et
ces lettres nous surprennent, nous émerveillent;
correspondance vive, sérieuse, frivole, profonde
franchie des convenances, n'est jamais ni médi
ni banale; certes, c'est déjà souvent de l'exce
Stendhal... Et je ne pense pas que l'on mette de
ce volume aux mains de nos pensionnaires, ma
serait bon qu'elles ne fussent point privées de m
enseignement élégamment donné par le plus spir
des maîtres : écoutez-le dire à Pauline les « cont
qu'il a lus un matin ;

« Le roi chassait dans les forêts de Versailles. A
ou quatre lieues de cette ville, un garde du corps t
en galopant et se casse la cuisse; le roi se tourne
M. de R... et lui dit :

« — Monsieur, vous avez votre carrosse, faites

aisir de ramener ce jeune homme à Versailles.
I. de R... contait cela le lendemain dans une maison.
- Ce malheureux, disait-il, me faisait une peine ter-
tous les mouvements de la voiture le mettaient dans
douleurs affreuses; il jetait des cris, il grinçait des
; cela me mettait dans l'état que vous pouvez ima-
. Heureusement, je me souvins que j'avais dans mes
es de l'eau de la reine de Hongrie.
- Vous lui en donnâtes ?
- Non, j'en avalai une gorgée, et cela me remit jusqu'à
illes.
es deux traits sont vrais : remarque cette manière de
r, voilà le bon ton simple, aisé, concis ; un provin-
n'eût pas manqué d'y mettre du pathétique et même
orrible, eût décrit la cassure de la cuisse, eût parlé
ng. Le talent qui fait fuir ces défauts à M. S... se
ne délicatesse. »

ette délicatesse, Stendhal ne devait jamais s'en
rtir, il la poussa parfois jusqu'à l'excès, voisin
a sécheresse. Nous aurions aujourd'hui quelque
in que l'on remît en honneur ces principes de
rétion et de sobriété littéraires...

t j'aimerais analyser avec quelque détail les let-
de Stendhal au baron de Marqueste — le Lus-
e des *Souvenirs d'Egotisme* — où s'avouent
soucis du romancier, ses haines vigoureuses,
enthousiasmes; les lettres à M. Stritch, toutes
plies de comptes rendus où la critique de Sten-
l, malveillante à l'égard de Hugo qu'il estime
mnifère », s'affirme hostile à Molière, jugé infé-
r à Regnard; lettres à Sutton Sharpe, à Sainte-
ve, à Romain Colomb...; les lettres aux ministres,
éditeurs, les lettres d'intérêt, les lettres d'amour...
endons grâce aux Stendhaliens dont la piété fure-
se et tenace nous gratifie d'un maître-livre.

AUTOUR DE BALZAC

Balzac, qui était méridional, mais que les
cours officiels proclameront éternellement tour
geau, Balzac s'est plu, comme la plupart des é
vains de son temps, à mystifier ses contemporai
non point en arriviste ingénu, à la façon de ce
Nodier[1], non en ironiste aristocratique et gla
comme Mérimée... non, mais en Gascon qui aim
rire, qui aime le gros rire : sa vie est pleine de
léjades énormes ; n'importe qui citerait vingt ar
doctes.

Nous sommes donc avertis.

Nous n'ignorons point en outre que Balzac ne
guère s'affranchir des travers de l'homme de lettr
géant de la corporation, il n'en illustre point
les essentielles qualités ; il en possède les trav
les plus apparents et, il faut bien l'avouer, les p
ridicules ; il n'a point que de l'orgueil, il ne répu
point la vanité, ces vanités puériles qui mènent

1. V. p. 274.

otinage, et font que certains auteurs ressemblent
es gens de théâtre dont ils médisent ; il est doué
cette espèce d'insincérité congénitale qui empêche
t d'écrivains de parler d'eux-mêmes et de leurs
vres — je ne dis point avec modestie (quelque
odestie accompagne une nécessaire foi en soi-
ne) — mais avec seulement une approximative
ctitude ; en sorte que le moindre gribouilleur tend
réer autour de sa vie et de ses gestes une appa-
ce de légende... Avec un Balzac, la légende prend
corps; elle s'amplifie à la mesure de qui lui
rnit le premier prétexte ; elle s'enrichit de la plus
ondante substance ; elle grandit parmi les ru-
urs de la notoriété ; la gloire, semble-t-il, la con-
ere.

Nous savons cela, nous savons tout cela.

Nous n'ignorons point enfin que l'érudition con-
poraine, si cruelle aux légendes, n'a nullement
argné celle de Balzac.

Il n'importe; nous nous soucions fort peu que la
véritable du plus grand de nos romanciers soit
iniment émouvante et plus belle — d'une beauté
ère et fréquemment sublime — que la légende.
s brouillards romantiques ne se dissipent point si
ément. En dépit de tout ce que nous savons, en
pit de ce que nous soupçonnons ou devinons, en
pit des érudits et de nos implacables chercheurs,
lzac demeure, aux yeux de presque tous les Fran-
s lettrés, comme un héros à demi légendaire.

Je n'y verrais quant à moi nul inconvénient, si la
gende n'était à bien des égards médiocre, et pour le
ins superflue : étant par définition mensongère, et
plus inutile, et fâcheuse à bien des égards, ne

se trouvera-t-il pas quelqu'un pour la déme
point par point ? Elle n'en serait pas moins chèr
la foule... Mais la vérité nue serait précieuse
tous ceux qui souhaitent approfondir la psycholo
du génie, ou simplement étudier les conditions
la production littéraire.

Un écrivain a des dettes et de grandes ambitio
il a d'abord l'ambition de payer ses dettes. Il am
tionne la gloire, mais d'abord ses créanciers s
là, pressants, impitoyables... Et l'écrivain écrit
a du génie, ce dont il faut à la fois le plaindre et
féliciter. Un homme de génie paie difficilement
dettes; ou s'il les paie, ce n'est point que son gé
l'y ait aidé... bien au contraire. En sorte que Bal
toute sa vie a deux ennemis qui ne s'accordent po
entre eux, qui le harcèlent sans trêve, qu'il ne p
vaincre séparément ni terrasser à la fois; ce q
accorde à l'un, l'autre lui en fait un grief. Et v
le drame, en vérité simple et parfaitement insolub
Balzac devait succomber après une double lutte,
efforts contrariés, la résistance la plus folle au
sastre imminent.

Au total le combat pour l'argent, le combat q
tidien et banal, engagé et soutenu avec les arm
les plus défavorables; un perpétuel défi au bon se
au sens commun, à la sagesse sociale qui enric
un homme d'affaires, le plus médiocre commerça
ou le plus quelconque intrigant, mais non point l'
tiste en tant qu'artiste, ni surtout l'homme de gén
un combat, un défi, le roman effroyable de l'honn
homme qui a des dettes, des créanciers, des proc
les affaires les plus embrouillées, les plus difficil

ui espère, et bravement s'exténue... Qu'on me
ive, simplement, minutieusement, avec une exac-
le défiante du lyrisme ce combat, ces efforts, ces
élés inglorieux, ce terrible labeur, les misères de
itoire, les souffrances du travail forcé... Un tel
t, sobre et sans commentaire, nous serait pré-
ix. Tant que nous ne le posséderons point, quelque
lamation se mêlera à nos verbeux éloges de cette
nde infortune.

remier point; le génie viendrait ensuite; avec
lle dignité, avec quel imposant relief ne surgi-
-il point de cette épouvantable aventure !

Au lieu de cela, on nous ressasse de ténébreuses
toires, des anecdotes, des mots, tout l'à peu près
on-dit, les fanfaronnades et les gasconnades où
lzac par jeu, par fausse habileté, par fierté, ou
ir se venger de la sottise universelle, s'efforça
nvelopper, de parer, hélas ! et de masquer la poi-
ante réalité. Il est surprenant, il est infiniment
grettable que, par ce temps d'érudition, nous ne
ssédions point encore une définitive (!), une suffi-
nte biographie de Balzac.

Appelons de tous nos vœux une biographie de
lzac.

*
* *

Et d'abord ne négligeons aucun des livres, où le
ographe, que nos vœux sollicitent, devra puiser;
s plus modestes méritent de retenir notre atten-
on, et ceux mêmes où l'auteur, tout en nous instrui-
nt, nous déçoit.

Or, je l'avoue, le docteur Cabanès [1] ne réalise po
les espérances que son livre permet d'abord de con
voir. Ce chercheur apporte çà et là d'utiles pré
sions; il cherche un peu au hasard, et entrepre
à bâtons rompus d'ingénieuses découvertes; il in
tule quelques chapitres : *La dernière maladie et
mort de Balzac*; *L'hygiène de Balzac*; *La méga
manie de Balzac*; *Balzac physiologiste*, *occultis
chimiste*, *précurseur scientifique*; *Balzac et les m
decins; Les médecins de la Comédie humaine*..
mêle l'essentiel et la curiosité. Mais enfin ce méde
va envisager de son point de vue de médecin c
taines légendes qui relèvent de sa compétence,
s'offrent à sa critique et en quelque sorte l'appelle
vous l'espérez; vous espérez en ce praticien qui n
cessairement s'est fait une opinion, qui ne peut
dispenser d'avoir une opinion sur tels détails de
vie de Balzac, telle théorie outrecuidante du trava
le régime physique, l'économie d'une existence s
menée. Or, le docteur Cabanès n'invoque presq
point sa compétence, et n'entreprend nullement la c
tique méthodique dont il lui eût été si aisé de no
gratifier. Il oublie volontiers son titre, et se fait
son dilettantisme une élégance.

Et sans doute, il y a les textes fameux, les « aveu
de Balzac écrivant :

« Je suis couché à six heures, avec mon dîner dans le b
et je dors jusqu'à minuit et demi. A une heure Augu
me pousse une tasse de café à mon réveil, et je vais d'u
seule traite, travaillant de une heure du matin à u
heure de l'après-midi. Au bout de vingt jours cela f
joliment d'ouvrage. »

1. *Autour de Balzac ignoré.*

Ou encore :

Je n'ai qu'une heure à donner au monde, de cinq à
, pendant mon dîner. J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne
oir ni une page ni un sou, et dussé-je crever comme
mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. »

Ou encore, dans une lettre à Mme de Hanska :

Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit,
suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur
fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe
puis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis viennent les
idez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut
ccuper ; puis, souvent, à quatre heures, un bain ; puis
inq heures, le dîner. Et je recommence intrépidement,
geant dans le travail, vivant dans une robe de chambre
anche, à ceinture de soie, que tu devrais connaître. »

Dans cette robe blanche de dominicain, ô badauds,
tte robe fameuse, ceinturée d'une chaîne d'or de
nise où pendent un canif d'or, un plioir d'or, une
ire de ciseaux d'or ; dans cette robe, de cachemire
été, de fine laine en hiver, qui recouvre un large
ntalon blanc, et dissimule à peine des pantoufles
maroquin rouge, « richement brodées d'or », si
en que ce forçat apparaissait « plus garrotté qu'un
ythe, et resplendissant comme un mage » ; dans
tte robe, ô mes frères de lettres, qui devait occu-
r si fort l'imagination des feuilletonistes du siècle,
inspirer à maints d'entre eux les plus étranges dé-
auches vestimentaires !

Certes, il y a les textes, les textes fameux, les
eux, les vantardises de Balzac ; et l'on n'ira point
étendre que tout cela n'est que mensonge ; on
insinuera point que Balzac ait été nonchalant ou

paresseux ou inactif ; mais on se demandera si
prodigieux travailleur sut jamais mesurer avant
geusement, ou même raisonnablement l'emploi
ses forces, s'il n'en eût point, avec plus de sagess
tiré une utilisation meilleure et plus durable ; on
demandera si la règle de vie dont il est si fier, si l
régimes qu'il préconise, les horaires qu'il vante, l
drogues, l'hygiène dont il publie libéralement les r
cettes ne ralentirent point, au lieu de le favorise
son labeur ; on se demandera enfin si ce régime,
le vécut vraiment, à quelles époques, et penda
combien de temps ; avec quelle ponctualité,
quelles atténuations ; et s'il pratiqua les théori
médicales dont il avait la tête comme farcie, et
qu'il convient d'en penser, et ce que penserait
savant d'aujourd'hui de cette physiologie et de cet
fantaisiste thérapeutique.

Balzac, déclare le docteur Cabanès, abusa du caf
et peut-être du thé ; et l'on sait que le café et le t
fournirent au romancier la matière d'une littératu
tour à tour lyrique, dramatique ou plaisante et bu
lesque, puisqu'enfin le thé de M. de Balzac, ce t
conservé dans la boîte Kamtschadale parmi les repl
d'un papier de soie couvert de caractères hiérogl
phiques, ce thé fin comme du tabac de Latakie
jaune comme de l'or vénitien, arrosé de sang humai
et doué des plus merveilleuses vertus, une seule pr
vince chinoise en produisait une quantité médiocr
réservée au souverain de l'empire du Milieu, qui
avait octroyé quelques feuilles au tsar, dont
ministre... Balzac abusa du thé, mais on ne no
dit point avec quel résultat.

l ne fumait point ; et l'on regrette d'en donner le
nenti à Lamartine, qui l'a dépeint « les dents iné-
les, ébréchées, noircies par la fumée du cigare »,
is sa haine du cigare est évidente ; ils sont de
lzac ces aphorismes où s'avoue une rancune per-
nnelle : « le cigare infeste l'ordre social », « le
bac détruit le corps, attaque l'intelligence et hébète
nations », le second si éloquemment péremptoire,
il sert d'épigraphe au *Bulletin de la Société contre*
bus du tabac ! Pourtant Balzac, qui haïssait le
gare, et n'autorisait point la plus inoffensive ciga-
te, non pas même le léger papelito espagnol, en
rité Balzac prisait ; le docteur Cabanès apporte à
propos d'horribles précisions :

« Un de nos confrères, bien âgé aujourd'hui, mais qui a
nservé intacte la vérité de la mémoire et de l'intelli-
nce, comme dans ses jeunes ans, M. le docteur Tripier,
us contait naguère que Balzac était « le priseur le plus
trancier et le plus graveolent » qu'il eût jamais rencon-
. A la salle d'exposition de l'Hôtel des Ventes, où il se
ndait presque tous les dimanches, dans les environs de
44, *on le sentait*, avant de l'avoir vu déployer son
ouchoir à carreaux bleus, et quel mouchoir ! « Dans la
nversation chacune de ses phrases était ponctuée d'une
ise de tabac. Employait-il le tabac comme désinfectant ?
ail n'eût pas pu lui plus mal réussir. »

Ce qui n'empêche pas le docteur Cabanès de déclarer : il ne semble pas que Balzac ait fait abus du tabac. » Balzac connut le haschich, mais en repoussa la tentation.

Balzac abusa-t-il de l'amour ?

Ici encore il y a des textes, des textes fameux, et ar exemple le témoignage de Gautier :

« Il nous prêchait une étrange hygiène littéraire. Il falla nous cloîtrer pendant deux ou trois ans, boire de l'ea manger des lupins détrempés comme Protogène, no coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et tr vailler jusqu'au matin... *vivre surtout dans la chasteté plus absolue* ; il insistait beaucoup sur cette dernière reco mandation, très rigoureuse pour un jeune homme vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réel développait au plus haut degré les puissances de l'espri et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inco nues. Nous objections timidement que les plus gran génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, même le plaisir, nous citions des noms illustres. Balz hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien aut chose sans les femmes ! » Toute la concession qu'il p nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir personne aimée une demi-heure chaque année. Il perme tait les lettres ; cela formait le style. »

Une demi-heure chaque année ! le bon Théo n'e revenait pas, et l'on sait d'ailleurs que Balzac s'a corda quelques licences, que sa continence fut i termittente, et que sur ce chapitre son extraord naire discrétion ne souffre point la lumière complèt sa sœur, Mme Surville, nous met en garde : « J crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous l hommes, s'il n'en avait été le plus discret. » Ne l avouait-il point sa vie amoureuse dans le temp même où il se targuait de son ascétisme auprès belles jalouses, et s'efforçait de répandre la légend de ses mœurs d' « anachorète » ! Et sans dou l'œuvre de Balzac est toute remplie de l'éloge de chasteté ; mais nous saisissons précisément ici contraste entre la vie et la théorie. C'est enco Mme Surville qui nous guide : aux louanges inco sidérées de George Sand, qui s'ébahit bonnemen

sœur du romancier répond : « Il ne mérite pas ces ges : hors le travail qui primait tout, il aimait et ûtait tous les plaisirs de ce monde. »

Hors le travail, ah ! sans doute ; Balzac travailla ɔdigieusement, et l'on se demande comment il ıcilia cet invraisemblable labeur avec ses multi- es soucis, ses plaisirs, ses romans, et surtout ses éories, ses invraisemblables théories... car ce and homme, qui eut de la vie d'autrui une vue si tte et si réaliste, semble bien avoir presque tou- ırs édifié sa propre existence sur des chimères ; prit chimérique, et qui se débattait parmi les plus nales, les plus obsédantes matérialités, et qui ut nous faire prendre ses imaginations pour des ılités, et d'abord se persuade soi-même, et entend us imposer un insoutenable roman...

*
* *

C'est ce roman qu'il conviendrait enfin de contrô- r, de rectifier, et sur bien des points de ruiner. Le cteur Cabanès y travaille, mais non point avec ute l'application soutenue qui eût été désirable. oici des précisions médicales sur la dernière mala- e et la mort de Balzac ; nous en souhaiterions bien vantage sur la vie, le régime et l'hygiène qu'il firme avoir pratiqués.

L'hygiène de Balzac ! Et d'abord une hygiène du avail littéraire est-elle concevable ? quelles règles pliquer à la diversité des tempéraments ? La santé ı corps et de l'esprit favorise-t-elle la fécondité lit- raire ? Ou bien une supérieure harmonie des forces

humaines n'est-elle point la marque du plus exce
tionnel génie ? ainsi Gœthe...

Et que l'on ne voie point là une vaine digressio
tout se tient ; la vie et l'œuvre d'un grand écriva
sont inséparables ; le docteur Cabanès le sait bie
qui a lu et médité les *Essais sur Balzac* de Pa
Flat, et en approuve la doctrine littéraire, et ci
cette vigoureuse formule : « Le penseur moderne e
conduit à envisager le style, ainsi que le sentire
toujours par intuition les grands artistes de lettre
avant et par-dessus tout, comme un *fait d'émotion*
Un fait d'émotion, entendez que ne détermine poi
seulement une opération logique, mais auquel coll
borent toutes les facultés de la vie psychique,
fait d'émotion, c'est-à-dire une sorte de synthèse
laquelle participent toutes les forces, et les vert
de l'être intelligent et sensible...

En sorte qu'on n'approfondira jamais la *Coméd*
humaine, si d'abord on ne recherche point les s
crètes correspondances entre le style ou les idé
et l'auteur : autant dire qu'il est indispensable
commencer par ne rien ignorer de cet auteur : de s
tempérament, de sa vie et de son caractère.

JULES DE POLIGNAC

C'est une très ridicule aventure, et dont après ois quarts de siècle nous goûtons la saveur, que le de Jules de Polignac, prince, pair de France, -ambassadeur à Londres, premier ministre et con- ent de Charles X. La bouffonnerie en apparaît eux en un récit modéré, équitable : les demi- ntes de M. Ernest Daudet[1] sont ici à leur place ; rtes, nul n'accusera cet historien de parti pris ntre la monarchie, l'aristocratie, les classes diri- antes d'hier et d'avant-hier ; M. Ernest Daudet ne mpose pas un réquisitoire ; en un style aimable et mpassé, il analyse les responsabilités du prince ; le juge : sévère, mais juste, dira-t-on de ce juge... , par surcroît, bien spirituel.

« Jules », au pouvoir, c'est la suffisance, l'infatua- on, l'erreur monumentale — et éternelle — des ens en place, qui perdent, s'ils l'ont jamais pos-

1. *La Révolution de* 1830 *et le Procès des ministres de Charles X.*

sédé, le souci des réalités. Jules, c'est le verbe s
lennel, l'affirmation tranchante, l'ignorance sat
faite, épanouie, l'aveuglement radieux, persistar
incurable... L'histoire l'eût classé parmi la foule
ces « grandes incapacités méconnues » dont s'égaya
un jour la verve de Bismarck ; il n'eut de cesse qu
n'eût manifesté avec éclat une triomphale sottis
Charles X, ayant besoin d'un sauveur, accueillit c
ami de jeunesse ; on peut croire que Jules fut pl
cher au souverain que la couronne, que la Fran
même ; entre ce pompeux hurluberlu et ce royal ga
feur quelle solidarité !

Dès son avènement, Jules fait preuve d'une magn
fique inconscience ; une niaise désinvolture cara
térise ses discours ; à qui lui signale l'opposition
la France presque tout entière, et la révolte d
Chambres, il répond : « Une majorité ! Je n'en ve
pas. J'en serais trop embarrassé. Je ne saura
qu'en faire ! » Cet embarras, on le sait, lui fut épa
gné... à la vive inquiétude de ses collègues ; comm
La Bourdonnaye manifeste hautement ses crainte
Polignac déclare « insociable » son ministre de l'I
térieur, et lui donne un remplaçant; à la Chambr
les 221 votent une adresse de défiance ; Jules s'e
claffe : « Ils n'oseront rien, ils ne feront rien, tout
passera en vains propos ; il n'y a qu'une ébullition
la surface; en soufflant dessus, tout disparaîtra.
Jules proroge la Chambre ; il se vante de son auda
auprès de Talleyrand qui murmure : « Ah ! vous pr
rogez ! alors je vais acheter une propriété
Suisse ! »

Les avertissements se multiplient ; le ministè
s'émiette; oncques ne vit-on ministres aussi p

rieux de leur portefeuille, membres d'un Ca-
et plus empressés à résigner leurs fonctions :
blardise d'un Courvoisier, d'un Chabrol, qui se
ilent ; obscur dévouement d'un Chantelauze, d'un
ntbel, qui se laissent persuader, et, la mort dans
ne, demeurent à leur poste ; que dire d'un Guer-
n-Ranville qui se laisse intimider !

Jules, aveugle et sourd, rassuré par des apparitions
la Vierge, va de l'avant, dissout la Chambre ; en
de victoire électorale, il sait ce qu'il fera ; si
déroute survient... pour plus de simplicité, il
nvisage point cette alternative ; le roi « avisera »,
prévoyance qui faisait dire à l'ambassadeur d'An-
terre : « Quand je vais aux Affaires étrangères, je
is entrer dans le paradis des fous de Milton. Ces
s sont dans une situation déplorable, mais ils se
ient toujours à merveille. » Démence contagieuse ;
préfet de police affirme : « Quoi que vous fassiez,
is ne bougera pas ; marchez hardiment, je ré-
ds de Paris ; sur ma tête, j'en réponds. » Qu'im-
te après cela la réélection d'une Chambre hos-
? Sans hésiter, sans même se renseigner sur les
ces de la garnison de Paris, ni seulement infor-
r les bureaux de la Guerre, Jules promulgue les
euses ordonnances, cependant que, pour ne point
trevenir à l'ordinaire scénario de nos révolu-
ns, Charles X s'en va courre le cerf à Rambouil-
...

Ni la brusque rébellion de Paris, ni la défaite de
rmont, ni même le spectacle de la cour fugitive,
gagne Rambouillet en débandade, ne dessillent
yeux de Jules : le cabinet se disperse ; Chante-

lauze et Guernon-Ranville, à pied, en frac, coure
les routes, font huit lieues vers Chartres, sont pr
au piège de paysans finauds ; l'odyssée de Polign
est plus longue ; à travers mille périls, il a pu, grâ
au courage d'un ami, gagner la Normandie ; il e
vaincu, traqué ; il n'a rien perdu de sa superbe,
de sa confiance en soi ; voyez comme il répond a
lamentations de la comtesse de Semallé :

« Ah ! Monsieur, lui dit-elle, quand ils furent seuls, da
quelle position vous nous avez mis ! — Madame, la qu
tion n'est pas résolue, répondit avec conviction M.
Polignac : la position est peut-être bien meilleure q
vous ne croyez. Ce n'est pas nous qui avons déchiré
charte, mais ceux qui se sont révoltés contre l'autorité
roi. C'est eux qui l'ont détruite, cette charte, et main
nant la table est rase. »

Stupidité sublime !

Jules enfin va s'embarquer, déguisé en valet de
marquise de Saint-Fargeau ; il met inopportuném
des gants pour cirer les chaussures de la marqui
et se fait prendre ; il reçoit en prison la visite
Odilon Barrot, et témoigne une candide surprise
tant d'avanies. Jules ne comprend pas qu'on
impute la responsabilité du sang versé : Jules
vérité ne comprend pas ; il ouvre de grands ye
quand Odilon Barrot l'invite à préparer sa défen

Il fallut des prodiges d'habileté pour soustraire
lynchage Jules, Peyronnet, Chantelauze et Guern
Ranville : quand s'ouvrit leur procès, Jules ne c
prenait toujours pas.

« Les anciens ministres se montrèrent dès ce pre
moment tels qu'ils devaient être au cours du pro

olignac, pénétré de l'excellence de sa cause et de la lé-timité de sa conduite, rempli de confiance dans l'issue s débats, semblant *ne pas comprendre* la gravité des iefs invoqués contre lui ; Peyronnet, solennel, digne, ec cette nuance de forfanterie qui lui était propre ; antelauze, presque dédaigneux... »

Jules ne comprit jamais : l'aventure serait fort aisante, sans ses tragiques conséquences ; ces nséquences sont à peine évoquées dans le livre de . Ernest Daudet, qui est comme une discrète mono-raphie d'un cas de cécité politique. Car on n'aper-it guère que Jules en ce livre, le prodigieux Jules, quelques comparses parmi lesquels brille ce pit-resque général Daumesnil : l'émeute assiégeait un ur la forteresse de Vincennes où étaient détenus s anciens ministres : Daumesnil parlemente, et ouve une jolie variante de son mot fameux :

« ... Si vous forcez les portes du château, plutôt que vous livrer ces hommes, dont je réponds envers tat, je vous jure que je mets le feu au magasin des udres ; de cette manière, ajouta-t-il d'un accent rail-ur, nous rentrerons tous à Paris par la porte Saint-An-ine. »

Et les factieux de rire à cette héroïque pantalon-de, et de se retirer en criant : « Vive la jambe de is ! »

DE TOCQUEVILLE

En somme, quelques vertus vulgaires et esse
tielles, voilà ce qui manqua le plus à Alexis de To
queville.

Les plus sévères critiques loueront sa force d'e
prit, l'ardeur de sa vie spirituelle, sa perspicacit
son courage intellectuel, la noblesse de son cara
tère; né aristocrate et royaliste, il est le théorici
de la démocratie; cite-t-on parmi ses contemp
rains une carrière plus constamment déterminée p
une pensée indépendante, au mépris de tout intér
personnel ? Penser fut de tout temps une vocati
héroïque : Tocqueville est un incontestable héro
nous ne lui reprochons que sa résignation; il conn
la joie supérieure de devancer son temps, de pénét
l'avenir, de contempler face à face quelques véri
obscures aux hommes de son époque; cette j
n'échauffe pas son glacial génie; il a le verbe lent
l'écriture mélancolique; certes il suit sa pensée a
une obstination admirable, mais au prix d'incessa
regrets, de douloureux scrupules, d'exténuants

ours sur soi-même et sur le passé; ses idées démen-ent ses goûts les plus chers ; il ne s'en console point : n'a ni rayonnement, ni prestige; sa personne, ses uvrages commandent un froid respect, et non point enthousiasme. Parce qu'il ne se révolte point contre dure loi qui opprime le développement de la vraie riginalité, on ne lui sait aucun gré de sa souffrance; n stoïcisme qui se prive d'attitudes ne recueille nul ravo ; et l'on demeure enclin à taxer de médiocrité n signe certain de beauté morale.

Que n'eut-il quelques-uns de ces solides mérites et e ces tangibles vertus dont se justifient les succès rdinaires ?

Il fut affligé de toutes les distinctions, au beau emps de la platitude bourgeoise et de l'emphase omantique; son éducation l'éloigne de la foule; il bhorre les bavards, les intrigants, les arrivistes; 'hiers l'horripile; les vaticinations de Lamartine lui èsent ; il hait le vague, le vide, les ambitions mes-uines; à peine retient-il à la Chambre, parmi la uée des médiocres, les noms des chefs. Sans morgue, ne dissimule pas le plus courtois dédain. Il a peu 'amis, mais très chauds, et qui comptent. Il n'attend 'eux que la douceur d'une tendre estime. Orateur, affectionne les discussions graves, élevées; son loquence réfléchie, volontiers hautaine, convient eu aux réunions publiques. Écrivain, il dispose 'une langue sans éclat, mais ferme, vigoureuse; la echnicité un peu lourde de son style sera raillée ar Barbey d'Aurevilly; un Tocqueville est pourtant ort au-dessus de l'ordinaire jargon des théoriciens olitiques. Il a du goût; ses ouvrages, sa vie tout ntière manifestent la délicatesse de ses sentiments,

la finesse et la droiture de son jugement. Distingué il l'est imperturbablement, jusque dans ses défauts une certaine gaucherie qui souvent le paralyse, une lenteur à réagir qui contraste avec la spontanéité de ses impressions et la promptitude de son intelligence une solennité d'allure et de langage monotone et lassante. Distingué, il l'est d'autant plus naturellement qu'il lui est interdit, le voulût-il, de déchoir, ou seulement de consentir à la familiarité du vulgaire; il est à part; barrière suprême, et qui l'isole à jamais du troupeau, il pense à part; il pense.

Fonction singulière, réservée à un nombre d'hommes ridiculement restreint, et dont le désintéressement nous touche plus que les éclatantes réussites de l'intrigue satisfaite et du courage heureux ceux qui s'y haussèrent sont dignes d'une exceptionnelle gratitude ; leur gloire mérite d'être exaltée d'autant plus qu'elle exclut la popularité. Un Tocqueville, qui n'obtient point parmi eux le premier rang, nous demeure cher d'appartenir à cette rare élite ; sachons le dédommager de l'indifférence qui accueille communément les austères et trop hauts efforts.

Et certes les meilleurs esprits de son temps ne s'y trompèrent point : plusieurs reconnurent qu'une sorte de génie éclatait dans ses œuvres : Royer-Collard le devina, et la liste ne serait pas si brève de ceux qui applaudirent à ses premiers écrits... Peut-être cependant sa véritable originalité ne devait-elle apparaître qu'à une assez lointaine postérité mieux que ses contemporains, nous discernons les points où il se révéla précurseur et en véri-

ophète — et la principale critique que j'adres-
rai à M. R. Pierre Marcel, auteur d'un intéressant
sai d'exégèse politique[1], c'est précisément d'avoir
gligé de mettre fortement en lumière ces divina-
ns et ces prédictions. — Ses contemporains, qui ne
évoyaient point les confirmations de l'histoire, ju-
rent l'homme énigmatique ; nul surcroît de crédit
en rejaillit sur l'œuvre ; et nous accordons que les
certitudes du praticien pouvaient sembler dérou-
ntes ; tant de pénétration et une si hésitante tac-
que, tant de caractère et si peu de résolution, une
rpétuelle contradiction de la pensée si ferme et de
conduite si vacillante décourageaient les curio-
tés, et plus encore les approbations enthousiastes.
n lui souhaiterait plus d'assurance et non plus
audace, plus d'obstination et quelque aveuglement,
non plus de force.

Par quelle inconséquence, se connaissant soi-même,
déplorant d'aussi mal servir les conceptions qu'il
auchait sans faiblesse, ambitionna-t-il une carrière
litique ? Hors de la spéculation il paraît dépaysé et
étonne ses concitoyens que par la persistance de
n irrésolution : parlementaire indifférent aux com-
inaisons des partis, insoucieux des pressions gou-
ernementales, dédaigneux des bas appétits et des
ommunes terreurs, il impose — oh ! toujours — le
espect, il n'acquiert point cette autorité que l'indé-
ision éloigne des plus dignes. En 1848, il joue les
assandre. Ministre des Affaires étrangères de
ouis-Napoléon, il annonce des périls qu'il ne sait
oint prévenir. Il se juge implacablement et se

1. *Essai politique sur Alexis de Tocqueville.*

ronge ; il n'abdique point l'action pour laquelle n'est point né, mais où il s'obstine, parce que tel est sa conception du devoir civique, ou, si vous pr férez, du devoir tout court. Il meurt avec la po gnante certitude d'un demi-échec, et le remords d'u existence insuffisamment remplie, tout entière vou au bien public, au service de la patrie et de l'hum nité, jamais égale au but qu'il se proposait ; il meu dans le désespoir de l'empire naissant. Il laisse souvenir d'une haute figure un peu grise et falot les mieux intentionnés vantent avec Sainte-Beu ses « qualités du lendemain » ; d'un commun acco sa mémoire est reléguée parmi les poussières de c dérisoires Panthéons, cimetières des grands rêv que les foules comprennent mal et honorent distra tement.

Que ne sut-il composer avec sa pensée, et no point la renier, mais ne point l'introduire en un d maine où elle n'avait que faire ? Est-il rien de plu incommode pour un parlementaire qu'un systèm politique ? et ne convient-il pas de ne point mêl au commerce des hommes une encombrante phil sophie ? Moins de science et plus de complaisanc au lieu de fierté un souriant mépris, quelques banal flatteries, quelque ruse, Tocqueville eût été, selo la figure du temps, un « oracle ». Mais toujours manqua déplorablement d'habileté.

*
* *

L'homme parut trop abrupt à ses contemporains le penseur ne recueille point auprès de ceux qui d

ient hautement se revendiquer de lui le bénéfice sa générosité ; et certes il est flatteur de n'être nt tout à fait oublié des maîtres de nos grandes les, de retenir quelques instants l'attention de la nesse studieuse, voire d'inspirer une amitié pos- me à un Boutmy, à un A. Sorel. Mais n'est-il nt significatif qu'un Tocqueville ne figure point, ne figurera jamais, parmi les saints chômés de re démocratie ?

Éternellement il portera la peine de son aristo- itisme intellectuel : ses réserves, sa modération, est une élégance, déplaisent bien plus que n'en- usiasment ses audaces de pensée, sa prescience l'évolution politique, son goût des réformes so- les. Et sans doute il fut l'un des représentants ce libéralisme inefficace où s'enlisèrent tant de nes volontés du siècle dernier ; et quoi qu'en pense R.-Pierre Marcel, on ne saurait guère songer ressusciter une aussi pâle doctrine où s'équili- nt jusqu'à se neutraliser des éléments contra- toires ; le libéralisme, même prôné par Tocque- le, n'a pour nous rien d'excitant. Mais Tocqueville écisément n'est point le prisonnier d'une théorie il contribue à perfectionner, que d'autres inven- ent. Un Tocqueville vaut mieux que les idées nt il accepte de devenir le peu redoutable cham- on, que celles même dont la pleine responsabilité i incombe ; c'est son inspiration qu'il importe de couvrir, si haute et si humainement généreuse, st son intelligence, si pénétrante et si loyale, conscience infaillible qu'il faut louanger, et ces lairs de génie par où il dépasse prodigieusement coutumière sagesse de l'égoïsme bourgeois. Ses

œuvres seront dignes de vivre alors même que
idées seront périmées. On souhaiterait que n
temps en méconnût moins résolument la va
d'émulation.

On souhaiterait pareillement qu'une biogra
détaillée nous fût offerte où abonderaient les u
sujets de méditation ; le spectacle est infinir
attachant de cette énergie que n'abat point
sorte de découragement chronique, de ce perpé
sacrifice où il semble que Tocqueville puise incess
ment des forces nouvelles, de cette lutte où s'ach
une âme délicate sans jamais perdre de vue
lointain idéal.

Juge auditeur à vingt et un ans, s'il abandonn
charge de magistrat désigné aux rapides ava
ments, nous sommes certains qu'un fier scrupule
termina sa démission ; candidat, député, l'histoir
ses rapports avec les ministres, son cousin M
Louis-Philippe, Louis-Napoléon, tous les puiss
du jour, serait le plus magnifique enseignemen
dignité et d'indépendance ; et enfin et surtout qu
amère et profitable leçon ne faudrait-il point re
d'une exacte peinture de son agitation parm
monde qui élabore au jour le jour la politique et
en vit ? Certes, le régime électoral est encore d
étonnante simplicité : Tocqueville écrit à son père
30 octobre 1837 :

« ... Mes affaires vont toujours bien. Mais vous s
mieux que personne quelles chances imprévues prés
un collège électoral aussi nombreux que le nôtre. 700
teurs ! Je vous répète, du reste, avec une grande sati
tion, qu'on n'a jamais vu dans le pays de candidature a

rablement et je puis dire noblement soutenue que la ne. Je n'ai pas été faire une visite, ni écrit une lettre, lgré cela... »

ge d'or des candidats ! Mais si les expériences ocqueville semblent peu instructives, quelle ne t point la durable actualité d'un fidèle tableau carrière parlementaire ! Éternelle opposition ésintéressement et des bas appétits, de la pensée et des sordides calculs, du talent qui s'isole la médiocrité coalisée ? Histoire d'hier et de urs, qu'illustre de façon émouvante l'auteur de *émocratie en Amérique*. D'illusions, nul n'en moins que lui ; battu aux élections de 1837, il crit aisément aux condoléances presque joyeuses lui adresse Royer-Collard :

. Votre caractère est complet, et votre esprit très de ce qu'il sera jamais ; mais votre autorité n'est pas 'elle sera plus tard... Il importe qu'elle soit établie et ut autant inattaquable qu'il est possible, quand elle oduira dans les affaires publiques... Le moment sera , quand vous aurez terminé votre grande entreprise is par là le sceau à votre réputation. Car vous serez fort, plus puissant, plus imposant. *La vie du député urd'hui, est une vie vulgaire, si même elle n'est pas tissante pour le plus grand nombre. Ce n'est pas là faut chercher la gloire : il faut l'y apporter.* »

eux ans plus tard, il est à même de vérifier ces ibles paroles, d'une clairvoyance hélas ! insuf-mment pessimiste, car la gloire elle-même en ose peu aux assemblées : Tocqueville avoue ntôt son impuissance, que n'atténue point une orable notoriété ; il se désespère, redoutant,

écrit-il, « que la destinée de notre génération ne de s'agiter sans fin et sans gloire au milieu de fourmilière incommode que nous avons actuelle sous les yeux ». Durant neuf années, il accu de nouvelles raisons de désespérer, sans renc à son mandat ni ralentir son activité. Ses disco ses rapports, ses votes, les directions qu'il don notre diplomatie, ses précaires triomphes, sa magnifiquement triste de lutte et de souffra voilà ce qu'il conviendrait de nous peindre e nous détailler. Nous avons grand besoin de s blables exemples ; nous avons grand besoin q noble sujet d'édification civique nous soit vigou sement proposé.

Tocqueville proclamé l'un des saints et des pat authentiques de notre démocratie, rien de plus sirable, rien de plus improbable ! Il est trop h trop grave, trop insoucieux de plaire. Une iron Providence décora de trop d'élégance, d'aristo tique vertu, et peut-être de préjugés patriciens ami de la liberté ; un sort contraire le priva absolument de mérites vulgaires et du seul pres auquel demeurent sensibles les masses, j'ai no le Succès. Nos parlementaires n'apprendront de nulle intrigue ; nos jeunes arrivistes seront peu rieux de sa définition du devoir. Il reste à rec mander sa mémoire, à conseiller la lecture de œuvres et la méditation de son insigne exemple meilleurs d'entre les honnêtes gens.

QUELQUES ASPECTS DU ROMANTISME

LES ORIGINES DU ROMANTISME
JULES DE RESSÉGUIER

Ce n'est point d'aujourd'hui que les Gascons sont coutumés à triompher dans les lettres, la politi-, et généralement toutes les sortes d'activité où génioſité, la confiance en soi, une imagination gre, une âme vive et primesautière favorisent les es ambitieux. Il n'est point de siècle de notre toire où leur succès ne s'affirme. Le romantisme ses cadets, si avisés, si prompts à flairer le vent, deviner l'orientation prochaine des esprits et de t, qu'ils firent parfois figure d'aînés, ou, si vous iez mieux, de précurseurs.

Tel Jules de Rességuier.

Les bons cadets de Gascogne se piquent rarement profondeur : mais quelle finesse ! Jules de Ressé-ier eut toute la finesse aimable que l'on reconnaît iversellement à ses congénères ; il fut disert, il fut rituel sans méchanceté, il fut aimable et fort mé de ses nombreux amis. Au surplus, il était ca-ble d'une douce gravité, signe d'un recueillement

véritable. Il ne manifeste point une forte originali
s'il se distingue de la gent toulousaine, c'est par
nuance de sérieux qui touche parfois à la mél
colie.

Parce qu'il eut beaucoup d'amis — et des a
illustres — parce qu'il fut un gracieux poète, enc
que terriblement impersonnel, parce que, né à T
louse en 1788, il eut la chance d'être l'un des p
miers romantiques, parce que son œuvre, infinim
secondaire en soi, illustre curieusement la transit
du dix-huitième au dix-neuvième siècle, Jules
Rességuier connaît ce bonheur posthume de r
contrer un biographe. M. Paul Lafond portraict
Jules de Rességuier[1], sa famille, sa carrière,
amitiés, ses amitiés fameuses, les poèmes de Ju
Rességuier, son influence qui fut médiocre, ses a
ches littéraires, et ses admirations qui sont sign
catives des goûts d'une époque et de la filiat
d'une glorieuse école ; voilà ce que nous révèle
livre érudit, et, ainsi qu'il convient, discrètem
louangeur.

Jules de Rességuier vivait heureux aux bords
la Garonne ; descendant d'une vieille famille
Rouergue, possesseur d'un hôtel ancien, riche et c
sidéré, le comte de Rességuier a tous les bonheu
il est poète, à Toulouse ! l'Académie des Jeux-F
raux le comble de distinctions flatteuses ; il
Mainteneur des Jeux-Floraux. Entre temps il se
avec Soumet, correspond avec Millevoye, Chênedo
Eugène et Victor Hugo, Alexandre Guiraud, A.

1. *L'Aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis.*

nt-Valry, Amédée Pommier, Évariste Boulay-y, Durangel, Gaspard de Pons, Joseph Rocher, e Tastu... il correspondrait avec la terre entière ; ordialité, que relève une pointe de dédain aristo-ique, s'accommoderait de conquérir le monde. Il accueillant à tous ses confrères et ne leur mé-e pas le concours de son influence ; songez donc : ers 1820, c'était, pour un écrivain, aussi flatteur recevoir la couronne de Clémence Isaure que re proclamé lauréat par l'Académie française » ; 820, la France révérait les lauréats de l'Académie çaise, et n'était point blasée sur la fréquence des eurs académiques. Et Victor Hugo sollicitait le d'argent, le souci, l'amarante ou l'églantine d'or ! ourd'hui nous sommes plus avares de nos admi-ons ; une sotte centralisation n'est favorable ni Académie, ni aux Jeux-Floraux, ni au public, ni intérêt supérieur des lettres et de la poésie... s de Rességuier, vers 1820, célèbre Toulouse, pitalière à tous les rimeurs de France ; quel housiaste éloge de Clémence Isaure !

Ils y sont venus tous ; ils y viennent encore !
L'œil fixé sur les fleurs qui brillent dans ta main,
Du beau pays où l'on t'adore
Les poètes rêveurs prennent tous le chemin.

ls y viennent tous :

Il vint, ce jeune Hugo, s'essayer à combattre
Sous ton poétique drapeau ;
Et couvrit d'un laurier la tombe d'Henri Quatre,
Non loin de son royal berceau.

Elle vint, Mme Tastu :

Puis une de tes sœurs, en écartant ses voiles,
Courba son jeune front sur ton plus beau laurier ;
C'est elle qui, la nuit et parmi les étoiles,
Avait vu sa lyre briller.

Mais alors Jules de Rességuier rêve de s'en alle
l'ingrat Toulousain ambitionne de plus retentissa
triomphes, toutefois il est heureux : il reste.

Or, se rendant aux eaux de Bagnères-de-Bigor
il y rencontre le comte de Peyronnet. Nous ne re
controns plus guère dans les stations therma
qu'un pesant ennui ; Jules de Rességuier, à Bagnèr
de-Bigorre, acquiert un nouvel ami — et quel an
Ch. de Peyronnet devient ministre de la Justi
son premier geste appelle à Paris notre Gasc
M. Paul Lafond conte cette aventure avec une si
plicité charmante : « Peyronnet offrit à Jules
Rességuier une place d'auditeur au Conseil d'É
que celui-ci ne put faire autrement que d'accep
et qui, bientôt après, le fit monter à la situation
maître des requêtes. »

Auditeur, maître des requêtes, Jules de Res
guier est le plus élégant des fonctionnaires, et le p
raisonnablement correct des romantiques. Car il
romantique, il est un romantique infiniment sa
soucieux du décorum, ennemi des excentricités
costume ou de prosodie ; M. Paul Lafond s'indig
la seule pensée que l'on puisse comparer Jules
Rességuier à Petrus Borel ou à Jehan Dusseigne
« s'il assista à la première d'*Hernani*, s'il y tén
gna hautement son admiration pour l'auteur, il ne
fit remarquer ni par l'étrangeté du costume, ni
des apostrophes violentes et déplacées. » Nous n

dions pas moins d'un auditeur ou d'un maître des uêtes au Conseil d'État : la gravité du magistrat npère l'ardeur du poète. Jules de Rességuier est narquable en ceci, qu'il incarne un romantisme tocolaire, discipliné, quasi gouvernemental. Ce vaut mieux, il concilie très bien les enthousiasmes éfinis de l'école et le goût, les courtoises tradi-ns de la vie aristocratique. Il est par éducation homme du dix-huitième siècle, mais il a de bonne ire le pressentiment des vraies grandeurs du t-neuvième; on l'imagine aisément, s'il eût été ca-ble d'exercer une action vigoureuse, groupant les ments épars de la culture française du temps, complissant au bénéfice du romantisme la synthèse classicisme et des idées nouvelles, de l'ancienne litesse et du dandysme révolutionnaire, de la mou-nte tradition et des promesses de l'avenir.

Il n'est point né pour l'action; il n'obéit pas aux ggestions d'un génie dominateur; il n'a pas de nie... Il se contente d'ouvrir un salon et d'y con-er ses amis.

*
* *

Il n'a point de génie, mais un agréable talent, et a tant d'amis ! son salon fut délicieux; salon ro-antique, le premier ! car il précède de plusieurs nées les réunions où Victor Hugo convoque ses dèles rue Notre-Dame-des-Champs, et plus tard ace Royale; il précède même les après-midi de Arsenal, inaugurées vers 1824 par Charles Nodier. aul Lafond peut donc parler d'un « cénacle de aube romantique ». L'aimable cénacle ! nulle dis-

cussion irritante, nul fanatisme; les grimauds
lettres eux-mêmes prennent le ton du lieu, qui est
jolie courtoisie et d'élégante aisance : quelle élégance
Jules de Rességuier est, au dire des contemporain
« le type du vrai gentilhomme. » Il est séduisan
spirituel, presque trop. Il dépense en conversatio
le meilleur de soi-même... On s'en apercevra
parcourant ses œuvres, indigentes et comme appa
vries de tout l'esprit qu'il prodigua ailleurs.

Il est généreux, loyal, ferme dans ses opinions comm
dans ses amitiés : en 1830, il donne sa démissio
pour ne point servir Louis-Philippe; il n'a que
beaux gestes; on ne saurait esquisser de lui que
portrait le plus avantageux. Il est le plus accom
des cadets de Gascogne, le moins arriviste, le pl
soucieux de vraie dignité, le plus fin dans la co
duite de sa vie et dans le choix de l'attitude qu
lui convient d'élire aux yeux du monde et de la po
térité; on ne saurait certes le séparer de « ce grou
de méridionaux nés sur les bords de la Garon
ou de ses affluents qui, au début de la Restauratio
vinrent à Paris conquérir de haute main les plus br
lantes situations. Les Guiraud, Soumet, Peyronne
Rémuzat, Decazes, Montbel, Castelbajac, en sont
preuve. » D'eux tous Jules de Rességuier est
mieux arrivé, s'il est celui qui aujourd'hui enco
conquiert le plus sûrement notre approbation;
est le type du vrai gentilhomme, il est le type
méridional sympathique, et digne par surcroît d'u
entière estime, il est le type de l'honnête homme
la mode de 1830; au total un exemplaire de Françai
dont nous avons quelque droit d'être fiers, et q
nous ne saurions considérer sans amitié ni regr

nfiniment avisé, incapable d'une faute de goût d'une douloureuse maladresse, Jules de Resséer, dès qu'il se sentit vieillir, prit congé de Paris de ses amis parisiens ; le plus galamment du nde et le plus résolument ! il vécut en son doine de Sauveterre vingt années d'heureuse vieilse ; on le revit à Toulouse mainteneur des Jeux aux. Il correspondait encore avec ses amis, ses mbreux amis dont plusieurs étaient illustres, is dont aucun ne s'était détaché de lui. Il meurt 1862.

Son œuvre, je l'ai dit, nous attire moins que sa rsonne : une biographie de Jules de Rességuier nécessaire à quiconque prétend se faire une idée écise des origines et de l'évolution du romantisme ançais ; ni les *Tableaux poétiques*, ni les *Prismes étiques* n'ont leur place marquée dans une hisre de la poésie française. A peine conviendrait-il en citer quelques vers, puisqu'enfin la poésie fut ne des élégances où se complut ce mondain, ce lettante épris de beauté et de littérature. La poésie ! poésie ! quelle pauvre fleur décolorée ! comment ncevoir que la vie du sentiment et de la passion t paru naguère animer le vide de ces formes conentionnelles et froides ! Bien plus, qu'une audace une fièvre novatrices aient semblé s'y manifester ! peine y saisissons-nous le passage d'une technique rimée à de timides tentatives de libération du ers : commencement premier — donc émouvant, je veux — d'une évolution que d'autres précipiteront et feront triompher ; aube discrète, à peine perceptible, d'une éclatante journée...

Nous négligeons communément de l'apercevoir le fracas d'un Victor Hugo nous détourne de c humbles essais. A les bien considérer, ils sont to tefois instructifs ; la vie et l'œuvre de Jules de Ress guier — la vie plus que l'œuvre, et la correspo dance plus que les poèmes — révèlent des influenc moins aisément reconnaissables ailleurs : lisez livre, et dites si jamais vous apparut plus éviden la bienfaisante, la prodigieuse importance de l'œuv de Chénier ; c'est en 1819 qu'elle surgit ; l'émerve lement est tel, parmi les jeunes poètes, qu'ils so à jamais guéris du culte des Bertin, Dorat, Bernin autres Parny... Les lettres que publie M. Paul Lafo montrent cela très bien ; elles éclairent, ces lettre quelques autres points obscurs de notre histoire l téraire ; il y en a de presque tous les poètes du temp Jules de Rességuier avait tant d'amis, à une époq où les correspondances étaient fréquentes et volo tiers abondantes...

Ses amitiés pourraient bien être le plus s titre de gloire de Jules de Rességuier, irrésistib jusque par delà la tombe, puisqu'enfin il suscite zèle le plus rare et le plus précieux, l'activité pieu d'un biographe attentif, minutieux, soucieux p dessus tout de composer un portrait véridique discret.

SÉNANCOUR ET LES SÉNANCOURIENS [1]

Dans la grande cathédrale romantique, une mi-
ıscule chapelle... Ils sont là quelques-uns qui
augurent un culte et nous invitent à entrer : leur
rosélytisme est actif et inquiet; ils travaillent à mul-
plier les conversions, redoutent l'adhésion du vul-
ıire. Ils n'ont point l'assurance des Stendhaliens,
la superbe des Gobinistes ; leurs pieux discours
ont graves ; leur éloquence, enthousiaste sans fra-
as, est plus persuasive que convaincante ; ils tien-
ent de leur Maître la tradition d'une mélancolie
rdente et de je sais quelle onction poétique et volup-
ıeuse ; ils surprennent les imaginations, captivent
es cœurs ; ils brûlent un encens léger, qui enivre un
ıstant, et, par une secrète langueur, énerve les
ésistances de la froide raison...

Ils sont une poignée, apôtres d'un élégant ésoté-

1. Raymond Bouyer, *Obermann, précurseur et musicien.* — Edmond Pilon, *Portraits français.* — Joachim Merlant, *Bibliographie des œuvres de Sénancour.* — *Sénancour, poète, penseur religieux et publiciste. Sa vie, son œuvre, son influence.*

rismc, bergers enrubannés qu'aucun troupeau suit; ils forment une « famille ». « Cette famil s'écrie M. Raymond Bouyer, est peu nombreuse; e n'augmenterait soudain, que si la mode s'en prena jamais à l'ombre recueillie du penseur : Avez-vo lu Obermann ? demande un jeune homme à une jeu fille dans *Une nichée de gentilshommes*, de Tou gueneff ; que cette question soit reproduite un be jour à la plus belle page d'un roman mondain, et lendemain, les amis d'Obermann seront légion. Est-ce un souhait? Souhait timide, d'une douteu sincérité! Nul n'en désirera la réalisation, s'il n'e ennemi des Sénancouriens. Puissent-ils ne point voir infliger le concours des romanciers mondain Puisse leur ferveur n'être point ravalée au rang d dévotions banales! Puisse cette famille jouir, lo des foules, d'une félicité méritée! Elle est peu nor breuse : la solidarité est d'autant plus forte, q assure sa cohésion. Les Sénancouriens ne se connai sent point tous ; la « sympathie sénancourienne les rapproche; ils communient en Sénancour.

Nos vœux accompagnent les Sénancouriens : en le compagnie nous goûterons, quand il nous plaira, rares joies spirituelles ; nous goûterons ces joies toute sécurité : les entreprises profanatrices d romanciers mondains ne sont point à craindre. religion sénancourienne est belle, mais décevan au plus grand nombre : la répandre parmi les co temporains ne semble point aisé ; dut-on y réussi un tel succès ne semble guère souhaitable.

*
* *

a plupart des hommes sont ainsi faits, qu'ils ne nt aucun réconfort de la lecture des œuvres de ancour : tristesse, ennui, mélancolie, pessimisme losophique, spleen des Anglais, weltschmerz des emands, længtan des Scandinaves, on soutien- it que Sénancour a connu, pratiqué, fanatique- nt entretenu en lui toutes les formes du dégoût, découragement et de la désespérance. Ennuyeux rce d'être ennuyé, a dit Sainte-Beuve, qui pour- t... : jugement sommaire auquel se tiennent les rits superficiels.

Les Sénancouriens, qui ne sont point superfi- s, qui approfondissent et commentent à perte vue leur nébuleux évangile, les Sénancouriens cluent différemment : émouvant à force d'être uyé, diraient-ils volontiers : ils mesurent à désenchantement la grandeur de leur héros : quels espoirs déçus, de quelle tendresse blessée st point faite son amertume ! quels prodigieux us révèle sa lassitude, quelle exquise délicatesse sensibilité son douloureux dégoût ! Ame élue, due vers on ne sait quelles joies surhumaines, hétique jusqu'en son accablement que le vul- re ne comprend point !... Comprenons, invoquons ancour « figure recueillie de l'enthousiasme ». Edmond Pilon nous y invite, et avec lui tous les ancouriens : invoquons Sénancour; son exemple porte plus que son œuvre : celle-ci, imparfaite, parfois rebutante, on nous l'accorde; celui-là us offre un inépuisable sujet de méditation... Par

delà le livre, c'est le prophète que les fidèles tous les cultes révèrent; par delà la lettre, c'est l'esprit qu'ils s'efforcent de découvrir, l'esprit, objet leur foi, mystique idéal où se rejoignent les communes croyances.

Ingénuité merveilleuse et si favorable à l'art! I voquer Sénancour, c'est nous remémorer les tra de son visage, c'est récrire en la commentant l'h toire de son existence « douce, grise, clandestin force d'être modeste »... Les Sénancouriens manquent point : ils refont sans cesse le portrait Maître, créent toute une iconographie littéraire : documents sont peu nombreux, peu précis : heure imprécision, qui permet d'idéaliser un modèle quelq peu mystérieux! Les Sénancouriens idéalisent a allégresse :

« L'œuvre de Sénancour, c'est une source, à l'omb On a soif, on se penche, et l'on boit; mais l'onde est t forte à nos cœurs sans passion; elle excite leur ard et ne les apaise point. Voilà le tort : il vient de nous non de Sénancour. Ce n'est pas lui qui est trop anci ni ses paroles qui sont trop vieilles. Mais nous n'av pas sa pureté. Devant sa quiétude, nous nous trouv tellement vains et bruyants qu'il semble que nous possédons plus, pour entrer dans sa cathédrale, qui faite de tous les hêtres et de tous les peupliers des b le respect nécessaire. »

Que d'autres découvrent en cette œuvre le poi d'une léthargie mortelle! Les Sénancouriens extraient le principe d'une intense excitation : dis ples d'un virtuose de la mélancolie, ils ne sont p désabusés; héritiers d'une philosophie du renon ment, ils ne sont point abattus ni languissants;

t vibrants ; ils sont impatients de magnifier et non critiquer, d'exalter et non de juger ; ils glorifient ancour, ils le transfigurent : ce n'est peut-être ıt la plus condamnable manière de le défigurer.

*
* *

Douce, grise, clandestine à force d'être mo-te... », ô l'admirable vie d'un poète épris de la ure, d'un penseur las des hommes, inaccessible ambition et aux vains désirs ! « Sénancour, déclare nond Pilon, c'est une sorte de faune extrêmement ıx et bon, dont le sourire fut toujours triste en son de ce qu'il y a de mort dans les forêts. La inte légère des petites feuilles arrachées ne connut ıais de plus secret écho, ne trouva chant plus ıblable et plus mystérieux, que ceux que lui voya ce cœur tout empli de la grande voix des s... »

Dès l'enfance, il connut la grâce riante des hori-ıs du Valois : de douces collines, des prés fleuris, aimables rivières, la Thève, la Launette, la nette, des lacs, des forêts, Coye, Chantilly, Pon-mé, Ermenonville : l'enfant courut les forêts, borisa, guidé par un curé campagnard : rencon-t-il, traversant le domaine de M. de Girardin, J. Rousseau errant, en quête de simples ? Nul ute qu'il n'ait visité, après la mort du philosophe, monument de l'île des Peupliers... Jeune homme, nancour découvre Fontainebleau, des gorges sau-ges, des rocs abrupts, des sites tourmentés, d'une andeur imprévue : son goût de la solitude s'y

affirme; il s'est enfui de Paris pour échapper séminaire : il rêve d'une vie d'ermite dans la fo merveilleuse : « C'est là que, pour la seconde fois sa vie, le poète ressentit, à la vue des arbres, tremblement sacré d'une pieuse adoration... » troisième fois, ce fut en Suisse : le voici à Bien sur les pentes du Valais, où il retrouve le souve de Jean-Jacques : la flamme de l'*Héloïse* est en l il est conquis par la sublimité des Alpes maj tueuses avant même d'en avoir escaladé les somme il remonte les vallées, gravit les pics neige s'enivre de lumière, s'abandonne aux rêveries p sionnées par où triomphe la plus tyrannique vocations.

« Souvent, écrira-t-il, alors, au sein des montagn quand les vents, engouffrés dans leurs gorges, pressai les flots de leurs lacs solitaires, je recevais, du perpét roulement des vagues expirantes, le sentiment profo de l'instabilité des choses et de l'éternel renouvellem du monde...

« Ainsi livrés à tout ce qui s'agite et se succède aut de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance ; modi accidentellement dans cette sphère toujours mobile, n sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers végète ou se minéralise sous nos pieds ; nous change selon ses formes instantanées, nous sommes mûs de mouvement, nous vivons de sa vie. »

Tels sont les « moments » essentiels d'une harmonieuse : « s'il y a une initiation à la nature, crois que personne ne la suit dans un ordre plus p fait que Sénancour. » L'initiation à la nature, t le génie de Sénancour est là ! La nature lui ensei

ıépris des livres et des sagesses humaines, le ain des systèmes, la haine des religions ; elle l'in- aux rêveries solitaires, à la contemplation, aux itations prolongées, source unique de bonheur. est une conseillère écoutée : « je conçois les ver- difficiles, et jusqu'à l'héroïsme des monastères. t cela peut animer mon âme et ne la remplit pas. te brouette, que je charge de fruits et que je sse doucement, la soutient mieux » ; d'où nous luerons qu'en vérité « nul, mieux qu'Obermann, ait que les discours peuvent être harmonieux ; s il croit que les fruits sont meilleurs. C'est un seiller de volupté. »

t si maintenant les esprits positifs s'enquiè- de détails biographiques, on rappellera en que Sénancour épousa, très jeune, une rte Suissesse, et qu'il vécut, après la peu ntissante publication d'Obermann, une carrière cure de publiciste ; on dira sa résignation ; on quera les rares amis qui entourèrent sa vieillesse murmure d'admiration tardive ; on le mon- a, septuagénaire affaibli, recevant sous les lilas son jardin de la rue de la Cerisaie, Nodier, Bal- he, Pierre Leroux, Latouche et ses « fidèles uteuil », jusqu'au jour où il se fit conduire à Saint- ud, voulant mourir devant les arbres, « sous le il, sous le ciel immense, afin que, laissant la vie passe, il pût retrouver quelque chose de l'illu- infinie. »

I. Edmond Pilon esquisse — avec quelle grâce de ris ! — un portrait nuancé : sur un fond de vertes daisons, d'eaux vives et de montagnes, la figure, Maître se dresse, vivante, attirante ; il s'avance,

foulant cette flore dont il aime les parfums, bruyère aubépine, genévrier, seringa, menthe sauvage... F gardons bien : c'est Obermann, un Obermann pi pant, allégé de son lourd souci, héros d'une idy à peine teintée de mélancolie.

*
* *

Et c'est encore Obermann que, de propos délibé M. Raymond Bouyer entreprend de faire revivre des pages de fine analyse : nouvelle effigie, aux c tours fuyants, inquiétante, tragique... M. Raym Bouyer trace fortement les traits de mélancoli Obermann lui-même se déclare un fantôme « inutil triste » ; « on dirait qu'il a peur de vivre; et p fois, le remords le prend de n'avoir pas aimé : jeunesse est restée comme en suspens dans l'inc préhensible univers... En vain tout se renouve il reste le même, il périt d'*inanition*. » Casan l'ironie du sort le condamne à vivre en nomade. « Faust moderne en carrick de voyage » est inf ment douloureux... Et sans doute ce Faust est h de son temps : cet homme sensible est un Franç du dix-huitième siècle clairvoyant et ironique n'envie pas le ménage pauvre « où il y aurait eu la soupe, si le chat n'eût pas renversé le bouillo il n'ignore pas que les seuls héros de romans on privilège de voyager sans argent : « les aubergi ne sont pas au fait » ; il a des concisions à la Bruyère :

« Il y a des hommes qui croient se promener à la c pagne, lorsqu'ils marchent en ligne dans une allée sab

ont dîné; ils vont jusqu'à la statue et ils reviennent
rictrac. »

Mais combien cet homme sensible, d'aventure iro-
ue et spirituel, nous semblerait moins émouvant
n'annonçait les temps nouveaux ! Sénancour est
précurseur — précurseur du romantisme, annon-
eur du « mal du siècle ? » — En vérité, M. Ray-
nd Bouyer l'entend autrement.
Sénancour naquit en 1770, la même année que
thoven ; ce synchronisme a mis Raymond
uyer sur la voie d'un curieux rapprochement :
bermann et Beethoven ! Pareil cœur exultait sous
pesant habit à la française, un même instinct des
ses sublimes », enclin à « chercher l'infini jusque
ıs ses regrets » ! Mais l'héroïsme de Beethoven
mphe dans la fécondité; l'essor de Sénancour est
ıme brisé : il atteint aux cimes avec une épouvante
il confesse, certain de retomber et de « se perdre
ıs l'abîme ». Contraste saisissant, qui ne détourne
nt M. Raymond Bouyer de constater de surpre-
ıtes similitudes : le poète et le musicien aboutissent
a même interprétation de la nature; paysagistes
ı et l'autre, ils savent que « la nature est plus
un décor; elle peut être une voix ». C'est dans les
ıs qu'Obermann découvrait « la plus forte expres-
n du caractère romantique », Obermann :

précurseur, non seulement des mélancoliques de 1830,
des paysagistes de 1840, qui devança magistralement
ontainebleau nos peintres-poètes... mais précurseur
s plus modernes imaginations, qui croient entendre la
x des choses et la musique de l'infini; »

précurseur de Wagner, car il a deviné les frisso
nouveaux qui conduisent à la fusion des arts ; p
curseur des symbolistes, car il a écrit : « le clave
des couleurs était ingénieux, celui des odeurs
intéressé davantage », et aussi : « tout peut ê
symbole », et dénoncé le « mystère des correspo
dances » et le « secret des analogies » ; précurse
de Carrière et de Debussy, car son art crépuscula
excelle à suggérer la plus intense émotion...

*
* *

Mais voici bien une autre nouveauté ; on nous
tretenait d'Obermann : voici paraître Sénancour.
confondons point Obermann et Sénancour : Sén
cour n'est point Obermann. Certes, il importe de d
tinguer si, durant une moitié de sa vie, le prem
dément le second. Or tel est bien le fait qui ress
du gros livre documenté, de la biographie critiq
minutieuse, irréfutable, que publie M. Joachim M
lant.

M. Joachim Merlant confirme sur nombre de poi
Edmond Pilon, Raymond Bouyer, et aussi J.
vallois, à qui l'on doit une intéressante étude
Sénancour ; il renouvelle l'exégèse sénancourier
par la précision et la relative abondance de son
formation : vertu inappréciable du détail vulgair
révélateur ! De quel intérêt n'est point un tabl
exact de l'enfance de Sénancour ! enfance morc
assombrie par le perpétuel désaccord de parents
vots et grondeurs : n'oublions point les prés fleu
les rivières, les forêts du Valois ; suivons les es

les de l'écolier un instant affranchi, ses premières
olées vers la nature riante : il en revint poète...
s n'omettons point ce foyer où l'adolescent connut
premiers désespoirs : il en sortit attristé à ja-
is.

)e même, constatons que la Suisse, hospitalière
touriste sentimental, le vit un jour, tel M. de
nsalbe, « ruiné et de plus marié » ; on lit dans
notes posthumes de Sénancour : « Je n'imagine
n de plus doux sur la terre humaine que de se
finer, avec une femme tranquille et aimable, dans
cabane heureusement située... » Une femme
nquille et aimable ! Sénancour se brouilla vite
c la sienne. Ses malheurs domestiques, ses
cis journaliers, ses souffrances de névrosé aggra-
s par l'abus du thé, du café, de l'opium, sa triste
médiocre, ses déboires d'écrivain malchanceux,
uit pour subsister aux plus ingrats labeurs, si tout
a nous est dissimulé, quel jugement porterons-nous
l'homme ?

M. Joachim Merlant utilise la biographie composée
Mlle de Sénancour; il la complète. D'autres
ndront, qui éclaireront bien des points demeurés
curs; ils n'altèreront point les grandes lignes de
physionomie que M. Joachim Merlant ressuscite
c le plus habile talent.

l n'était pas moins urgent de passer au crible les
es, les successives théories, la philosophie reli-
use et sociale de Sénancour. M. Joachim Merlant
ermine le support idéologique où se fonde Ober-
nn; il définit l'activité du publiciste, de l'écrivain
style desséché, qui condamnait si sévèrement les
arements de sa lyrique jeunesse. Sénancour est :

« un névrosé, esthète, et jouisseur, qui finit en moralis
un esprit mystique d'instinct, rationaliste d'éducatio
un contemporain de Chateaubriand resté, en dépit
tout, homme du dix-huitième siècle.., un poète mécon
tiré de l'ombre en pleine crise romantique, exalté dès
ou attaqué sans merci, morigénant d'ailleurs le rom
tisme, au nom de la vérité et de la sincérité : un aristoc
et un isolé toujours, une âme sérieuse, triste, cherch
et trouvant parfois, un peu à tâtons, en art et en relig
surtout, des idées d'avenir... Je ne le donne pas pour
esprit de premier ordre : il y a chez lui du ge
manqué... »

M. Joachim Merlant a-t-il, dans son désir d'exa
tude, poussé trop avant l'analyse des idées de Sén
cour? Son livre pèche-t-il par un excès de systémat
tion? Nul doute que les Sénancouriens de la premi
heure ne soient tentés de le croire. La pensée
leur maître fut-elle si précise ? Ils admirent la pu
sance de ses intuitions : ils vénèrent en lui le poè
le poète seul demeure puissant sur nous... Ils p
donneront à M. Joachim Merlant ses justes sév
tés ; ils continueront leur apostolat, fidèles d'une c
pelle élégante, minuscule

MAURICE DE GUÉRIN[1]

« ... Mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes, pour qu'elles surprennent les souffles et en tirent des signes pour augurer mon chemin... »

Le centenaire de Maurice de Guérin a été célébré 5 août 1910 sans pompe ni fracas; une gloire uyante siérait peu à l'auteur du *Centaure*; une

. Abel Lefranc, *Mauriee de Guérin*, d'après des documents dits.

Maurice de Guérin, *Lettres à J. Barbey d'Aurevilly*, précédées ne notice par J. Barbey d'Aurevilly.

e Centaure; suivi de *la Bacchante* et précédé d'une notice Edmond Pilon.

Eugénie de Guérin, *Reliquiæ*. Fragments choisis et précédés ne notice par Edmond Pilon.

Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin, avec une roduction biographique et critique, des notes bibliographi-es, par Ernest Gaubert.

réunion discrète, quelques amis unis dans le cu
d'une chère mémoire, une émotion recueillie, u
gratitude profonde, une communion plutôt qu'
échange de pensées et de bruyants discours, vo
ce qui convenait; le zèle des Guérinistes ne vou
rien de plus. Leur sagesse, d'un goût si délic
aura eu sa récompense: tous ceux — et ils s
nombreux — de qui les œuvres du frère et de
sœur ont gagné l'âme, se sont secrètement assoc
à cette solennité; une belle fête, où ne se mêla
vulgaire enthousiasme, honora un poète et la p
sie; l'union des cœurs, le parfait accord des inte
gences ont une autre signification et sont p
chers aux poètes que les plus retentissants ho
mages... Çà et là quelques fidèles visitèrent
site, une tombe, une demeure ancienne, et crur
revivre les émotions de deux existences fraternel
ment parallèles; leurs démarches ressemblèren
des pèlerinages. Une piété nouvelle est née
France.

Il est infiniment probable qu'elle ne se manif
tera jamais par des éclats grossiers; Maurice
Eugénie de Guérin ne sollicitent guère l'admirat
des foules; le plus banal de nos romanciers à
mode a d'autres séductions. Et l'on a de bon
raisons d'espérer que nul ministre, nul député,
comité sous-préfectoral ne s'apprête à baptiser
louanges officielles un buste d'Eugénie, un mo
ment de Maurice de Guérin, où s'affirmerait
fois de plus la disgrâce de la statuaire contem
raine... N'allez point conclure de là que cette p
soit sans rayonnement; les âmes qu'elle éclair
échauffe en ont le respect et comme la pudeur, n

s croiraient la renier en se refusant aux joies prosélytisme; notez la prophétique ardeur de Abel Lefranc :

O Guérin, le jour viendra sans doute où tu cesseras re l'adorateur solitaire des puissances merveilleuses vont se fondre dans le Pan immense. Les hommes, las déformations multiples, les unes inutiles, les autres ·ilèges, qu'ils infligent à la Nature, se tourneront à ta e, vers la « grande Déesse, vers la Galatée immortelle, son piédestal gigantesque »; ce jour-là, ils salueront toi le prophète, le précurseur, presque le martyr d'une sublime et méconnue... »

En attendant, le nom de Guérin se répand parmi hommes; l'histoire des œuvres nous est désor- is connue; de quel intérêt ne sera point le cha- re supplémentaire où bientôt il faudra inscrire panouissement d'une jeune gloire ! Le charmant nie du frère conquiert les artistes; la douce in- ence de la sœur plaît aux femmes; le *Journal* Eugénie de Guérin remporte bien au-delà de nos ntières de silencieux triomphes; maintes traduc- ns assurent son empire sur les plus délicates in- ligences féminines. M. Gabriel Grange, qui na- ère se rendit au Cayla, fut surpris d'y rencontrer souvenir de tant de visiteurs étrangers : le Cayla désormais une des stations où l'Amérique et ngleterre viennent chercher des sujets d'édifica- n poétique et française. En France même, com- endre, aimer les auteurs de la *Bacchante* et du *urnal* n'est plus le privilège de quelques rares trés; une sympathie, qu'une fréquente curiosité compagne, a remplacé l'indifférence de naguère; el changement depuis seulement dix années !

Étranges vicissitudes des fortunes littéraires
celle des Guérin fut lente à s'affirmer; peut-êt
n'en est-elle que plus assurée de survivre à n
engouements éphémères : nous nous éprenons d'u
œuvre, nous exaltons un nom, une forme d'ar
bientôt un autre art nous captive, nous oublions n
plus vifs enthousiasmes... Mais ici, ce n'est poi
d'art seulement qu'il s'agit; du moins les Gué
nistes aiment-ils, à travers une œuvre éparse
fragmentaire, une flamme, un principe de vie spi
tuelle qui dépasse cette œuvre, et leur demeure pl
cher que le plus parfait poème; le *Centaure*,
Cahier vert, les *Lettres*, le *Journal*... autant
parties d'un incomplet et lumineux évangile où
est loisible aux croyants de rechercher les aspe
divers d'une parole immortelle.

Et certes la prose du *Centaure* est une si rare me
veille que les connaisseurs placeront toujours Ma
rice de Guérin au premier rang des artistes de not
langue; mais les triomphes d'une savante esthétiq
n'ont de prestige qu'aux yeux d'un très petit nomb
d'hommes. C'est par d'autres mérites que Mauri
de Guérin fascine le commun de ses admirateurs
ils invoquent en Guérin moins un poète que la poés
elle-même, ils s'enivrent d'un sentiment rareme
fixé en une expression définitive; tant et de si bell
espérances irréalisées exaltent leur imagination
les incitent à je ne sais quelle nostalgie passionn
d'une beauté surhumaine; parmi ces imprécision
ils discernent le solide appui d'une doctrine; ils d
couvrent une discipline du sentiment et une règ
de vie. La biographie de Guérin ne leur est p
moins précieuse que son œuvre : l'œuvre est inac

la biographie demeure encore imparfaite : on
lite les écrits, on interroge les actes ; c'est
mme qu'on prétend pénétrer, et par delà sa
gile apparence une immuable vérité que l'on
force d'atteindre ; les témoignages des amis im-
tent presque autant que les discours de ce nou-
u messie ; nuls avis mieux accueillis que ceux de la
ır, initiatrice, confidente ou victime ; Maurice de
érin a ses hagiographes ; le voilà bien « le pro-
ète, le précurseur, presque le martyr d'une foi
blime et méconnue ! »

*
* *

Le *Maurice de Guérin* de M. Abel Lefranc est le
s pieux et le plus délicieux des livres d'exégèse ;
égèse intégrale si j'ose dire, et qui accompagne
n commentaire amicalement critique, et comme
oureusement intuitif, chaque ligne significative,
aque geste du héros, ou si vous préférez, du saint.
elle gracieuse érudition ! non point arrogante ni
icieuse de briller par l'imprévu de ses jugements
la rudesse de ses sentences, mais ardemment mo-
ste, souple, infiniment souple, curieuse des plus
crets replis, des plus fugitives nuances d'une âme
brageuse et mobile ! érudition déférente et jalou-
ment véridique, qui excelle à tout dire sans inu-
es violences, qui dit tout en effet avec la plus
nable discrétion et le tact le plus sûr et le plus
duisant. Certes, nous ne pouvions souhaiter un
us délicieux ouvrage de science critique, plus
lidement informé, plus insinuant, plus délicate-
ent favorable à la gloire de Maurice de Guérin.

Le miracle de cette existence, c'est une sensibil
de l'espèce la plus singulière et sans doute la pl
rare, cette sensibilité que la sœur aussi possé
mais dont le frère fut doué jusqu'au génie ; en ma
quer fortement les traits caractéristiques, ce ser
définir les données du problème psychologiq
où se résume l'essentiel d'une biographie d'artis
et de poète. Problème insoluble, car nul n'a jama
expliqué le génie; problème qu'on voit grandir
se préciser, et dont il semble que l'on puisse sais
la genèse mystérieuse dans le livre de M. Al
Lefranc.

Qu'elle est donc attirante, cette enfance de Mauri
de Guérin ! un obscur instinct l'occupe tout entière;
bonheur d'une solitude à deux, les encouragemen
et les affectueux conseils d'une sœur favorisent l'éc
sion de cette étrange faculté, où « l'intelligence n
rien à voir », s'il est vrai qu'il n'y faut point che
cher l'effort d'une logique impatiente, mais bien pl
tôt l'élan d'une force indistincte, prompte à se mêl
aux puissances éparses de la nature. De quels soi
la tendre Eugénie n'entoure-t-elle point les rêveri
précoces de son frère ! Une irrésistible révélati
éclaire l'âme puérile de Maurice; toute sa vie, tout
ses forces, tout son art, il les emploiera à éprouv
les secrets enseignements qu'il reçut de son val,
ses forêts, des chaleureux paysages de son Périgo
natal.

Son séjour à la Chênaie aura pour lui la v
leur d'une contre-expérience; il doit à la Bretag
une éclatante confirmation et comme un élargiss
ment de ses premières conclusions. Car il conna
ce bonheur des poètes en qui survivent les prod

uses vertus de l'enfance; au rebours des autres
nmes, les vrais poètes n'abdiquent point dans
ge mûr cette réceptivité, qui rend si fécondes les
mières années de l'existence. Maurice adoles-
t, ou à la veille de sa mort — à vingt-neuf ans
est aussi malléable, aussi docile aux mysté-
uses inspirations, aux inexplicables et si puis-
nts avertissements dont s'émerveille l'enfance,
'il le fut jamais. Il est aussi naïvement sensible,
ssi frissonnant, aussi gracieusement accueillant
x souffles de l'invisible; il a de plus la vigueur,
raison, la passion dont son cœur viril est vio-
mment bouleversé; mais comme il humilie volon-
rs sa force et sa raison et tout son orgueil
nomme devant les émotions de son enfance re-
ouvées, sollicitées, éperdument aimées et culti-
es !

La dialectique et la brûlante éloquence de M. Féli
nstruisent bien moins qu'un muet dialogue avec
s chênes de la forêt voisine ou les brumes de
tang; le Maître l'étonne et l'épouvante un peu :
j'ai besoin du grand air; j'aime à voir le soleil et
s fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui
che les perles; je remonterai emportant mon tré-
r et l'imagination en fera son profit. » Des pro-
ndeurs de la théologie et de la philosophie il
élance aussi souvent qu'il le peut vers la radieuse
mière. Il oublie l'encyclique *Mirari vos* dans la
ntemplation de cet or et de cette rouille sanglante
ue l'automne épand sur les bois et les landes.
Entre tant de pages qui nous charment dans le livre
e M. Abel Lefranc, je n'en aperçois guère de plus
eureusement pénétrantes que celles où s'affirme

cette dualité de l'existence de Maurice à la Chênaie Maurice n'est point certes insensible aux appels d la sagesse humaine ; combien toutefois lui sont plu chers les murmures ou les puissantes harmonies de grandes voix naturelles ! M. Abel Lefranc surpren ici les plus intimes confidences du poète ; avec un fine justesse, voici notés les secrètes préférences, le persistantes nostalgies, et les joies et les entho siasmes qui s'élèvent dans l'âme de Maurice et font resplendir. Maurice s'éprend de l' « oasis » d la Chênaie ; la terrasse plantée de tilleuls, le pet étang, les bois peuplés d'oiseaux, le printemps, le saisons, quels éléments d'un chœur prodigieuse ment souple, opulent, persuasif ! Maurice découvr l'Océan; événement capital... Une torpeur paralys en hiver sa vivace imagination; il exulte aux pre miers bourgeons dont se parent les arbustes et le haies... Un lien physique le rattache à l'Univers ; s chair participe aux défaillances et aux résurrection de l'année...

Comment n'interpréterait-il point ces conco dances, ces rapports évidents, cette victorieus omniprésence d'un fluide générateur de toute v et de toute beauté ! Certes nous nous plaignons tort de notre isolement : l'homme n'est point isol s'il sait voir et entendre : « alors on va jusqu'à se tir presque physiquement que l'on vit de Dieu et e Dieu : l'âme s'abreuve, à perdre haleine, de cet vie universelle : elle y nage comme le poisson dan l'eau. »

Nous savions, certes, de quels rêves et de quelle effusions avait vécu Maurice de Guérin ; mais nu avant M. Abel Lefranc, n'avait aussi vigoureuseme

ifesté l'unité de cette vie — une obsession, un hantement qui se prolonge jusqu'à la mort — ne nous avait encore dit avec quelle continuité uelle intensité Maurice de Guérin a « vécu le théisme ».

*
* *

Ce point établi, je n'aime guère qu'on louange le ent de Guérin à personnifier les éléments, les ces de la nature, à individualiser et à animer les ntes, les astres, les choses en apparence les plus nuées de vie ; ne faites donc point honneur à son agination d'une irrésistible tendance de tout son e ; vous risquez, en parlant ainsi, d'égarer qui- que n'est point averti ; ce qui, sous la plume n autre, devrait se définir métaphore ou ar- ce littéraire, n'est, dans la langue de Guérin, e l'expression directe d'une sensation ou d'une rception immédiate : il ne saurait considérer une me, un paysage, un objet, de la beauté, de la issance, un mouvement, une immobilité durable, 'il n'entende le cri d'un cœur, ou ne ressente le oc d'une volonté. Rien ne tombe sous nos sens i ne soit l'indice d'un désir, ou le signe d'une in- ligence. Maurice de Guérin est ainsi et non point trement ; il lui est interdit de n'avoir point la igue de sa sensibilité. En vérité, la source de n art est profonde ; elle jaillit du plus intime de i-même ; admirons-en la claire abondance, la spon- néité, la puissance généreuse.

C'est par cette profondeur que Guérin se distingue es romantiques ses contemporains : il annonçait une

incomparable originalité ; aucun poète de son tem
ne fut aussi résolument créateur. Que ne pouvait-
espérer d'une poésie aussi ouverte à tous les souffl
de l'esprit, à toutes les brises vivifiantes, à tous l
parfums, à toutes les sèves de notre monde terrestr
Vers quelles splendeurs ne nous eût point guidés
naturisme mystique du plus étonnant de tous n
poètes ! Regrettons à jamais une aussi haute et aus
riche inspiration. Constatons qu'elle eût heureus
ment contrebalancé les excentricités, les puérilité
les folies, les manies, toutes les morbides affectatio
où sombrèrent de nombreux talents romantique
L'inspiration de Maurice de Guérin est puissamme
saine.

Et j'entends bien qu'on lui découvre fort justeme
à certaines heures de sa vie une « âme trouble
Ce sont précisément les heures où la passion, la sou
france ou les hasards d'un sort cruel l'arrachent
son instinctive discipline ; il y a dans sa poésie u
vertu salubre dont il est toujours réconforté : la n
ture lui est maternelle ; sa méditation n'est poi
amère, mais opulente des plus nobles exaltation
S'il fut, dans quelque mesure, la victime de son a
ce fut indirectement, et parce qu'un tel effort ne s'a
commode point de certaines duretés de la vie m
derne ; derrière ses pas nul ne se fût perdu.

La vie lui fut cruelle — nous ne savions point to
des humiliations et des souffrances qu'elle lui inflige
nous devons aux découvertes de M. Abel Lefranc
déplorer avec une commisération accrue de trop i
déniables infortunes : oh ! le mariage de Mauri
de Guérin !

Encore une fois la vocation de Maurice de Gu

ne commandait point nécessairement ces mal-
rs : elle semblait plutôt le destiner à quelque
thienne sérénité. Peut-être le fait que l'on pour-
tirer de son exemple comme une thérapeutique
'âme contribuera-t-il autant que son art trop par-
à répandre le prestige de son nom et de ses trop
es œuvres.

LA JEUNESSE DE LAMARTINE [1]

Milly, que le poète Lamartine a si nobleme
chanté, Milly, que l'histoire des lettres françaises
rendu célèbre dans tout l'univers, n'est point un
ces lieux favorisés par la nature, prédestinés de p
la beauté du décor à l'attention des hommes : en
coin sauvage de Bourgogne un triste vallon,
hautes collines cultivées ou boisées, un paysa
sans grâce, et que n'égaient point une quarantai
de pauvres maisons alignées au long d'une rou
monotone. La maison, la maison fameuse du poè
est fort modeste ; par devant, une cour où l'on gar
naguère cuves, pressoirs et chariots ; en arrière,
jardin « minuscule », quelques charmilles, un « p
tager » utilitaire, et d'ailleurs fort réduit : ni sou
ni eau courante, une maison sans faste :

« Elle n'a qu'un étage; elle est petite, obscure, humi
et jamais le soleil n'y pénètre. Elle comprend en to

1. Pierre de Lacretelle, *les Origines et la Jeunesse de Lam
tine*, 1790-1812.

uf pièces, et l'on imagine mal comment sept personnes ıvaient y vivre. Des plantes grimpantes entouraient ièrement les murs jusqu'aux tuiles, et les arbres vien- ıt frôler les vitres. En hiver, la tristesse et la désolation ıt impressionnantes ; ce décor de Milly est une des ırces les plus intimes de la mélancolie de Lamartine, explique amplement la maladie de nerfs dont il souf- , lorsque ses vingt ans y furent cloîtrés. »

Quand, las de cette rusticité, et de l'isolement où mois d'hivers réduisent les campagnards, le che- lier de Lamartine installa sa famille à la ville, ce fut point une somptueuse demeure qu'il acheta : 29.615 francs qu'il versa à M. Barthelot d'Oze- y étaient une somme à ses yeux de hobereau à mi-ruiné par la Révolution ; il n'eut point, à ce ix, un somptueux hôtel. Son fils a poétiquement crit cette maison. Mme Delahante avoue tout uni- nt: « l'entrée ressemblait fort à une cave, et tout tait plus que simple et fort triste ; nous avons fait n des parties dans son jardin, qui était affreux, is dont les hautes murailles étaient tapissées de ses blanches. »

Nous sommes accoutumés à ces contrastes ; les tobiographies de poètes sont remplies de gracieux ensonges : c'est à les dévoiler que doivent tout abord s'appliquer les historiens et les critiques ris de vérité vraie ; de vérité selon notre médiocre nception du monde et de la vie, conception mé- ocre assurément, asservie à la matérialité des faits à la vulgarité des grossières apparences : nous considérons que l'aspect d'un paysage ou d'une abitation ; nous faisons abstraction des couleurs mplémentaires, des nuances, du sens profond que

découvrit en eux une âme d'enfant et d'artiste; nou proclamons réalité notre vérité appauvrie — humb réalité, triste vérité, fragment ou résidu de l'être soi qui se dérobe à nos prises.

Les poètes infligent à nos jugements les plus écl tants démentis ; nous sommes accoutumés à leu dénégations, qui contredisent péremptoirement n plates descriptions : nous ne leur gardons point ra cune des leçons qu'ils nous donnent, et qui d'abo nous renseignent sur notre propre infirmité. Nou sommes indulgents aux poètes, à leurs chimères, leurs interprétations de la beauté du monde ; il nou plaît de nous associer parfois à leurs enthousiasme quitte à choir aussitôt de ces hauteurs ; bien vi nous revenons à nos récriminations, aux plaint que nous inspire la banalité de la vie coutumière.

Les poètes, si nous les comprenions davantag seraient de grands maîtres de sagesse ; il nous ave tiraient de mieux voir ; nous ressentirions de not faiblesse et de nos lamentations quelque honte. Nou ne sommes si chétifs et pitoyables que parce q nous le voulons bien.

Les poètes pratiquent mille moyens ingénie d'échapper aux suggestions mauvaises, aux attri tantes résignations, à tous les abandons, à tous l reniements que semble parfois nous conseiller complicité des spectacles de la vie ; ils se jouent d grossières embûches et des pièges que multiplie a tour de nous une sournoise fatalité : ils se dérobe avec une facilité singulière aux désolantes étreinte aux agressions brutales de la laideur et de la sottis Ils s'arrachent au spectacle des banales conti gences, ils décorent merveilleusement le présent

s les opulences que lui découvre une âme génée, ils magnifient l'avenir et ennoblissent avec inlassable prédilection le passé.

u'elle est donc instructive, pour peu que l'on à méditer sur ces contrastes, l'œuvre d'un érumpressé à contrôler et à authentifier les écrits poète ! Peu de poètes furent aussi prodigues Lamartine de confidences sur leur famille, leur esse, les circonstances obscures ou mémorables eur carrière ; à les confronter aux témoignages e moyenne et raisonnable humanité, nous apons comment une trame vulgaire devint aux ns du poète un somptueux brocart. Témoignons que gratitude à l'érudition qui nous livre le se- ou tout au moins nous révèle le constant et térieux travail de cet enrichissement.

*
* *

éaliser le souvenir est sans doute l'un des pros les plus simples, les plus usuels, les plus à la ée du commun des hommes, qui d'ordinaire ne privent pas : nos souvenirs aimés nous devienplus chers avec les années ; nos amitiés, nos tions grandissent avec le deuil et l'éloigne- t; beaucoup d'entre nous ne conçoivent le bon- et l'absolue beauté que reculés dans un lointain é : comment dire le charme inexprimable de cers souvenirs d'enfance et de jeunesse ?

e toute la puissance de son génie Lamartine lise les spectacles qui vivent en sa mémoire ; la art de ses descriptions ne sont si belles que

d'être rétrospectives, et s'il nous a légué une aus
émouvante peinture de nombreux épisodes de s
existence, c'est qu'il en assembla sur le tard
traits et les couleurs. Inconscient effet d'un sen
ment sincère, complaisance de l'artiste, qui répug
à la médiocrité, et tend à la beauté comme la natu
physique à l'équilibre ; car il arrange, il ach
l'inachevé, il complète, il harmonise ses souveni
il entend nous émouvoir et nous charmer ; le rom
de sa propre vie ne l'intéresserait guère, s'il ne
croyait en droit de l'éclairer des plus favorables
mières. La notion de l'exactitude historique ne l'
rête point : il ignore ces scrupules qu'un demi-siè
de critique historique a fait naître en nous ; s'ap
santir sur le détail authentique d'une biograph
fût-ce la sienne, lui semblerait une grande vanité,
insupportable orgueil. Il a plus de modestie, et
fantaisie et d'aimable liberté. Avec quel art ne
promène-t-il pas parmi le jardin fleuri de ses ré
niscences enfantines et de ses souvenirs de j
nesse ! Admirons-en avec lui les séduisantes pe
pectives et les bouquets parfumés.

Est-il rien de plus frais, dans les *Confidences*,
plus aimablement jeune, de plus joliment ro
nesque, que l'épisode de Lucy L.? Qui fut c
Lucy L. dont le poète a si longuement parlé? Un sav
membre de l'Académie de Mâcon, M. de Riaz, vo
le savoir : au prix d' « une incroyable patience
et de précises investigations, il data l'épisode
prouva que le manoir amoureusement décrit
Lamartine s'appelait en réalité le château de Byo
situé à deux kilomètres de Milly. Or — admirez c
précision — de 1800 à 1820 une seule jeune f

seule, habita le château de Byonne ; son nom ? a de Villeneuve d'Ansouis ; son âge ? elle mourut 807, âgée de treize ans. C'est cette enfant qui cita le premier rêve amoureux de Lamartine. Mais s, les conversations littéraires, les enthou- mes « ossianesques » où s'épancha cette amou- e, si abondants et si verbeux que trente pages *Confidences* semblent à peine les épuiser ? Ad- tons que Lamartine vécut toute cette littérature ; vécut seul, à une époque indéterminée ; mais il olut de la concrétiser en quelque sorte autour ne figure réelle. Les vers à Lucy L., qu'il date de 5, semblent être de 1810-1811 ; quant à Ossian, il norait en 1808 ; conclusion :

Il nous paraît probable qu'au moment où Lamartine vit les *Confidences*, il retrouva cette pièce parmi ses ers et, soit défaut de mémoire, soit désir de grossir sode assez mince de Lucy L., il l'intercala dans son , en assignant à ses vers une date qui correspon- approximativement avec le fonds de l'anecdote ; , pour mettre le tout en valeur, il laissa rêver sa cieuse imagination, et broda, autour de Lucy L., un mentaire *ossianesque* où l'on voit cette enfant de ze ans agitant le soir une écharpe de soie blanche à enêtre de sa tour, et sachant « par cœur » tous les es. »

'écharpe de soie blanche, l'enfant dont le sourire cueille, la musique des tendres sentiments et des fiques exaltations, autant de chimères, autant réalités plus réelles aux yeux de Lamartine llissant que les débats médiocres où se fatigua rtemps sa jeunesse. Réalités symboliques : elles irent pour la postérité une vie vouée à l'amour,

une âme nonchalante et passionnée d'amant généreu
sement sensible aux tendresses féminines qu'il a
cueillera et décevra toujours avec la même douceu
et la même cruauté. En sorte que cette imaginati
et ces jolis mensonges, bien loin de nous égare
nous guident, nous orientent parmi l'obscur déda
des faits contradictoires, et illustrent une biograph
bien mieux que le plus authentique récit; instru
par l'expérience, le poète n'a retenu de sa jeunes
que des traits essentiels et durables; il les soulign
sa fantaisie, qui déroute les purs historiens, vie
au secours des psychologues.

*
* *

Et l'on se doute que la vie est moins simple en
quotidienne banalité : Lamartine enfant, adolesce
est inconstant, prodigieusement mobile, accessi
aux idées, aux sentiments, aux résolutions extrêm
et inconciliables; nulle vocation plus incertai
nul caprice plus indéchiffrable; de longues paress
des fièvres laborieuses, de vifs élans tôt oubliés,
crises d'enthousiasme, d'inexplicables langueur
plus tard encore mêmes incertitudes, mêmes hé
tations devant l'avenir et le talent : il publiera sa
conviction les premières *Méditations*, en un tem
où il ne sera occupé que d'un poème épique
Clovis.

Sur ces débuts pénibles, sur les peines, les lo
ennuis, les luttes, les désespoirs de cette inqui
jeunesse, nous sommes impitoyablement renseign
il y a là quelque traîtrise : Lamartine pouvait-il
douter que tant de lettres intimes et de corresp

nces d'amis nous le livreraient tout entier, dans veu sans artifice de ses faiblesses et de ses souf- nces ? Il a lui même confessé quelques mélan- ies, quelques chagrins, et manifesté même quelque acune à tel de ses parents. Nous savons aujour- ui qu'il n'exagérait point. Entre son père, insi- ifiant et distingué, sa mère, admirable de tendresse le dévouement, ses oncles — le terrible François- uis, le charmant abbé — ses trois tantes, sa vie fut uillettement emprisonnée ; un ironique destin avait t naître cet Ariel en une famille fort sage, toute die dans la vénération trois fois séculaire d'une dition de gain et de labeur ordonné : que d'efforts ur s'évader, pour rompre la coalition des préve- nces et des chères sollicitudes, des ambitions ma- nelles, des terreurs et des préjugés du père ou s oncles !

Voyages et escapades, fugues à Mâcon, à Lyon, Rome et à Naples, lectures qu'il convient de re en cachette — à vingt-trois ans une absence prive d'une partie de ses livres, brûlés par sa ère — lutte contre l'oncle terrible, premières ttes, avances de cinquante ou cent louis que l'on rache aux tantes, à l'abbé... la jeunesse de Lamar- ne est celle que les familles de la bourgeoisie aisée saient naguère à leurs enfants : rêves d'une étroite scipline familiale, qui provoquent et exaspèrent les volles de l'adolescence ; petit jeu des sévérités bé- gnes, des cruautés sans lendemain, et des malen- ndus que l'on fait durer, et des puériles équipées. martine adolescent a tout l'air de ces collégiens à ine émancipés, qui aspirent à fuir la férule pater- lle ou l'ennui du foyer pour courir au Boul'-Mich'.

Ici toutefois prenons garde qu'un examen tr
minutieux des faits précis ne nous égare; les tent
tives d'affranchissement d'un Lamartine ne doive
point être confondues avec les juvéniles impatienc
de nos futurs notaires. Voilà le frémissement q
précède un envol; n'allons point exclure de cette v
de poète la poésie : évoquons çà et là la gracieu
silhouette de Lucie L., et l'écharpe, et les tendr
propos, et les rêves ossianesques... N'oublions p
non plus que si d'obscurs froissements séparère
parfois le fils et la mère, nulle trace n'en demeu
dans l'âme de Lamartine; on sait le culte magni
quement filial et poétique dont le poète récompen
la tendresse maternelle; l'une des nouveautés
livre que publie M. Pierre de Lacretelle est de pro
ver que Lamartine, soustrait à l'influence de
mère, ne lui dut point toutes les inspirations qu
lui attribue généreusement. La gratitude du poè
cependant n'est point aveugle; nul visage plus cha
mant que celui de Mme de Lamartine, nulle mu
plus délicatement maternelle, nulle mère plus gr
cieusement indulgente, plus vibrante aux entho
siasmes de l'artiste. Jeune fille, pensionnaire, « ch
noinesse » en quelque couvent d'ancien régime,
certain chevalier de Bonnard traçait d'elle ce po
trait :

A quinze ans elle était jolie,
Et spirituelle et polie,
S'exprimait avec agrément,
Quoiqu'un peu trop rapidement;
Était tout yeux et tout oreille,
Remarquait, citait à merveille,
Marchait, dansait légèrement,
Aimait la bonne compagnie,

La musique, la comédie,
Soutenait, par le clavecin,
Un son de voix très argentin,
Jugeait les Beaulard, les Bertin,
Connaissait les moindres nuances,
Et l'effet et les différences
Des poufs, des chapeaux de satin ;
... D'où je conclus, à juste titre,
Qu'elle quittera son chapitre
Tôt ou tard pour prendre un époux
Beau, jeune, riche, aimable et doux.

Vive jeune fille, jeune femme enjouée et grave, et rituelle, infiniment sensible à la beauté, à la nté, Lamartine lui reportait tout l'honneur de son opre génie ; elle fut le grand amour de toute une vie onstante et passionnée... Elle a laissé un *Journal ime* qui est le pendant, familier et sincère, des *nfidences*, et voici que l'on invoque contre les ventions de celles-ci, les constatations au jour le ur de celui-là. Puisse-t-on en user prudemment, ne point envenimer un procès que Lamartine tendit clore : il publia, on ne l'ignore point, un *anuscrit de ma mère* fort écourté ; M. Pierre de ecretelle découvre qu'il détruisit même plusieurs illets du manuscrit (non encore publié) du *Jour- l intime* : n'allons point là-dessus l'incriminer trop utalement : ni l'un ni l'autre n'eussent approuvé e l'on perpétuât le souvenir de leurs menues dis- rdes. Respectons le pieux sacrilège de ce fils.

Et d'abord et enfin n'écrivons point la biogra- ie des poètes avec une excessive sècheresse : ignons-les tels qu'il se virent eux-mêmes ou tels 'ils crurent être, car la plupart ne furent eux-mêmes ie dans leurs rêves.

BERLIOZ

M. Adolphe Boschot est de ces biographes
l'on admire et redoute en même temps : il entrep
naguère de nous conter la vie de Berlioz : un copie
volume nous révéla la *Jeunesse d'un romantiqu*
voici en six cent soixante-douze pages un table
de onze années de la vie de Berlioz[1]... en attend
le *Crépuscule d'un romantique*.

Ces proportions, dira-t-on, ne sont point indigu
du génial musicien : un grandiose monument comm
more ainsi qu'il convient la gloire d'un artiste ép
du colossal. Qui donc le nierait, M. Adolphe Bosc
accomplit une œuvre utile, nécessaire : son z
érudit, sa ferveur, son talent, le rendent égal à
tâche. Louons donc sans réserves la constance
ce minutieux chercheur, l'heureuse divination d
témoignent ses découvertes, louons sans réticer
son amicale pénétration, son art souple et nuanc

1. *Un romantique sous Louis-Philippe; Hector Berlioz* (18
1842), *d'après de nombreux documents inédits.*

Adolphe Boschot tient aux nuances : il n'est ur lui de vérité qu'infiniment précise : la justesse du tail, voilà ce qu'il recherche avant tout; son œuvre cumule les détails exacts, longuement étudiés, ntrôlés; il est un précieux mosaïste... Cela, il faut proclamer; il faut exalter cette œuvre, louer ses rites : peut-être n'en est-il pas que l'on doive timer davantage en un livre de ce genre... Ce qui ne us empêche pas de concevoir une autre méthode : la mosaïque, d'une subtilité appliquée, parfois urde, certains eussent préféré une fresque hardi- nt peinte... Je vous dis, moi, que M. Adolphe Bos- ot est un biographe admirable, et que son œuvre, mple, scrupuleuse, scrupuleusement nuancée, est plus propre à nous faire connaître intégralement comprendre la vie et le génie de ce prodigieux erlioz.

Il est un biographe impitoyable : j'imagine que s admirateurs de Berlioz ne voient pas sans quel- ue inquiétude se prolonger les études au microscope ce terrible enquêteur : Berlioz s'est drapé pour postérité en ses fameux *Mémoires* : M. Adolphe oschot le démasque ; M. Adolphe Boschot nous écouvre les tours, les ruses, les perpétuelles contre- érités de ce Scapin romantique ; il faut relire les *Mémoires* et feuilleter ensuite le livre de M. Adolphe oschot ; il faut sans cesse confronter à celui-ci eux-là : que reste-t-il des *Mémoires* ? Le témoignage e la plus étonnante inexactitude : inexactitude naïve, luff candide, naturel, perpétuel; hâblerie de méri- ional, orgueil d'artiste méconnu, vanité d'ambitieux eurtri et déçu, et enfin et toujours grandiloquence xaspérée de romantique aveuglé par l'abus des

plus creuses métaphores... M. Adolphe Boschot n
point résolu d'être indulgent : il s'efforce de co
prendre : nous comprenons avec lui : comment tou
fois ne serions-nous point enclins à plus de sévérit

Les admirateurs de Berlioz peuvent être inquie
ils ne doivent point l'être trop ; complexe, le cas
Berlioz n'en est pas moins banal ; le truquage
la plupart des mémoires est un fait dont nous avo
pris notre parti ; Berlioz exagère un défaut comm
à presque tous les mémorialistes ; la misère de ce
publicité posthume dévoilée, l'homme demeure pl
pitoyable, plus grand que la fausse image dont
crut nous leurrer.

*
* *

Donc les Mémoires, les fameux Mémoires de Be
lioz, sont un « *pasticcio*, fait avec d'autres *pastic*
en français, un pâté dont le hachis a servi da
d'autres pâtés, — mais chaque fois, Berlioz ajou
des épices ». Chroniques, fragments d'autobiog
phie, souvenirs semés avec prodigalité dans
journaux du temps, Berlioz, sur le tard, rassem
toute cette « copie » ; il arrange un extraordina
roman ; mensonge dérisoire ; la simple vérité no
émeut davantage. M. Adolphe Boschot conte ann
par année, mois par mois, presque jour par jo
l'existence mouvementée de Berlioz : récit un p
lent, surchargé d'épisodes et d'analyses musical
du plus poignant intérêt.

Pathétique, Berlioz l'est, en dépit de son enco
brante rhétorique, par sa prodigieuse faculté
souffrir : nous sommes le plus souvent rebelles

pression verbale de sa souffrance; que ne l'inter-
tons-nous avec le soin nécessaire ! M. Adolphe
schot nous y invite doucement : « Au lieu de con-
nner et de rejeter les métaphores de Berlioz, il
meilleur, lorsqu'elles ne sont pas trop gênantes,
p indiscrètes par leur précision surannée, de
is prêter à elles. Son émotion y vivait. Tâchons, à
re tour, de mettre la nôtre sous ces formules.
isi, nous les trouverons moins fâcheuses, puisque
is nous y retrouverons nous-mêmes ». Feux et
nerres ! Émotions volcaniques ! Ivresses, san-
ts, grincements de dents, métaphores fracas-
ites ! Interprétons, interprétons, et surtout con-
lons; Berlioz excelle à grimer sa douleur; il se
ne le change à lui-même; il attribue à mille
jets divers, aux causes les plus fortuites, et sou-
t les plus improbables, le souci dont il porte en
-même le germe indestructible; il est l'inquiétude;
uiétude féconde, si elle est l'une des principales
rces du romantisme; inquiétude tragique puis-
elle se résoud en crises fréquentes où s'épuise la
sibilité... Notons les amours, les triomphes, les
succès de Berlioz; n'omettons dans le scénario de
vie ni une Camille Moke, ni une Harriett Smithson
une Recio... comparses d'un drame infiniment
achant, mais purement intérieur. Berlioz est tout
reil à son Harold en Italie, en qui M. Adolphe Bos-
otnous invite à voir « la Rêverie, la Mélancolie,
me même du Romantisme ».

Et c'est pourquoi il ne saurait déchoir au milieu
ême des plus banales aventures : en Berlioz nous
stinguons d'abord le Romantique : romantique, il

l'est avec des façons particulières : il incarne qu'on pourrait appeler le romantisme méridiona cadet de Provence atteint du mal du siècle, il ob tantôt aux suggestions du lyrisme élégiaque tragique, tantôt aux très précises injonctions d' tempérament porté vers l'action et l'intrigue : mélancolique est le plus avisé, le plus tenace solliciteurs : cet Harold byronien est le plus force des arrivistes ; de là un perpétuel désaccord en ses œuvres et ses gestes, entre ses aspirations et conduite, de là l'apparente incohérence de sa tout entière et ses fréquentes allures de raté blime.

Étrange vie, durement cahotée, abondante œuvres, et si remplie d'agitations stériles ! A Ror pensionnaire de l'Ecole française, ses camara l'ont surnommé le *Père la Joie* : ironie bienveilla de ces jeunes gens, qui ont vite discerné la dou nature du fantasque Jeune-France, ténébreux, fo ment passionné, épris de rêves macabres — fash nable, spirituel, gai compagnon, amateur de liais faciles et de succès mondains. Le Père la Joie ravagé par un grand amour : trahi, on sait ses r naces de meurtre, son suicide manqué : M. Adol Boschot conta naguère par le menu cette équi tragi-comique ; il conte maintenant la « con lescence » du faux-suicidé, convalescence rapi favorisée par la complicité des camarades et directeur de l'École, hâtée par l'éclosion d'une œu où Berlioz met en musique son aventure... Ber est à Nizza-la-Bella : bains de mer et siestes au leil : inquiétudes, roublardise de ce pensionn fort désireux de ne perdre point le bénéfice de

sion ; tout s'arrange : Berlioz explore Gênes, ques, Pise, réintègre l'École, achève *Le retour a vie*, *ou Lélio*... Episode caractéristique, alter- ives de sens pratique et de démence passionnelle, an et diplomatie ; au total réussite, puisqu'enfin Horace accueille le déserteur, puisque la pension maintenue, puisque l'*Artiste* s'est exprimé tout ier en une partition dont la truculence fera fré- les pâles « industriels » de la villa Médicis bord, et ensuite les bons gardes nationaux du cide Louis-Philippe ; l'Artiste dont la *Symphonie tastique* traduisait les cauchemars dus à l'opium, *rtiste* s'écrie : « Dieu, je vis encore !... La vie, nme un serpent, s'est glissée dans mon cœur pour déchirer de nouveau ! » ; le *Mélologue* continue et ève la Symphonie : une femme est au centre des calyptiques visions de l'Artiste :

Quelle est cette femme? se demande M. Adolphe Bos- t. L'Artiste, dans la Fantastique, s'empoisonne en l'hon- ur de la « fille » Smithson ; dans le Mélologue, il revient a vie en maudissant « le gracieux Ariel ». Mais il ne les mme pas : il est l'Artiste ; et l'autre, quel que soit son m, est la Femme. Lui, il est l'être fatal, l'élu en qui ent toutes les énergies, toutes les aspirations, tout le sir et tout le malheur ; il est un Lucifer, un Prométhée, Hamlet, un Manfred, un Faust, un René ; il est l'amour ant et maudit. Elle, elle n'est que le réceptacle, le sup- rt presque inutile des rêves incandescents de cette ande âme débordante. L'*Artiste* (ou Berlioz), se grise de -même ; sur la scène (comme dans son cœur) ; mais il resse ses monologues lyriques à un fantôme féminin, ntôt séraphique, tantôt orgiaque, pour l'antithèse. »

L'Artiste survivra : la vie lui sera de moins en oins indulgente, Hamlet supplicié par la trivialité

des soucis quotidiens, Manfred asservi, René v
time des travaux forcés du feuilleton, prisonnier d
« bagnes de la critique ».

A Rome, sa jeunesse triomphe, non sans de perp
tuelles lamentations : est-il point « exilé » ? «
m'ennuie à en devenir fou... » ; pour se distraire
chasse, il boit de l'orvieto, il mange « des oisea
crus » ; il se réfugie dans la basilique de Saint-Pier
et, confortablement installé dans la fraîcheur d'
confessionnal, lit *Le Corsaire*. « Et le confessionn
retentissait d'un grincement de dents à faire frén
les damnés. » On le rencontre à Naples, à Pompéï
Subiaco, « bourgade voluptueuse » où sa guitare f
merveille en des bals improvisés. En dépit des rapid
ivresses, il s'ennuie, il s'ennuie jusqu'au jour où
s'évade vers la France : il rêve de succès éclatant
il est avide d'action ; il sera son propre imprésari
quel rôle mieux approprié à son fougueux beso
d'activité ?

*
* *

Et ce sera ainsi jusqu'à sa mort : amours, rêv
fulgurants, byronisme, romantisme — efforts pra
ques, complots ourdis autour des ministres, des
recteurs de journaux et de théâtres, agitati
bourdonnante et rarement fructueuse — œuvres v
lentes, agressivement originales, comprises seu
ment de quelques initiés, en sorte que l'artiste gra
dit dans un isolement dont il ne cesse de souffrir.

Ingéniosité d'un grand artiste à multiplier, à r
nouveler ses souffrances : souffrances réelles, to
tures imaginaires : prix de Rome, pensionné pe

ıt cinq ans, ami des Bertin qui lui ouvrent les
ats, protégé du duc d'Orléans, joué dans les
émonies officielles, Berlioz a-t-il quelques droits
e plaindre du gouvernement bourgeois de Louis-
lippe ? Il se plaint ; il se pose en victime ; un
ement promis est-il différé, Berlioz se croit per-
uté : « Mille tonnerres !... Il faut que l'enfer s'en
le. » Berlioz « s'énerve, se crispe... Plus de som-
il... La nuit durant, brûlé de fièvre, il change les
as de la veille en fantômes tortionnaires. Le len-
nain, la réalité lui apparaît à travers son cauche-
r. Brisé, pantelant de rage (de rage contenue),
evient dans l'antichambre ministérielle, dans les
reaux. On accueille le triomphateur, on lui sourit.
Lui, tout en restant calme, il n'aperçoit que des
edins, des conspirateurs sournois, des voleurs
leux. Au pinacle, il se croit au pilori... » Ainsi,
ec la plus intempérante ardeur, Berlioz se crée
chimériques soucis, non content de ceux très
ls que lui réserve la destinée : soucis d'argent ;
noble gêne le paralyse, le condamne à un exté-
ant labeur de journaliste ; soucis conjugaux :
riette Smithson, l'Ophélie des premiers rêves
oureux, est devenue l'épouse la plus acariâtre.
rlioz abandonne un foyer intenable...

Misères vulgaires, dont Berlioz dut souffrir d'autant
us amèrement que ses ambitions de fortune étaient
us gigantesques, plus démesurés son désir et sa
ulté de bonheur. Le persistant insuccès de ses
uvres apporte à ses plus chers espoirs le démenti
plus cruel ; Berlioz n'a pas de public ; désespéré,
quitte un jour la France : il fuit vers Bruxelles :
e femme est auprès de lui, un « mauvais compa-

gnon... Pas un seul jour Marie Recio ne lâche prise. Sans cesse elle l'entourera, lui déjà suspect isolé, d'une atmosphère de jalousie et d'antipathi d'aigreur, qui accroîtra le vide autour de lui. »

C'est en vérité un poignant tableau que celui ces onze années de la vie la plus agitée, la plus va nement audacieuse, la plus impuissante à fonder et retenir fût-ce le plus relatif bonheur... Une impre sion d'accablement s'en dégagerait, si M. Adolp Boschot n'y avait introduit à profusion anecdote menus portraits, esquisses légères où revivent l mœurs et les paysages du siècle dernier, aspec d'Italie et de France, rues et banlieues parisienne tel ce croquis d'un Montmartre exquisement rural et lointain :

« Berlioz conduit son Harriett au délicieux jardin qu a découvert pour elle, à Montmartre. Passé la barri des Martyrs, les voici qui montent, tous deux, par u grande avenue plantée d'arbres, vers les moulins. Sur vieille église s'élève, en façon de clocher, une mass tour ronde, adaptée à la courbe du chevet, et qui po la longue potence d'un télégraphe à signaux. L'égli entourée de son cimetière plein de tombes et d'arbr occupe le centre du village. Devant elle, une petite pla avec des maisons rustiques ; tout à côté, la mairie. Çà là, des cabarets avec des bosquets où l'on joue a boules : ce jeu rappelle à Berlioz son village... Ils dép sent l'église, et s'engagent dans la rue Saint-Denis. E descend le versant Nord... Au loin le village de Sai Denis groupe ses quelques maisons autour de la ba lique... »

M. Adolphe Boschot enrichit, illustre son récit évoque le « milieu », la Rome des lauréats de Fran des rapins et de ces galants abbés que Berlioz exè

une si belle franchise, le Paris des musiciens, musicographes, des croque-sol, des membres l'Institut, des journalistes, des donneurs et des iteurs de concerts. En ce Paris, qui applaudit t, Paganini, Meyerbeer, voici Wagner qui déjà id conscience de l'antinomie entre le drame ical allemand et l'opéra meyerbérien, Wagner , pauvre, et qui déjà dénonce à ses compates l'incurable légèreté française : « O, ma noble ie allemande, combien je dois t'aimer, combien lois m'exalter pour toi !... Combien je me sens d'être Allemand !... » Et Wagner s'efforce iter nos journalistes et nos chroniqueurs : Wa- « s'essaie au papillotage ».

nfin la musique de Berlioz n'est pas absente de vre : les analyses musicales de M. Adolphe Bost nous avertissent que l'on aurait tort de juger lioz sur ses chroniques qui furent brillantes, fas, très souvent complaisantes, ou même sur ses os qui furent volontiers tranchants et excessifs... reste il n'ignore pas que « personne, ni même lioz, ni même Wagner, ne peut parler *avec des* s de l'émotion suscitée par une musique pure- t musicale ». Cette biographie ne nous dispense c nullement de goûter et d'approfondir l'œuvre sicale de Berlioz.

SUPERCHERIES ROMANTIQUES[1]
NODIER ET MÉRIMÉE

Ces romantiques furent en vérité des gens é
nants, et qui s'entendirent à corriger la monot
de l'existence ; non contents de s'éblouir entre
aux éclats d'une invraisemblable littérature, ils
tivent l'aventure et parent de je ne sais quel r
romanesque les plus banales occupations. Pu
des livres est un passe-temps innocent ; ils don
à l'homme de lettres des allures de conspirat
l'écrivain s'entoure de mystère, se mystifie lui-m
et mystifie ce bon public, qui n'a point cou
d'attacher tant d'importance aux faits et geste
hommes et des femmes de lettres. Au reste il
parfois ne pas s'ennuyer, le bon public du
mencement du dix-neuvième siècle ; poètes et
vellistes régalent son bon sens de maintes fa
assez bien réussies.

1. Voyslav M. Yovanovitch, *La Guzla de Prosper Mé*
Étude d'histoire romantique ; préface de M. Augustin

oyez plutôt Nodier, l'aimable Nodier, l'excellent
ier, de qui les œuvres ne sont plus guère lues,
qui les vers faciles accompagnent encore je ne
quelles mélodies désuètes, goûtées naguère, à
i oubliées aujourd'hui de nos pensionnats de
es filles. Ce brave Nodier publia en 1818 un
t intitulé *Jean Sbogar*; il avait eu une vie mou-
entée; en ce temps-là, nul n'était surpris qu'un
nitif aimable et remuant, et dont la police impé-
avait failli prendre au sérieux les velléités
dépendance, nul n'était surpris qu'un écrivain
it, aimablement curieux, ancien secrétaire de
egru, ancien bibliothécaire à Besançon, eût,
mois durant, exercé les pittoresques fonctions
bliothécaire de la ville de Laybach.

Laybach, Nodier avait été comme le conseiller
lectuel de Fouché, gouverneur de l'Illyrie fran-
; il y avait rédigé le *Télégraphe officiel des pro-
s illyriennes*, journal polyglotte et napoléonien...
ans doute n'eut-il point le temps de pénétrer pro-
ment l'esprit, les mœurs et la littérature des Illy-
; il n'eut point le temps de s'apercevoir que deux
ues rivalisaient en ces provinces et qu'on ne sau-
confondre le serbo-croate et le slovène. Nodier
ndit, et n'en parut que plus autorisé à révéler
Français les beautés de l' « illyrien »... Simple
l; aujourd'hui encore plus d'un voyageur décrit
damment un pays étranger et ses habitants,
e prit point la peine d'y séjourner neuf mois...
t habité huit mois à Laybach, et fréquenté trente
une pension allemande à Trieste, Nodier était
à nous révéler l'Illyrie; il n'en douta jamais,
eut point de peine à répandre sa conviction

parmi ses compatriotes. Aussi bien avait-il ma
de vieux livres, ouvert quelques grimoires, int
rogé d'authentiques Illyriens ; en outre le goût
la description était en lui, et l'on doit croire qu'il
plaisait à la contemplation des beaux paysages,
qu'il en notait avec justesse les aspects essenti
car, trente ans plus tard, Gérard de Nerval témoig
de son exactitude ; de Dalmatie, Gérard écrira
effet à un ami :

« Je t'écris en vue de Trieste, ville assez mauss
située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Ad
tique, avec ses grandes rues qui la coupent à an
droits, et où souffle un vent continuel. Il y a de be
paysages, sans doute, dans les montagnes sombres
creusent l'horizon ; mais tu peux en lire d'admira
descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoisell*
Marsan, de Charles Nodier ; il est inutile de les rec
mencer. »

En somme, Charles Nodier avait, comme on
tout ce qu'il fallait pour exploiter littérairemen
pays illyrien ; c'est pourquoi dès 1818, il publie
Sbogar.

Vous conterai-je les exploits du héros qui d
son nom au livre, espèce de Rocambole pleur
mélancolique, emphatique et fatal ? Jean Sboga
un bandit qui défie la maréchaussée impér
nargue les régiments, commet mille atrocités
cesser jamais d'affirmer une ambition subl
bandit honnête homme, bandit philosophe... enf
prototype des grands révoltés romantiques. Il
en secret la blonde Antonia, française, fille
émigré qui vint mourir au bord de l'Adriati

is il est né sous une étoile fatale, il sait que Dieu n'avait rien fait pour lui » ; il accepte la soli- e en châtiment de ses péchés, et s'efforce d'étouf- une passion qui vouerait au malheur la mystique tonia... Et ce scrupule serait fort honorable si n Sbogar s'y tenait ; mais qu'adviendrait-il du nan ? Le roman nous entraîne à Venise où Antonia ncontre un jeune étranger aussi séduisant, aussi ble, généreux, beau et magnifique que mystérieux, thario ; Antonia est singulièrement attentive aux cours de ce ténébreux jeune premier, car Lotha- n'ignore ni Rousseau, ni Ossian, ni René, et son isme spontané, sa misanthropie, sa haine de la civilisée confondent de prestigieuses réminis- ces.

Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont lquefois entraînée dans des excès que je n'ai que trop ribiement expiés. Par instinct plutôt que par raison, fuyais les villes et les hommes qui les habitent : car je haïssais, sans savoir combien un jour je devais les r. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croa- , les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres imates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je res- s peu dans les lieux où l'empire de la société s'était ndu ; et, reculant toujours devant ses progrès qui in- gnaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces ntrées, borne commune de la civilisation des modernes d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes ces, la corruption et l'esclavage : le Monténégro est mme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais elle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis eu- péenne... »

Bref, Antonia regagnant l'Illyrie après que Loth
rio eut magnanimement refusé de l'épouser, An
nia est enlevée par la troupe de Jean Sbogar ; enf
mée au château de Duino, elle devient folle — ell
vu poignarder sa sœur — elle divague, revient à
raison, mais ignore toujours le visage de son rav
seur perpétuellement voilé de noir. Un jour can
nade, fusillade, assaut du château; Jean Sbogar
conduit à Mantoue avec trente-neuf compagnons ;
le condamne à mort, mais les juges ne sont pc
assurés d'en avoir fini avec le bandit qu'ils n'ont
reconnaître ; on se souvient d'Antonia, on la mar
dans la cour du supplice; les condamnés para
sent :

« — Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.
Lothario se détourna et la reconnut.
— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au trav
des sabres et des baïonnettes ; car elle comprenait q
allait mourir !
— Non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !
— Lothario ! Lothario !
— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.
— Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !
Et son cœur se brisa.
Elle était par terre, immobile, elle avait cessé de re
rer. *Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de
sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à
poids.*
— Cette jeune fille est morte, dit-il.
— Morte, reprit Jean Sbogar en la considérant fixem
Marchons ! »

Nous ne lisons plus *Jean Sbogar* ; vous voyez
nous avons tort : je recommande *Jean Sbogar*
neurasthéniques, aux mélancoliques, à tous ceux

acent le spleen et l'anémie cérébrale ; c'est une ure honnête en même temps qu'un sûr tonique. es contemporains de Nodier étaient-ils blasés ce genre de littérature? ils ne firent aucun suc- à *Jean Sbogar*; pourtant l'auteur avait mis lque astuce à solliciter leur attention : jugez-en. 'abord Nodier jura que Jean Sbogar n'était pas personnage chimérique, mais un héros populaire ont la renommée aventureuse remplissait encore États vénitiens » ; le livre reproduisait maintes sées « tirées de sa conversation avec une scrupu- se littéralité ». Nodier ira jusqu'à affirmer que roman avait été composé « en 1812, aux lieux mes qui l'ont inspiré » ; il écrira :

Je me vois obligé de déclarer que personne au monde de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est t-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, nnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le ps, les pièces de la procédure en communication pour orriger quelques germanismes esclavonisés dont il ignait de s'être quelquefois rendu coupable dans la leur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits je n'aurais pas pu mieux inventer, quand j'aurais été hocke. »

Dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Em- e* il prendra à témoin la mémoire de Fouché. Il a tant et si bien que de très scrupuleux écrivains croiront : Emile Montégut affirme que Nodier it « suivi de près les exploits et le procès de Jean ogar » ; M. Michel Salomon découvre en *Jean ogar* un « roman documentaire avant l'invention

de ce mot ». Sainte-Beuve lui-même n'eut au soupçon.

Bien entendu ces excellents critiques furent times d'un conte à dormir debout : Jean Sbogar rien d'illyrien ; son nom même semble tchèque ; bon juge, M. Voyslav M. Yovanovitch, a dit le de la fin : « c'est un fantoche littéraire qui n'est même vraisemblable, et, pour le peindre, Nod n'avait pas besoin d'aller à Laybach. »

Première supercherie.

Nodier, désireux de succès, en commet une au plus singulière, et c'est ici qu'éclate en toute ingénuité savoureuse la roublardise de ce roman malgré lui.

Car *Jean Sbogar* parut sans nom d'auteur, n accompagné d'un étrange avertissement ; les édite avaient reçu le manuscrit des mains d'un voyag prêt à partir pour la Russie ; quelques amis pron cèrent le nom de Mme de Krudener. Le *Journal Paris* protesta :

« Cet artifice était trop grossier pour réussir ; comm en effet le lecteur aurait-il pu confondre la mélanc douce et suave, les sentiments pudiques, les pensées gieuses qui distinguent l'auteur de *Valérie*, avec c misanthropie farouche, cet amour forcené d'un brig pour une femme dont la tendresse est plus bizarre core, avec des aventures extravagantes qui renchéris sur les ténébreuses productions d'Anne Radcliffe, e mot, avec Jean Sbogar ? »

Le *Journal du Commerce* protesta :

« L'éditeur de ce roman nous annonce dans sa pré que cet auteur part pour la Russie ; puisse cette con

mpérer un peu la fougue de son imagination ! et puisse-il, si son amour pour l'état sauvage lui fait chercher les uples dans l'état le plus près de la nature, ne pas trou-r chez les Cosaques une réfutation *ad hominem* de ses stèmes exagérés. »

Nodier répondit — et je suis bien obligé de citer s textes, pour leur couleur inimitable :

« Monsieur,

« J'apprends, par un numéro de votre journal qui vient tomber dans mes mains, qu'on m'a attribué un roman titulé *Jean Sbogar*. Les personnes qui me connaissent avent que je ne fais pas de roman : et comme je n'en lis as plus que je n'en fais, je n'ai pas lu *Jean Sbogar*. Le gement que vous exprimez sur ce livre pouvant donner pendant une idée fort étrange de mon caractère, qui, râce au ciel, n'avait pas encore été compromis, et qui st à peu près tout ce qui me reste, j'espère que vous oudrez bien accorder à mon désaveu une mention de eux lignes.

« Quant au vœu que vous avez la complaisance de for-ier pour que les Cosaques ne répondent pas par un argu-ient *ad hominem* à mes systèmes sur les peuples nouvelle-ient civilisés, j'en sais apprécier la délicatesse, et je vous n remercie au nom de ma famille. »

Et voilà quels divertissements les gazettes littéraires offraient à leurs lecteurs aux environs de 820.

Nodier s'employa de son mieux à mystifier ses ontemporains ; cet ancien fonctionnaire illyrien, et ui avait assurément séjourné en Illyrie, et s'en antait, et ne manquait point d'en tirer quelque restige, cet écrivain si bien préparé à nous révéler Illyrie, commençait par se dérober ; bien loin d'in-

voquer sa compétence, il la niait, et s'efforçait d faire triompher un piquant mensonge. On aima beaucoup en ce temps-là ces petits jeux... Nodie toutefois n'en retira nul bénéfice : et l'on n'eût poin reparlé de Jean Sbogar, si la *Renommée* n'avait an noncé un jour « d'après les journaux anglais, qu le prisonnier de Sainte-Hélène s'était occupé de c roman deux jours : une nuit à le lire, et quelque heures à l'annoter ». Napoléon était fort utile à l publicité. On soupçonna l'éditeur de s'en êtr avisé... *Jean Sbogar* eut une seconde édition, s gnée de Nodier. Les éditeurs parfois en remontrer aux auteurs en ingéniosité commerciale.

*
* *

Moins de dix ans plus tard Mérimée recommenc le « coup » de Nodier, lorsqu'il publie *La Guzla o choix de poésies illyriques recueillies dans la Da matie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine*. Sc succès fut très mince en France ; et l'on demeur surpris des peines que se donnaient des gens d tant d'esprit pour duper quelques personnes cr dules, inspirer au plus grand nombre une défianc évidente, et ne point conquérir la gloire que leu talent eût plus aisément obtenue à visage décou vert. Il y a là un goût de la cachotterie que le r mantisme favorisa étrangement ; et l'on n'oubl point que Mérimée sollicita l'influence de Stendha ce monomane de la dissimulation, et qu'à certain égards l'élève passa le maître dans l'art de se m quer de ses contemporains, et plus encore de la po

rité... Mérimée, qui plus tard jugeait sans indul-nce *la Guzla*, en gardait surtout le souvenir d'une ureuse mystification, et nul n'ignore qu'il en ti-it quelque vanité.

« Il est vrai, écrit-il en 1842, qu'il ne s'en vendit guère 'une douzaine d'exemplaires, mais si les Français ne e lurent point, les étrangers et des juges compétents e rendirent bien justice.

« Deux mois après la publication de la *Guzla*, M. Bow-ng, auteur d'une anthologie slave, m'écrivit pour me mander les vers originaux que j'avais si bien traduits.

« Puis M. Gerhard, conseiller et docteur quelque part en lemagne, m'envoya deux gros volumes de poésies slaves aduites en allemand, *la Guzla* traduite aussi, et en vers, qui lui avait été facile, disait-il dans sa préface, car us ma prose il avait découvert le mètre des vers illyri-ues. Les Allemands découvrent bien des choses, on le it, et celui-là me demandait encore des ballades pour faire un troisième volume.

« Enfin, M. Pouchkine a traduit en russe quelques-unes e mes historiettes, et cela peut se comparer à *Gil Blas* aduit en espagnol, et aux *Lettres d'une religieuse portu-aise* traduites en portugais. »

Mystification sur mystification ; toute cette pré-ce de 1842 est un tissu de contre-vérités : M. A. ilon, qui ne fut jamais sévère à Mérimée, en eut sûr pressentiment; M. Voyslav M. Yovanovitch pporte les preuves les plus péremptoires ; et voici ue s'écroule tout un château de légendes.

Et d'abord l'aventure de *la Guzla* fut moins glo-ieuse que ne l'affirme Mérimée; les juges compé-nts qu'il invoque ne l'étaient guère : M. Bowring 'est point très sérieux; M. Gerhard...

M. Gerhard mérite que l'on considère un instant

sa falote figure de bourgeois gentilhomme et d
parvenu de la science et de la littérature. Ce Gerhar
a joué à la science et aux lettres allemandes un fo
vilain tour; il n'est que temps de s'en apercevoir
de ne plus accabler l'intellectualité germanique d
méprises de ce bonhomme indiscret. « Savant all
mand », « autorité allemande » s'en va-t-on rép
tant... Or, Gerhard ne fut jamais docteur, et s
autorité parut toujours si contestable que les enc
clopédies de son pays ont oublié jusqu'à son nom
Cet ancien marchand de toile était l'ami de Gœth
dont il célébrait les anniversaires en vers pompeu
et plats; Gœthe lui témoignait une considérati
indulgente et une bienveillance protectrice, car G
rhard était riche, et son zèle pouvait hâter la colle
tion et la publication de ce folklore étranger auqu
s'intéressait le poète. Gerhard traduisit en allema
des chants serbes, grecs modernes, espagnols, éco
sais, mais il édita en deux luxueux volumes s
propres poèmes... Ce vaniteux hurluburlu deva
accueillir *la Guzla* avec enthousiasme; il traduis
l'œuvre de Mérimée; ayant quelque notion de
poésie serbe, il perfectionna, si l'on peut dire,
version française... En vérité cette aventure ne f
point tant d'honneur à l'auteur des *Lettres à u*
inconnue; et nous lui reconnaissons trop d'esp
pour le féliciter d'avoir surpris la naïve bonne
d'un Gerhard.

Nous le féliciterons bien plutôt de n'avoir jama
abusé le grand Gœthe, qui fit de *la Guzla* le pl
gracieux et le plus spirituel compte rendu : les Fra
çais, constate Gœthe, se sont, depuis peu, épris d
littératures étrangères :

« Aujourd'hui, nous assistons à la plus étrange nou-auté ; ils prennent le masque des nations étrangères, et ns des œuvres supposées ils s'amusent avec esprit à se oquer très agréablement de nous. Nous avons d'abord avec plaisir, avec admiration, le faux original, et, après oir découvert la ruse, nous avons eu un second plaisir, reconnaissant l'habileté de talent qui a été déployée ns cette plaisanterie d'un esprit sérieux. On ne peut rtes mieux prouver son goût pour les idées et les formes olitiques d'une nation, qu'en cherchant à les reproduire ar la traduction et l'imitation.

« Dans le mot *Guzla* se cache le nom de Gazul : le nom e cette bohémienne espagnole masquée, qui s'était ré-mment moquée de nous avec tant de grâce, nous donna idée de faire des recherches sur cet Hyacinthe Maglano-itch, principal auteur de ces poésies dalmates, et nos cherches ont réussi... M. Mérimée ne trouvera donc as mauvais que nous le déclarions ici l'auteur du *Théâtre e Clara*, et de *la Guzla*. »

Une plaisanterie ; les meilleures sont les plus rèves ; et l'on ne pourrait guère reprocher à Mé-imée que de s'être complu un peu longuement à elle-ci ; sa supercherie fit des dupes en France, en llemagne, en Angleterre et jusqu'en Russie : M. Voyslav M. Yovanovitch toutefois, qui passe en revue les plus notoires, ne nous permet nulle illusion : es dupes firent preuve de quelque bonne volonté ; ucune compétence ne s'y laissa prendre... Méri-née lui-même ne s'avisa qu'assez tard, et par un entiment de gloriole rétrospective, de grossir leur ombre et leur importance ; il récidivait, et cette ois avec plus de bonheur, lorsqu'il proclamait *la Guzla* un modèle de supercherie littéraire : on l'a cru trop longtemps : « à l'origine il n'y avait pas mis beaucoup plus de mystification que Montesquieu

n'en avait mis aux *Lettres persanes*, et qu'il r
s'en trouve dans les *Voyages de Gulliver*... » Mé
fions-nous éternellement de ces romantiques.

*
* *

M. Voyslav M. Yovanovitch est le plus défiant de
historiens de la littérature ; sa suspicion préalable
aidée d'une précise érudition, met fin à une plaisan
terie un peu trop prolongée. Nous nous doution
certes que Mérimée ne doit jamais être cru sur pa
role ; M. Voyslav M. Yovanovitch confirme abondam
ment nos doutes et nos provisions.

Admirez toutefois la fécondité de ses recherches
parti d'un infime problème d'histoire littéraire, il abou
tit à esquisser l'évolution d'un mouvement européen
Car cette négligeable Guzla n'est qu'un exemple entr
bien d'autres de cette curiosité de l'étranger, de cett
fièvre d'exotisme, et l'on pourrait presque dire d
cette crise du voyage, où il faut voir l'un des plu
singuliers symptômes du romantisme ; chants popu
laires de tous les pays, poèmes anglais, écossais, es
pagnols, grecs, allemands... voire madécasses, pré
occupaient les lettrés et la foule. M. Voyslav M. Yo
vanovitch évoque la mêlée internationale où se pré
cipitent les poètes du commencement du dix-neu
vième siècle ; il replace *la Guzla* à son rang parm
la multitude bariolée des copies, des imitations, d
tous ces poèmes apocryphes où la mode contraign
les écrivains après le succès d'Ossian... Il remont
aux sources de *la Guzla*, surprend les procédés d
composition de Mérimée, qui avait beaucoup d

cture... et quelque talent. Son savant livre, où ille une clarté méthodique, est aussi divertissant l'instructif; voilà certes une excellente thèse, dont convient de féliciter, en même temps que l'auteur, Jniversité de Grenoble. L'érudition étrangère aporte à nos Facultés une collaboration de plus en us assidue ; le nombre grandit chaque jour des unes étrangers qui sollicitent le concours de la scipline française ; entre tant de thèses où se maent des originalités diverses, celle du Serbe Voyslav . Yovanovitch s'affirme l'une des plus remarquaement distinguées.

La lecture en est divertissante : citerai-je encore trait ? Mérimée, qui ne lut point vainement *Jean bogar*, Mérimée, qui s'inspira fréquemment des poèmes illyriens » de Nodier, — au point que odier se déclara « pillé », et « cria comme un gle » à l'apparition de *la Guzla*, Mérimée hérita à Académie du fauteuil de son précurseur ; or, voici mment il paraphrase l'éloge que lui impose l'usage adémique : « Nodier était un gaillard très taré, ui faisait le bonhomme, et avait toujours la larme à eil. Je suis obligé de dire, dès mon exorde, que était un infâme menteur, Cela m'a fort coûté à dire style académique. » Un infâme menteur ! ô Méinée ! quelle imprudente vivacité !

UN CAS DE ROMANTISME ALLEMAND

M. Ernest Seillière, à qui l'on doit de doctes v
lumes, abondants en théories ingénieuses et copie
ses, offre au public « une œuvre nouvelle, délass
ment de plus austères travaux[1] ». N'allez pas là-dess
rêver d'un trop frivole divertissement. Il s'agit cert
d'un roman, mais il y a roman et roman, et l'on
sait, n'est-il pas vrai, qui valent des thèses de do
torat, et par exemple dépassent en sagesse ordonn
bien des traités de psychologie, de sociologie ou
vulgaire thérapeutique... Il s'agit d'un roman; et
n'irai point prétendre que M. Ernest Seillière s'efforc
par manière de jeu, d'y faire briller les belles idéol
gies auxquelles son talent ambitionna de conqué
quelque prestige : j'avoue même qu'on peut, aya
lu ce roman, ne point s'avouer très ferré sur
« philosophie de l'impérialisme », — reconnaissez
une méritoire discrétion... mais enfin un analys
épris d'abstraction, et de qui la littérature s'acco

1. *Une Tragédie d'Amour au temps du Romantisme*; *He*
et Charlotte Stieglitz (avec des documents inédits).

na toujours d'un imposant appareil scolastique, s a naturellement une conception particulière du an où se reconnaissent ses habitudes d'esprit et plus fréquentes préoccupations. Ce livre-ci est homme qui ne pécha jamais par légèreté d'esprit. oici donc ce roman, « un véritable roman vécu, l'on ne trouvera pas un seul trait qui ne soit orunté à la réalité, pas une parole qui n'ait passé des lèvres vivantes ». Affirmation rassurante, s'il incontestable que la réalité dépasse en imprévu n couleur toute fiction ; mais enfin, il est bien des ières de peindre ou d'interpréter d'émouvantes ntures : celle de M. Ernest Seillière est peut-être philosophique, elle plaira médiocrement aux ar- es ; il n'en est guère de moins propre à rendre dans spontanéité capricieuse le mouvement de la vie : e est l'ordinaire rançon, le châtiment si vous pré- z, d'un excès de méthode et d'érudition psycho- ique. Que d'autres restituent dans sa grâce un folle et sa morbide fantaisie un bibelot roman- ue; M. Ernest Seillière ne chercha qu'un exemple appui de ses théories; qu'ils évoquent un décor pittoresque oublié, des êtres, des mœurs, un gage d'une truculence vieillotte. Voici un roman lacablement psychologique, sévère et nu comme réquisitoire, et dont le poids semblera lourd aux ules des défenseurs du romantisme.

*
* *

Est-ce bien sûr ?

D'autres se fussent attardés au pittoresque : M. Er- st Seillière va à l'essentiel, et n'a souci que de vérité

psychologique; certes, le cas de Stieglitz dut paraître tentant : délire romantique, démence c tagieuse, minutieusement observée, scrupuleu ment décrite au long de deux existences malh reuses. Car voilà ce qui importe : Stieglitz est fo de l'avoir été selon les rites avérés du rom tisme, lui vaut en quelque mesure la sympathie M. Ernest Seillière; et l'on peut penser qu'une au époque, un autre milieu eussent connu Stieglitz au fou, d'où l'on serait en droit de conclure que folie étant en lui, le romantisme n'en est qu'acc soirement responsable, et qu'au total il est imp dent et assez peu légitime de mêler trop étroitem la pathologie à l'histoire littéraire... Il n'en est moins évident que Stieglitz fut fou, si j'ose d romantiquement, et que l'exaltation romantique, propre à apaiser sa déplorable fièvre, parut, au c traire, en accélérer le mouvement désordonné; lucide, il s'assimila les théories romantiques; les vicia conformément aux tendances de sa névro et je crois bien que sa névrose eût été suffisante p causer le naufrage de sa vie, mais c'est du romanti qu'il semble périr.

Encore une fois a-t-on le droit d'accréditer semblable illusion ? N'est-elle point gravement c pable, la critique de notre temps, qui trop s vent encourage de telles erreurs et s'obstine à mander à une légion de détraqués la définition romantisme ? Il y a là, n'en doutez pas, un abus contre lequel il importera désormais de protes réclamons un plus équitable examen des faits, ap lons-en d'une critique passionnée ou trop systé tique à une critique impartiale et humaine; déjà v

'aux adversaires du romantisme s'opposent non
s panégyristes, mais des historiens : il fut de mode
ces dernières années de dénigrer Rousseau et de
ercher jusque dans la démence prétendue d'un gé-
al précurseur, la condamnation anticipée du roman-
me : ces façons ne sont plus supportables; elles
ront bientôt ridicules, car nul n'a raison contre la
ronologie et la bonne foi. Au surplus, relisez les
vrages de Mme Frederika Macdonald; ils ont la
leur d'un symptôme.

Étudiant — avec quelle application dans le détail
le cas Stieglitz, M. Ernest Seillière semble ne pas
oir un instant songé à prévenir une confusion
heuse : ou plutôt il nous déconseille d'instituer
ne nécessaire distinction, il ne nous dit jamais :
Voilà un fou, examinons de quelles déformations
déshonore l'enseignement des sublimes poètes »;
affirme : « Voici un romantique; d'ailleurs mé-
ocre et prodigieusement dénué de génie, de qui la
e cérébrale fut marquée de fréquents accidents;
udions à travers sa vie et ses écrits les consé-
uences et les excès du romantisme... » J'ai dit que
commisération de M. Ernest Seillière pour ses pi-
yables héros se colorait de quelque sympathie;
joute : dans la mesure où ils semblent incarner le
al romantique; il leur témoigne cette espèce d'ami-
compatissante qu'un médecin ne refuse point à
sujet dont il attend l'éclatante confirmation de son
agnostic. Le diagnostic de M. Ernest Seillière est
une abondance aisée et d'une précision qui, pour
re facile, ne nous en émerveille pas moins, tout en
us inquiétant : il s'agit bien d'un homme, en vérité,

d'un médiocre et lamentable écrivailleur; c'est l
procès du romantisme que l'on instruit en dénombra
les excentricités, les fautes contre l'esthétique, l
morale, les plus élémentaires injonctions de la simp
et droite raison, dont un Stieglitz se rend coupable
M. Ernest Seillière établit ce dénombrement avec u
patience tranquille : subtil accusateur, il ne négli
ni un geste, ni une intention de son misérable héros
que de nuances dans la folie ! et, pour conclur
quel effroyable bilan ! Quant à nous, qui ne consid
rons point sans dégoût et quelque surprise horrifié
tant de bassesse, de lâcheté, et pour tout dire, d'ind
gence morale et de dénuement intellectuel, nous no
empressons de dénoncer un intolérable malentend

On répondra que l'œuvre et la vie d'un fou ne so
point nécessairement dénuées de sens, que la folie
sa logique dont il faut tenir compte, si elle met
lumière les conséquences extrêmes et les vices con
titutionnels d'une doctrine ou d'un art, qu'au tot
on connaît imparfaitement un mouvement d'idée
si l'on néglige d'en étudier les représentants peu a
torisés ou même indignes : l'étude d'un organism
malade ne renseigne-t-elle point sur les phénomèn
de la vie la plus normalement saine ?

Certes, mais si une telle méthode est légitime, qu'
en précise la portée en en définissant les périls; o
voit assez que ces périls ne sont point imaginaire

*
* *

La démence de Henri Stieglitz est évidente; mai
tes preuves en sont loyalement fournies par M. Erne
Seillière, qui ne s'empresse point d'attribuer à

monstration tout le sens dont elle demeure impli-
ement chargée : hallucinations de l'adolescence,
goisses, crises périodiques, appauvrissement de
vie psychique, dominée par la tyrannie de l'idée
e, folie circulaire... Quelle part en tout ceci revient
l'hérédité ? Nous l'ignorons, sans nous dissimuler
gravité du cas... Ce fou avantageux, ce maniaque
au parleur, ce rêve-creux, ce faux poète, épouse
harlotte Willhœfft ; ah ! voici une véritable héroïne
roman :

« Son front, écrit un ami enthousiaste, couronné de
oucles brunes qui se jouaient à ses tempes, offrait un
ofil plein de pensée ; non pas étroit et médiocre
mme celui de la Vénus des Médicis, mais paré d'une
ble pudeur juvénile et de la plus séduisante modestie.
u-dessous se dessinait le nez, fin, un peu long, hardi-
ent dressé et très légèrement arqué, jetant sur tout
visage un reflet d'énergie, exprimant l'infrangible cou-
ge et la soif d'action qui distinguaient cette âme géné-
euse. Souvent, elle portait le front légèrement incliné
r l'épaule gauche, dans une attitude de doux abandon
ui disait le goût de la méditation silencieuse, mais aussi
ttention sympathique, l'effort d'intelligence affectueuse
u'elle accordait à tout et à tous.

« Elle avait des yeux d'une beauté surnaturelle, grands,
runs et étincelants, dans lesquels se reflétait, comme
n un cristal limpide, le mouvement incessant de son
sprit... Parfois, lorsqu'ils se relevaient soudain, émus
e quelque impression forte, de quelque prévision im-
ortune, ils traduisaient une bravoure foudroyante, et
isaient l'héroïsme possible dans la résolution, comme
ans l'exécution. »

Charlotte croit d'abord au génie de Stieglitz : éter-
elle duperie de l'amour ! car elle l'aime, et d'un
mour vigilant, inquiet, quasi maternel : elle l'aime,

et bientôt le juge : elle est intelligente ; cette jeun femme est sympathique et en vérité charmante ; ell juge Stieglitz et continue de l'aimer : elle l'aime e dépit qu'il lui manifeste une étrange tendresse, e bien que cet odieux mari témoigne du plus pla égoïsme : ce raté prétend aimer non la compagne mais l'inspiratrice : pauvre amour, qui condamn Charlotte aux parures endeuillées — la sombre ima gination de Stieglitz ne rêve point aux muses d'autre atours — et la voue aux perpétuelles angoisses Charlotte aime ce mélancolique halluciné, ce dément jusqu'à ce qu'enfin... mais que sait-on ? et qui fixer les limites de dévouement féminin ? que de femme eussent entouré de soins passionnés le malad jusqu'à la crise définitive ! L'héroïsme de Charlott trouve une autre voie, à moins que... ici encore comment ne pas hésiter ? Charlotte désormais aime t-elle Stieglitz ? une trop compréhensible lassitud expliquerait-elle point le geste d'une amante enfi désabusée ? En vérité que sait-on ? et qu'il est dif ficile de pénétrer le secret de ce drame entre u mari inconscient et un ami nécessairement discret

Car il y a un ami, ami du mari, ami passionnémen dévoué à la femme : longtemps Mundt aima en silence un jour enfin — nous sommes en plein roman, admire les couleurs pâlies du romanesque récit de Mundt..

« Un jour, à Tegel, nous nous assîmes près du beau grand lac sombre, sur le gazon, et Stieglitz s'endormi bientôt profondément... Nous nous parlâmes, Charlott et moi, avec beaucoup d'animation, abordant les sujet les plus élevés ; elle me raconta sa vie passée, traça de plans pour l'avenir... Soudain, le soleil éclaira le lac ; o pouvait voir, dans le clair miroir de l'onde, les brillant coquillages qui reflétaient, en les estompant vaguement

rayons radieux. Le ciel semblait un dôme d'hyacinthe du sur le monde : les gramens se balançaient pensifs s la brise, et nous sentions derrière nous le calme de rêt fraîche et silencieuse dont les pins aux sombres ouettes s'éclairaient à demi. *Ce fut le dernier jour reux de Charlotte.* »

Que se dirent-ils au juste ? Est-il improbable aux confidences de Charlotte répondirent les aveux Mundt ? Quelques mois plus tard Charlotte invoait le souvenir de cette matinée de printemps dans lettre à l'ami :

« Pourrai-je jamais redevenir aussi joyeuse que je l'étais rs ? Je ne le sais : mon astre planait au plus haut de her, mais j'ai bientôt glissé vers les régions plus basses, je ne sais combien de toises en vérité ! »

Nul reproche; un ton d'affectueuse camaraderie, i ne dissimule ni les croissantes inquiétudes, ni la sion nerveuse dont elle ne se défend plus auprès Stieglitz : « Je n'ai jamais su, et je ne sais pas core où trouver l'emploi de mon amour ; le monde n a cure : *nul homme ne sait l'apprécier* dans la sure surabondante où je pourrais le donner... » uel réconfort attend désormais Charlotte, dont mari délire, et qui redoute — car il semble bien 'elle l'aime en secret — son ami ? Elle se suicide ; lez donc épiloguer sur ce coup de poignard, qui désère Mundt, et n'afflige que médiocrement, et surut passagèrement, cet invraisemblable Stieglitz !...

Suicide romantique, s'il est prouvé que le romanme détermina — ou favorisa, ainsi qu'il est vraiemblable — la folie de Stieglitz, et que Charlotte, le-même, nourrie de romantisme, n'eut point la

force de se soustraire, auprès d'un dément, aux effe
d'une déplorable hygiène mentale; s'il est prou
que Charlotte entra, en quelque sorte, dans les rêv
malsains de son mari, et en accepta la redoutal
logique; s'il est prouvé simplement qu'en pleine lu
dité, et non point épuisée par l'aveu d'une décepti
sentimentale, cette héroïque épouse pensa affranc
un compagnon infortuné des affres d'un odieux my
ticisme: Stieglitz se croyant persécuté par on
sait quel Némésis, Charlotte s'offrait, victime exp
toire; ainsi mettait-elle fin à de mystérieuses ve
geances; une peine profonde libérerait Stieglitz
ses vaines terreurs; et telle est, en effet, l'explic
tion qu'elle-même parut donner de son acte, telle
version, qu'avec une sorte de cynisme satisfait St
glitz à son tour propagea et toute sa vie défen
envers et contre tous...

Des preuves, je n'en vois guère, pour ou cont
ces diverses hypothèses, et tout le zèle de M. Ern
Seillière n'empêche point que quelque obscurité n'e
veloppe cette aventure... Charlotte Stieglitz n'en
pas moins séduisante; un pieux hommage était dû
cette généreuse et inquiétante jeune femme; il no
plaît, certes, qu'un écrivain français s'en soit avisé
Mais qu'elle est donc fugitive, dans le livre
M. Ernest Seillière, l'apparition de cette gracieu
Alceste! Un romancier en eût fait la figure centra
de son œuvre. M. Ernest Seillière la sacrifie une f
encore à la mémoire de Stieglitz; c'est faire, en
rité, beaucoup d'honneur à un personnage pro
gieusement subalterne, et à qui — M. Ernest Se
lière nous en avertit — la critique allemande attrib
une moindre importance.

IV

SILHOUETTES FÉMININES

MADAME DE TENCIN

Femme de lettres, femme d'affaires, femme
côve, de salon, d'antichambre, de concile et
adémie... » Et nous voyons, hélas ! que trop
faires se traitent en cette alcôve, qu'en ce salon
plus désobligeantes intrigues se nouent et se
ouent, que « la marquise de Tencin », laquelle
t point marquise, se fût moins regrettablement
rdée dans les antichambres, si son ambition
it pu parfois se désintéresser des conciles et des
démies ; aristocrates, gens de lettres et de plaisir,
lats, politiciens, financiers, libellistes, aventu-
s entrent pêle-mêle dans cette vie et s'y bouscu-
confusément... Voici enfin un impeccable bio-
phe[1] qui remet chacun à son rang, et distingue
l'alcôve, le salon, le concile... — et prend des
ps, et nous invite parmi tant d'affaires, d'amours,
trigues, et d'aventures, à apercevoir une pro-

[1] Pierre-Maurice Masson, *Une Vie de Femme au dix-hui-
e siècle. Mme de Tencin* (1682-1749).

gression, une ascension, je n'ose dire un progrè
car dès la période de basse galanterie, la Tencin
tout l'esprit qu'elle aura jamais, et au temps
elle peine durement et négocie pour sa vie, elle m
nifeste cette indépendance de cœur, cette absen
de scrupules et cette volonté qu'admireront les cou
tisans de son éclatant succès.

Il était urgent qu'un écrivain informé, de jug
ment sûr et froid, vînt reconstituer cette existenc
et mettre, si j'ose dire, un peu d'ordre en ce tumu
tueux désordre : nous connaissions, pour l'avoir re
contrée à tous les carrefours du dix-huitième siècl
« la religieuse Tencin », « la belle et scélérate ch
noinesse Tencin » ; faute d'un guide éclairé nous étio
toutefois fort empêchés de renouer le fil de ses ave
tures, nous connaissions sa scélératesse sans
mesurer la profondeur ; nous admirions dans l'in
curité son intelligence, sa prodigieuse puissance s
son époque : notre blâme n'était point suffisamme
définitif ; notre louange manquait parfois d'ass
rance... Survient M. Pierre-Maurice Masson qui
terroge cette femme avec une liberté et une patien
pénétrante de juge instructeur : ah ! l'élégant désh
billage ! Ce juge enregistre, classe, constate, et l
est tout surpris qu'une sentence s'impose à no
esprit avant même qu'on nous en ait proposé
formule ; l'alcôve, le salon, les antichambres,
concile, l'académie... les dossiers sont là, étal
implacables ; il n'y a rien à ajouter, rien à retr
cher ; et rien n'est plus impressionnant que ce
impitoyable équité.

La femme d'affaires, hâtons-nous de le proclam
est digne d'une admiration sans mélange ; la fem

ante l'emporte sur bien des courtisanes par sa uté et la diversité de ses romans simultanés ou cessifs ; la femme de salon est égale à la femme faires : tour à tour ces trois qualités assurent à ne de Tencin des triomphes mérités dans les anti- mbres, les conciles, les académies... Et toutes femmes n'en font qu'une, et c'est de cette com- xité qu'est faite la femme de lettres.

Singulier exemple, et qu'il importe de méditer en vingtième siècle, où tant de nos contemporaines bitionnent ce titre.

Femmes de lettres, nos grand'mères et nos mères l'étaient qu'à regret, et comme un peu honteu- nent : leurs petites-filles et filles le sont orgueil- sement, avec une coquetterie charmante, je le ux, mais absurde ; et sans doute beaucoup reven- uent assez inconsidérément un prestige qu'elles s'empressent point de soutenir du renom d'œuvres ginales et fortes : les femmes toutefois ont envahi lettres d'un tel élan, que nul ne leur conteste s la possession d'un fief sans cesse grandissant ; r encore isolées et timides, elles assaillent en aillons disciplinés les gazettes, les revues, les isons d'édition ; d'accidentel devenu social, leur préoccupe les moralistes et les sociologues ; elles sont fait parmi nous une place — et quelle place ! avant même que nous eussions appris à les con- tre : telle est l'étrangeté du type où nous aperce- ns leur idéal, que l'observateur le plus attentif de r déconcertante psychologie, Paul Flat, les défi- sait naguère des *monstres*, au sens latin du mot, is enfin des monstres.

Quel supplément de preuves à l'appui de sa thèse,

ne tirerait-il pas de l'exemple d'une Tencin, s'il éta
prouvé que, moins femme de lettres, elle eût é
plus respectueuse de la tradition, plus éprise d
coutumières vertus de son sexe! Cette démonstratio
nul ne la fera, et l'on prouverait au contraire que l
ambitions littéraires n'apparaissent qu'assez ta
dans la vie de Mme de Tencin, qu'elles complète
sa physionomie, mais ne déterminent ni sa carrièr
ni son caractère, qu'au total Mme de Tencin ne f
point un monstre parce que femme de lettres, ma
peut-être femme de lettres parce que prodigieus
ment émancipée, et si vous voulez monstrueuseme
différente de la moyenne de ses contemporaines

A y bien réfléchir, je ne sais si M. Paul Flat
nous répondrait pas que, de son point de vue, ce
revient exactement au même.

*
* *

Femme de lettres, Mme de Tencin ne songe qu'a
sez tard à le devenir : elle n'est point une Germai
Necker, frénétiquement ambitieuse de gloire lit
raire dès le salon maternel ; elle entend vivre d'abor
si la misère des temps et le dénuement de sa fami
l'obligent à entrer toute jeune au couvent, elle s
qu'elle ne fait vœu ni d'austérité, ni de renoncemer
étonnante précocité de cette petite nonne, v
déniaisée au spectacle des intrigues couventuell
perversité native d'une adolescente en quête de l'oc
sion, et qui saisit la première offerte, et rêve, aya
jeté sa cornette par dessus les moulins, de moi
vénérables dérogations aux convenances et a

seignements de la stricte morale. Dira-t-on qu'elle t bien femme par cette amoralité tranquille, signe plus apparent de sa vocation ? En croirons-nous s psychologues, lorsqu'ils nous affirment qu'une mme n'exprime jamais mieux sa nature, que lors- 'elle renie cette réserve, cette modération, cette ideur intellectuelle aussi bien que morale, où nous oyons les traits essentiels du caractère féminin ? — sorte qu'une femme ne réalise ce caractère à nos eux qu'en se renonçant perpétuellement, et que les mmes les plus femmes par la vertu et l'attitude ne us apparaissent telles que par l'effort soutenu un habile mensonge ? Complexité de notre nature, mplexité de la nature féminine, que n'éclaire point e inefficace psychologie, et que complique encore nfluence de l'éducation. .

Une instinctive audace pousse dès son adolescence audine-Alexandrine Guérin de Tencin à ne point specter les mensonges conventionnels, lorsqu'elle éprouve quelque gêne ; elle obéit franchement x impulsions de sa nature ; si l'amoralité est, au re de certains moralistes, privilège féminin, elle t prodigieusement femme, et c'est pourquoi elle vient vite un monstre (au sens latin...), et rien ne rait plus effrayant, n'est-il pas vrai, qu'une telle nstatation, s'il fallait en conclure, ainsi qu'il sem- e logique, que l'éternel féminin soit d'abord un ment de désordre et d'anarchie.

Je n'essaierai point de montrer ce qu'il y a de spé- eux en une semblable argumentation, ni de prou- r qu'appliqué à certains cas masculins le même isonnement conduirait à des généralisations iden- quement aventureuses... Mais enfin, dès le couvent

Claudine-Alexandrine de Tencin est à la fois très femme et parfaitement amorale ; et peut-être n'aurait-il pas lieu d'insister sur cette amoralité, d'en faire l'objet d'une louange ou d'un grief, même d'y apercevoir un trait distinctif, si cette aimable religieuse n'y joignait un sens aigu des avantages qu'il lui appartient d'en retirer : combien parmi ses compagnes, ne furent ni moins femmes ni plus morales ? sur toutes Tencin l'emporte, parce que son amoralité est résolument systématique et délibérément utilitaire. L'amoralité en soi est une faiblesse, et ne devient socialement redoutable que par le concours d'une intelligence pénétrante et d'une volonté forte : rencontre rare, insoupçonnée de tous les débiles qui prétendent s'inspirer des grands hommes, et n'en reproduisent que les travers et les vices.

Mme de Tencin n'est point faible ; une étrange force d'âme la soutient dans toutes ses entreprises ; elle a tous les courages : celui qui risque, celui qui attend et supporte, celui qui monte à l'assaut et brusque la victoire ; elle calcule et mesure son effort ; ses amis lui reconnaissent un esprit viril :

« Elle avait, écrit Marivaux, une âme forte, courageuse et résolue, de ces âmes supérieures à tout événement dont la hauteur et la dignité ne plient sous aucun accident humain, qui retrouvent toutes leurs ressources que les autres les perdent, qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées. »

A sa façon, Piron ne dit point autre chose :

Femme au-dessus de bien des hommes
Du siècle héroïque où sommes.

. . . . . .

Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'enorgueillit ni n'abat,
Femme, au besoin, homme d'État
Et, s'il le fallait, amazone.

Si femme, Mme de Tencin méprise les femmes : elle
s méprise du haut de son énergique intelligence,
si vous préférez de son viril génie ; on n'en voit
esque aucune en son fameux salon ; elle n'eut
int d'amie, mais combien d'amis !... Ainsi se com-
ète son portrait : « Nulle femme, écrit M. Maurice
asson, n'a souffert davantage de n'être pas un
mme » ; il ne lui suffit point de sacrifier les de-
irs, de méconnaître la mission, et jusqu'aux ins-
ncts primordiaux de la femme — on sait quelle
ère froidement indifférente elle fut pour d'Alem-
rt — elle se classe elle-même dans une société
ommes ; elle a des passions d'homme ; il semble
'elle ait volé à son frère l'abbé, dont elle fera un
rdinal, ambitions et talents... Comme si un mons-
féminin ne pouvait atteindre sa perfection qu'en
rticipant de la nature masculine !

*
* *

Ainsi douée, Mme de Tencin vécut hardiment, cou-
geusement sa vie d'aventurière : ni Scapin ne fut
us ingénieux, ni Figaro ne fut plus fertile en ruses ;
une, elle est un Casanova en jupons ; elle finit
« mère de l'Église » et en reine de la société élé-
nte et polie ; nul ne connut de plus près les grands,
s princes, et jusqu'aux rois, — les bourgeois, le

peuple, l'humanité la plus humble et, n'en doutez pas la plus méprisable humanité : lisez sa vie et soyez édifiés... Les lettres n'y apparaissent qu'assez tard et jamais en dominatrices exclusives : c'est en grande dame que Mme de Tencin considère la littérature.. à la façon des grandes dames de son temps écrire n'est pour elles qu'un divertissement, un plaisir, une piquante encore qu'honnête débauche : une Tencin continue, la plume à la main, la conversation de ses hôtes; elle illustre ses récits de maximes qu'aiguisa une chambrée de spirituels amis : pour l'intrigue, les aventures, elle n'a qu'à se souvenir.

Et c'est ici qu'éclate sa supériorité sur la plupart de nos aimables monstres : femmes de lettres ?.. femmelettes, s'écrierait cette rude Tencin, qui prend soin de vivre avant que d'écrire, et qui apporte à la littérature le plus riche bagage d'humaine expérience. femmelettes, ô vous toutes qui vous attardez à des rêves puérils, jeunes femmes gracieuses, qui avez mieux à faire, bas-bleus hypothétiques qui ne savez point seulement comment on échappe aux griffes homicides de Messieurs du Châtelet, ni comment une femme parle à un premier ministre, à un cardinal, à un pape, et s'en fait obéir; femmelettes, ô vous toutes, esclaves de votre faible cœur, victimes de vos vapeurs, de votre manque de courage, de votre candide ignorance...

Certes, la supériorité d'une Tencin sur la plupart de nos femmes de lettres est, à bien des égards, éclatante : admirable préparation de cette romancière qui connut si parfaitement son temps; celles mêmes qui, de nos jours, auraient quelque droit à revendiquer un mérite analogue, ne s'en vantent point;

on aurait mauvaise grâce à ne pas approuver, en
e faisant leur complice, une telle discrétion. Voyons,
utefois, si de cette supériorité, que ne lui saurait
ntester l'immense majorité de nos femmes écri-
ains, Mme de Tencin retire tout l'avantage imagi-
able.

Franchement il ne le semble pas, et l'on demeure
upéfait du peu de secours que la femme d'expé-
ence prête à la femme de lettres : ou plutôt, pre-
ons garde, et retenons la leçon de critique finement
ancée que donne à ce propos M. Maurice Masson
quiconque serait trop pressé de conclure : il est
rprenant certes que plus de réalité pittoresque
relève point les récits souvent fadés de Mme de
encin : je vois bien que cette romancière n'a point
blié le couvent; les scènes de la vie claustrale
ntent son imagination; elle en use et en abuse, et
tisfait ainsi le goût du temps beaucoup plus qu'elle
obéit à une tendance personnelle; et peut-être
couvre-t-on à quelques traits furtifs qu'elle en
rle savamment : il convient toutefois d'en croire
lecteur aussi pénétrant que M. Maurice Masson,
rsqu'il se défend de trop préciser les réminiscences,
ire les confidences dont Mme de Tencin n'a pu
ujours repousser l'obsession. Ne cherchez point
ns ces romans une peinture du monde extérieur :
ute la couleur, et en vérité la verdeur de style dont
le est capable, demeurent l'ornement de sa corres-
ndance; et sans doute le genre qu'elle cultive
accommode-t-il d'un décor chimérique et très pâle,
une intrigue invraisemblable et puérilement com-
iquée, d'une langue enfin abstraite, aussi peu

« artiste » que possible : Mme de Tencin se plaît au récit pseudo-historique tel que le conçoivent les imitatrices de cette immortelle *Princesse de Clèves*, à savoir Catherine Bernard, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force, Mme Durand, Mlle de la Roche-Guilhem, la comtesse de Fontaines, Mlle de Lussan, Mme de Gomez... fécondes écrivassières dont le succès fut grand; grand certes, puisque M. Maurice Masson affirme : « Ces bonnes dames ont pourtant été aussi lues entre 1680 et 1740 que les Daniel Lesueur ou les Marcelle Tinayre (*sic*) au début du vingtième siècle. »

Toutefois si Mme de Tencin n'ambitionne d'écrire ni des romans pittoresques, ni des romans réalistes, ni même des romans vraisemblables, si elle réussit avec une regrettable aisance à composer des fictions qui découragent de nos jours les plus intrépides curiosités, n'allez point croire qu'elle ait en pure perte connu les hommes et approfondi la vie de son temps : ses invraisemblables récits, qui fatiguent par la monotonie d'aventures fantaisistes emmêlées de divagations sentimentales, ses récits monotones et décolorés trahissent çà et là une habile psychologie : si l'ennui dont ils débordent pouvait être vaincu, ils devraient ce suprême triomphe à cette « science du cœur » où l'ami de Mme de Tencin, Marivaux, découvrait le principal titre de gloire de écrivains de son temps.

Concluons donc que Mme de Tencin n'a point en vain traversé les pires épreuves, les plus abracadabrantes aventures, les plus étonnants succès : nous lui en voulons surtout de n'avoir point introduit e

s livres si peu que ce fût du scandale de sa vie : ous eussions préféré ses mémoires à ses romans... eut-être sommes-nous un peu injustes : retenez le moignage d'un très sûr historien : « Composés en s années d'assagissement et de demi-retraite, les mans de Mme de Tencin ne recouvrent aucune con-lence volontaire. Elle les a écrits, non pour rendre lustre à des scandales qu'elle eût préférés moins toires, mais pour faire à sa manière œuvre d'art, our purifier, en quelque sorte, son passé et re-nquérir une certaine estime par le sérieux et la stinction de sa plume. » Ainsi Mme de Tencin lorifie-t-elle à sa façon « l'éminente dignité » de la ttérature : monstre si l'on veut, mais non point nonstre littéraire; ainsi se distingue-t-elle de tant e nos modernes femmes de lettres, qui n'ont dans ur existence — rendons leur cette justice — d'au-es scandales que leurs livres.

LA DUCHESSE DU MAINE

Nos généraux, naguère, traduisaient Horace quand, au déclin d'une valeureuse carrière, le désir leur venait d'un divertissement intellectuel. De nos jours, ils font de l'histoire, comme tout le monde.

Aussi bien et mieux qu'un autre, le général de Piépape eût mis en bonne prose ou en vers français les *Odes* et les *Satires*; poète lui-même, il entend que nous n'ignorions ni *Entre ciel et terre*, comédie en un acte et en vers, ni les *Reflets*, ni certaine *Rêverie poétique sur Lamartine*, non plus que certains *Regains de jeunesse*, poésies de salon, ni *Réminiscences poétiques* ; ce sont là des titres... Retenons ces titres pour ne point désobliger le général de Piépape ; avouons toutefois que nous considérons avec un plus vif intérêt une série d'études relatives à l'histoire de la Franche-Comté, de la Champagne et de la Bourgogne, et qui témoignent d'un sens assez précis de la vie et de l'histoire.

Et enfin lisons le livre alertement érudit que l

énéral de Piépape consacre à la mémoire de cette quiétante duchesse du Maine « reine de Sceaux conspiratrice[1] » ; érudit certes : réunir plus de ocuments eût été difficile ; décrire plus copieuse- ent les plaisirs, les bals, les somptueux ajuste- ents, les jardins, les palais, tout le décor parmi quel se déroulèrent les menues intrigues et les pe- tes agitations d'une vie inutilement fiévreuse eût é impossible ; le général de Piépape supporte allè- rement le poids d'une vaste information ; ses des- iptions qu'animent des souvenirs vivants — et mme vécus, tant leur spontanéité est opportune - sont attachantes ; ce militaire mène son livre mbour battant ; à nous qui le suivons sans déplai- r, de faire halte çà et là, de nous recueillir, et de écouvrir une âme par delà le portrait de cette prin- esse-poupée en falbalas.

Une âme, une petite âme féminine, capricieuse et iolente, égoïste, cruelle, empoisonnée par le plus irulent atavisme — les tares de l'héroïsme — une etite âme faible et tyrannique, qui tyrannise son emps, et l'entraîne au plaisir avec cette hâte fébrile ue les vieux peintres attribuent aux terribles boute- n-train des danses macabres : une petite âme qui amba quatre-vingts ans durant, et jamais ne ré- hauffa personne ; une flamme brillante et glacée ; n furieux génie de dissipation ; on demeure quelque eu confondu devant le vaniteux néant d'une telle vie.

Une fois, une seule, cette petite-fille du grand

1. *Une petite fille du grand Condé. La duchesse du Maine, reine e Sceaux et conspiratrice* (1676-1753).

Condé se mêle des affaires de l'État ; elle a de grands desseins : chasser du pouvoir le Régent, rappeler en France Philippe d'Espagne flatterait l'ambitieuse descendante d'un héros ; elle intrigue, elle suscite des colères, noue des ententes, s'agite, correspond — les conspirateurs n'écrivent guère moins que les amoureux, ni moins mal à propos. — Dirige-t-elle ? Meneuse, est-elle menée ? Elle conspire ; non pas même : un historien à qui nous devons un tableau ingénieusement lumineux de la vie française au dix-huitième siècle, M. Casimir Striyenski, a dit ce qu'il convient de dire : « Le mot pompeux, quoique consacré, de conspiration, est trop fort pour désigner un complot enfantin, ourdi fort maladroitement par la duchesse du Maine, petite folle qui trouvait dans ces imbroglios un remède à sa neurasthénie. » Les contemporains se fussent à peine souvenu de la « conspiration de Cellamare », si le bourreau n'avait assez brutalement clos cette galante comédie : à Nantes, le 26 mars 1720, quatre gentilshommes bretons, Clément de Guer, le marquis de Pontcallec, François du Couëdic et Siméon de Montlouis eurent la tête tranchée ; à Paris — c'est Saint-Simon qui le note sans mélancolie, — « plusieurs gens, mais de peu, furent mis successivement à la Bastille et à Vincennes ». Quant à la duchesse du Maine, une année d'exil à Dijon suffit à amollir son courage au point qu'elle dénonça — au petit bonheur — ses complices, et le plus platement du monde fit amende honorable ; moyennant quoi elle réintégra sa petite cour de Sceaux, accueillie et fêtée par ses « bêtes » le plus spirituellement qui se puisse concevoir, à l'heure même où quatre têtes naïves

laient au bord de la Loire sur la place du Bouffai. On sait trop de quelles inconséquences s'accommo-, au bon vieux temps, l'honneur des princes, pour ir rigueur à une Condé d'une aussi banale aven- : d'excessifs scrupules seraient ici déplacés ; e tache de sang eût égalé la duchesse du Maine à fameuses héroïnes, si seulement le complot eût élé quelque talent politique, si surtout l'exilée de on eût montré une fierté plus résolue. Il faut en attre. — Caprice de femme adulée, en quête d'un ivel amusement ! Le malheur justement est que n ne puisse parler que de caprice ; c'est la seule , au cours d'une longue existence, où l'on eût été té de prêter à la duchesse du Maine une haute bition ou un effort de pensée.

*
* *

Le plaisir, l'unique plaisir, le plaisir but et fin toute activité, l'écrasant, l'odieux, le fastidieux isir, la duchesse du Maine ne recherche rien utre ; elle n'est point de ces voluptueuses habiles ouir du visage parfumé de la vie ; elle obéit à discipline follement sévère, elle se plaît au régime plus absurdement rigide, elle s'exténue, elle tue veilles ses amis, son entourage ; certes elle usse à la démence la vocation mondaine : bals, âtres, fêtes nocturnes, bergeries et petits vers, sa est un tourbillon ; elle n'atteint à l'équilibre que le vertige... Étrange duperie de cette reine inca- ble de concevoir le bonheur, et qui se voue à la s étourdissante bacchanale.

Bacchanale décente en apparence, autant qu'obs
nément déraisonnable : la duchesse du Maine d
teste le scandale au temps de Mme de Parabère
des roués ; ainsi s'assure-t-elle une originalité que
lui eût point valu son culte de l'esprit.

Car elle ne conçoit pas le plaisir sans le pime
de l'esprit : « Elle aimait, écrit Fontenelle, à donn
chez elle des divertissements et des spectacles, ma
elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention,
que la joie eût de l'esprit » ; une joie qui a de l'é
prit, n'est point une joie grossière ; il nous plair
tout au moins de le croire, il ne nous plaît pas
conjecturer la bassesse de l'âme, si nous approuvo
la finesse de l'esprit.

Que voilà bien, dites-vous, la doctrine du dix-hu
tième siècle ! — D'un certain dix-huitième siècle.
duchesse du Maine est une figure significative,
d'autant plus qu'elle ne pratique qu'assez imparfa
tement les vertus de son temps ; elle n'est point
modèle de la femme en un siècle où vécurent Mme
Lambert, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, la ma
quise du Deffant, Julie de Lespinasse, Mme d'Ép
nay, Mme Helvetius, Mme Necker et son orageu
fille... elle illustre en les isolant, elle illustre jusqu
la caricature certains traits de la femme et de
société du siècle de Voltaire.

Agée de près de quatre-vingts ans, elle s'écr
rencontrant ses enfants, le comte d'Eu et le prin
des Dombes : « Ah ! mes fils que vous êtes vieux
Ayant de bonne heure pris le parti de ne point vie
lir, elle est une jeunesse quasi octogénaire, arden
fébrile, méchante, mais fort polie ; sur le tar
remarque le président Hénault, « elle était deven

rêmement polie ». Pendant plus d'un demi-siècle, insolence avait été proverbiale... Elle ne vieillit nt en effet : elle eut le peu enviable privilège de neurer toujours égale à elle-même, et de ne ja- s dépasser l'idéal qu'avait conçu et défini une pour toutes son étroit cerveau d'orgueilleuse et use adolescente.

Une longue fête, brillante et morne, voilà sa vie : cieuse et vive, elle n'est point jolie ; elle est uis son enfance, « un peu estropiée du bras droit » ; ne, elle est la plus redoutée des « poupées du g » ; elle quitte Chantilly, devenue la capitale de iput, pour épouser ce bâtard que La Fontaine elle « le fils de Jupiter » ; bâtard, pied-bot, au neurant le plus honnête mari ; la Grande Made- iselle célèbre ce beau couple « un boiteux et une nchotte ». Les contemporains témoignent au duc Maine quelque estime, et une vague commisséra- n : acceptons leur jugement ; les soixante et onze ximes qu'il nous a laissées semblent bien nous erdire un sentiment plus chaleureux, et j'en nande pardon au général de Piépape ; il mani- te une indulgence qui ferait douter de sa pénétra- n, lorsqu'il écrit : les maximes du duc du Maine rouvent l'élévation de son âme. En voici quelques- es prises au hasard : elles sont d'un penseur et n homme de foi. La Rochefoucauld ne les eût it-être pas désavouées. » Elles témoignent certes n médiocre génie, des propositions comme celles-

Il est bien ordinaire de blâmer ceux qu'on ne se sent s capable d'imiter. »

« Un des meilleurs moyens de conserver l'humilité est de se connaistre capable par soy-mesme de tous les ma dans lesquels on voit tomber son prochain. »

« On ne peut s'habituer au bien de trop bonne heure avoir une trop forte envie de devenir honnête homme

Accordons au général de Piépape que ces citatio sont « toutes à l'honneur du prince lettré et ch tien », mais ne doutons pas que ledit prince let et chrétien n'ait été un assez pauvre homme.

Sa femme le lui fit bien voir : s'il joue dans la de la duchesse du Maine « un rôle négatif », la ré proque n'est point vraie ; il n'est que le compa honni et bousculé d'une effrénée sarabande ; qu'e est piteuse l'attitude de ce grand maître de l'ar lerie se glissant chez Jupiter pour lui confier chagrins domestiques. La poupée est un « démon que Louis XIV lui-même préfère ne pas affronte le grand roi, hélas ! morigène son fils et le com d'objurgations prudentes. « Voyant enfin, éc Mme de Caylus, qu'elles ne servent qu'à faire so frir intérieurement un fils bien-aimé, il prend le pa du silence, le laisse croupir dans son aveugleme et sa faiblesse. » Voilà qui est parler.

La poupée règne par la terreur ; les « scèn effroyables » qu'elle n'épargne à personne, et moi qu'à tout autre au duc du Maine, assurent le trio phe de son capricieux égoïsme ; elle ose, du viva de Louis XIV, avoir une cour, une cour brillante frondeuse ; elle ose y affirmer la hautaine extrav gance de ses ambitions et de ses rêves.

Et l'on risquerait de ne point se faire des mœu du dix-huitième siècle une exacte idée, si l'on s'attardait en cette cour de Sceaux où semble

re, en pleine fin de règne, la promesse et l'espoir
renouveau littéraire et social : le dix-huitième
le s'y annonce, parmi le rajeunissement de sin-
ères vieilleries ; le souvenir des salons des pré-
ses hante la duchesse du Maine ; elle fera de
aux une « cour de gaie science » ; elle y ressu-
e je ne sais quelle parodie des ordres de cheva-
; elle se proclame « la reine des abeilles »,
rectrice perpétuelle » de « l'ordre de la mouche
iel » ; cette sèche petite personne, si peu senti-
tale, et qui n'est capable que du plus frivole et
plus fragile héroïsme, exalte le sentiment, le
anesque à la façon de Mme Deshoulières, et
roïsme à la manière du Grand Cyrus. Surprenant
ange des temps, des idées et des mœurs, refonte
nelle d'où l'avenir surgit pénétré du passé. Quelle
levait pas être vers 1705 la grâce surannée et
netteuse de telle scène où semblent se rencontrer
e confondre sept ou huit générations de Français
tocrates et lettrés !

Qu'on se représente, dans le magnifique salon du châ-
de Sceaux, une importante assemblée, où l'on dis-
ue de beaux noms, des noms de science et de lettres...
Voici la réception d'un nouveau chevalier de la *mouche
iel*. La duchesse, c'est la *reine des abeilles*, la toute
sse et la toute puissance. Une baguette d'or à la
n, elle préside la séance sur un trône entouré de ten-
s de velours bleu, portant un semis d'abeilles et d'ar-
. Sa petite taille et ses traits délicats lui donnent
que chose d'aérien. Le récipiendaire fléchit le genou
ant le trône et attend. On lui fait jurer sur le mont
nette fidélité inviolable à la grande fée *Ludovise*. Il
gage à venir siéger chaque fois qu'il en sera requis
r la tenue d'un chapitre, au palais enchanté de
aux... Il jure de respecter les abeilles, d'aimer le

plaisir, de danser, de garder une médaille frappée
l'effigie de la duchesse... Mme du Maine la lui passe
cou, suspendue à un ruban citron. Cette cérémo
païenne et burlesque se termine par un joyeux souper
costumes. »

Tandis qu'à Versailles se déroule une pompe dé
lante et déjà à demi funèbre, à Sceaux la duche
du Maine inaugure une ère nouvelle; son « infa
gable démonnerie » scandalise les uns, enchante
autres, mais brûle les étapes, et donne le branle a
imaginations; le tintamarre des « nuits de Sceau
annonce une musique dont le siècle s'éprendra j
qu'à en mourir.

Qu'importe, après cela, qu'on ne soit redevabl
la duchesse du Maine d'aucune gloire littérai
d'aucune durable renommée ! Malézieu est le gra
homme de Sceaux. Malézieu, homme d'esprit, p
poète ; ses œuvres sont justement condamnées
l'oubli; il suffit à sa gloire d'avoir « représenté
grâce efficace », tandis que M. du Maine jouait
rôle de la « grâce suffisante ». Malézieu ne fut qu
intendant spirituel, le metteur en scène infatiga
d'un spectacle à surprises; du moins, ses inventi
attirèrent-elles les beaux esprits; parmi les « bête
Voltaire vécut l'un des moments les plus actifs de
carrière commençante.

Tel fut le rôle, telle la mission de la duchesse
Maine; ainsi mérite-t-elle une page dans l'histo
de la société des Lettres, cette nabote à l'âme n
lingre, cette petite âme méchante et frivole, ce
follet, ce joli néant.

MADAME DE LA SUZE

Mme de la Suze ! pourquoi Mme de la Suze plutôt
telle autre ? Entre cent ou mille ou dix mille
les et galantes dames qui s'agitèrent en cet
nge Paris du milieu du dix-septième siècle,
rquoi élire Mme de la Suze, que ne distinguent,
ense, ni ses vertus, ni ses vices, ni ses mal-
rs, ni son esprit, ni sa beauté ? Elle eut de
rennes vertus dont elle ne tira point vanité, des
s qu'elle cultiva de son mieux sans étonner per-
ne ; elle vécut des mésaventures qui n'excitent
t la compassion ; son esprit, elle le mit en menus
mes, dont le plus audacieux panégyriste renon-
ait à citer un seul vers ; sa beauté, nous ne
vons ignorer que parmi les gaillardes Chloris
temps épris de santé, il s'en trouva de plus
faites... Mme de la Suze ne nous attire, ni ne
s émeut ; aucun prestige ne s'attache ni ne s'atta-
ra jamais à sa mémoire ; nous reconnaissons en
e honneste dame tous les traits d'une médiocrité
inguée, et je le crains, plus médiocre que dis-

tinguée. Mme de la Suze est de celles dont il n'impo
que la personnalité disparaisse parmi les fou
anonymes de l'histoire.

Un historien cependant entreprend de faire
vivre cette ombre falote[1] : nul enthousiasme, nu
sympathie ne le guide ; vous n'imaginez pas à qu
point sa curiosité est désintéressée ; il est histori
et sans doute quelque peu archiviste ; il épluche a
Archives nationales la série T 144^{50-53} et la sé
T 125^{15}, à la Nationale le Recueil Thoisy, le Recu
de Factums $Fm^{3}98$, etc., etc. ; il fait cela très bie
madrigaux, élégies, stances et chansons, il recc
stitue l'œuvre entière de Mme de la Suze, et com
il a du goût, se borne à nous en donner un catalog
détaillé ; en vérité le catalogue nous suffit ; ma
admirez le labeur si désintéressé de M. Émile Magne
Il nous conte la vie de Mme de la Suze ; mais pou
quoi, ah ! pourquoi a t-il voulu conter la vie, som
toute banale, de Mme de la Suze ? Je voudrais qu'
nous fît quelque jour la psychologie du biographe
Ayant au reste promptement découvert la pauvr
de son sujet, M. Émile Magne y ajoute beaucoup,
plus possible de littérature : M. Émile Magne s'
cite énormément : peut-être, après tout, cet histori
n'a-t-il voulu que briller ; l'érudition peut-être ne
fut qu'un prétexte ; l'admirable est que cette éru
tion est précise et solide... Son livre rentre dans
catégorie de ces ouvrages, que les Goncourt mir
à la mode, chatoyants, miroitants, où l'on va c
templer le passé à travers une lanterne magique :

1. Émile Magne, *Mme de la Suze (Henriette de Coligny) e
Société précieuse.*

ouvrages plairont toujours à de nombreux lec-
rs. Et je n'entends point dire que M. Émile Magne
s rende tout le talent des Goncourt ; il est moins
çant ; sa méthode est plus sûre ; et s'il ne parvient
à nous intéresser excessivement à la vie de
ne de la Suze, son évocation de la société précieuse
laisse pas d'être colorée, vivement pittoresque,
uisante.

*
* *

Fille de Gaspard III de Coligny, maréchal-duc de
atillon, et d'Anne de Polignac, Henriette de Coli-
y naît en 1618 : le maréchal est l'un des plus fiers
ldards du temps ; huguenot orgueilleux, redouté,
est « débauché et d'amoureuse manière » ; sa
me, confite en religion, est une matrone austère
mélancolique ; le maréchal la délaisse : « l'ayant
ablée de quatre maternités sucessives, afin d'as-
er sa descendance et la pérennité du nom, il la
sa trottiner dans les temples et égrener des pa-
ôtres. » Henriette est élevée sévèrement, tris-
ent ; elle tient de son père ; adolescente, elle ne
e que liberté et aventure ; on la conduit à l'hôtel
Rambouillet ; elle y prend le bel air, s'y déleste
ses derniers scrupules. Elle obtient qu'on la
se portraicturer ; le vieux Daniel du Monstier s'y
ploie : « Lentement le silencieux pastel, promené
le papier à gros grains, dessina les traits im-
bilisés par la pose. La chevelure châtain clair aux
ets d'or laissant le front à découvert s'épandit
les oreilles et les épaules en longs serpenteaux.

Les yeux bleus, expressifs et doux, le nez droit, l
lèvres sensuelles, les joues poupines et rosées,
menton souriant d'une fossette ingénue composère
le visage de prospérité et d'amour. Un tour de gross
perles embrassa le col d'une caresse nacrée. En l
plis harmonieux de la soie fixée par un nœud
glands, languit, mi-dévoilée, la gorge ferme
ronde... »

Eh oui ! Eh oui ! plantureuse fille, joyeuse l
ronne... ; ne méprisez pas la galante prose de M. Ém
Magne, mais considérez, de grâce, la reproducti
de l'œuvre de Daniel du Monstier. Henriette de C
ligny est une beauté replète : cette forte jouvence
envisage la vie avec simplicité... Et d'abord il
faut un mari ; elle le trouve en la personne
Thomas Hamilton, comte d'Hadington, qui l'emmè
en Angleterre ; et bientôt elle le perd : « il est
pulmonique, écrit l'indiscret Tallemant, et je cr
qu'elle ne l'espargna guère. » Elle rentre en Fran
les catholiques guettent son retour ; elle va se co
vertir ; toute la Religion proteste ; Henriette de C
ligny est séquestrée par sa famille : « Mme d'Hadi
ton, brutalement souffletée, fut traînée en exil, p
d'Évreux, en la terre de la Boulaye... » ; on
marie à Gaspard de Champagne, comte de la Su
malappris, borgne, ivrogne... mais époux résista
pourquoi est-il jaloux ? sa femme aime de jeu
seigneurs, les pasteurs chargés de lui commente
Bible... Gaspard de Champagne a grand tort de
nifester une humeur impatiente ; malappris, borg
ivrogne, il demeure supportable ; jaloux, il est odie
on le lui fit bien voir ; pour l'oublier, Mme de
Suze se lance dans le tourbillon de la société p

ıse ; pour l'exaspérer elle abjure le protestan-
ne. Mme de la Suze est désespérément banale.
I. Émile Magne l'a bien compris, qui multiplie en
livre les pittoresques silhouettes, et nous conte
ement nombre d'anecdotes, parmi lesquelles il
est de piquantes, piquantes au point que la pu-
r de M. Émile Magne dut avoir recours au latin —
latin, voilà-t-il pas un argument en faveur des
des classiques que l'on oublie trop souvent ! —
l'on devine à travers ces pages, que la vie de
ne de Coligny, sœur de la comtesse de la Suze,
un roman d'une assez belle brutalité ; adolescente,
ne vit en cet hôtel de Condé « où triomphent les
pitudes masquées » ; elle aime Vineuil, secrétaire
roi, drôle aussi remarquable par sa finesse que
sa bonne humeur, et par sa bonne humeur que
sa perversité. Vineuil se déguise en abbé pour
neurer auprès d'elle ; ce sont de jolies intrigues
qu'au jour où tout se découvre, par l'indiscrétion
ne suivante : Gaspard IV de Coligny voulut tuer
captieux suborneur : quant à la précoce Anne,
lle connut à son tour l'exil de la Boulaye, les
nes, l'orage de soufflets. Et l'on y ajouta, parce
on la croyait enceinte d'une immonde géniture,
coup de pied dans le ventre. On revint bientôt de
reur, et ce fut un soulagement. Le nom resterait
s tache pourvu que des indiscrétions ne courus-
t point..... » Des indiscrétions coururent-elles ?
« bon Tudesque », le duc de Wurtemberg, feignit
les ignorer et épousa la pécheresse.....

I. Émile Magne ne nous cèle pas non plus que la
le-sœur de la comtesse de la Suze, Isabelle-An-
ique de Montmorency, atteignit à quelque gran-

deur dans la débauche : débauche intéressée : « Vi
l'Amour, disait-elle, pourvu que je disne ! » E
était radieusement belle : « Nul ne résiste à son in
cible charme. On chercherait vainement en elle au
chose qu'une merveilleuse façade. Aucun accid
n'en dépare l'harmonie. La haute taille sert la
marche. La chevelure casque d'une ombre arde
le profil de camée où sourient, dans la carnation
raculeusement dégradée, les yeux de mystère et
lèvres de volupté ! » Elle est cynique et sa luxu
s'étale ; elle « accable Mme de la Suze de to
sa hauteur de friponnerie ». Toujours médioc
Mme de la Suze admire, et compose en l'honneur
cette triomphante belle-sœur un panégyrique rin
M. Émile Magne ne cite pas un seul vers de
Triomphe d'Amarillis, il préfère nous conter les
saventures de Gaspard de la Suze : Tallemant lui
d'un inappréciable secours, Tallemant qui nota p
la postérité le fait suivant : Gaspard avait pris p
à une mémorable débauche à Brizac. « Comm
s'en retournait, un troupeau de cochons, l'ayant r
versé sur le pont, lui passa sur le corps, et il cri
Quartier, cavalerie, quartier ! » M. Émile Mag
préfère — je ne dis pas qu'il ait tort — ne p
s'étendre sur la littérature de la comtesse de
Suze, il préfère esquisser diligemment d'amusa
portraits ; voici un trio d'évêques : Mgr Philib
de Baumanoir-Lavardin n'est pas très assuré de
propre foi :

« Il vivait doucement, entre Costar et Pauquet, c
noines de prédilection, buvant, mangeant et devis
selon les coutumes nouvelles. Parfois, dédaignant le c
chotis narquois de ses ouailles, il abandonnait sa

nouic au bord de la Sarthe pour de longues incur-
as en la capitale. La débauche ne provoquait point sa
re. Il traitait généreusement les dames dont il implo-
les faveurs. Les précieuses l'appelaient « le mage de
dre ». Ses lèvres emmiellaient d'un charme pastoral
erme galant. Il goûtait aux délices de la terre, sachant
le ciel méconnaîtrait les droits de sa principauté ro-
ne. »

Mgr Lefèvre de Caumartin, que l'âge assagit,
ait été un « bon vivant dont la marquise de Bel-
rrière apprécia la maîtrise en amour. » Mgr Cau-
on de Maupas du Tour...

*
* *

Donc Mme de la Suze, délivrée d'une insuppor-
le tutelle — le comte de la Suze, abandonné,
xila fort spirituellement — catholique, galante,
médiocre, se lance dans la société précieuse :
and succès ; amours variés ; elle aime M. d'Hac-
eville : une sensualité avertie guide ses choix ; elle
ne du Lude — ce fut une idylle — elle aime Henry
Guise, ce fut presque un drame — elle aime...
Émile Magne nous donne-t-il une liste complète
s amants de Mme de la Suze ? Eh ! qu'importe !
n'insiste pas ; il a raison de n'insister point ; il a
son de ne point s'attarder aux gestes d'une mé-
ocre héroïne ; il fut bien inspiré de se hausser au
bleau de mœurs.

Voici les salons et les ruelles où se pressent pré-
euses et plumets, bigotes et jésuites ; Mme de la
ze s'ennuie chez les prudes : qui donc ne s'ennuie-
t comme elle ? « Quelles figures de carême ! En-

goncées en leurs justaucorps, que ne boursoufle plus ou que boursouflent exagérément les « couss nets d'amour », ces femmes s'acharnent à vitupér la vie et la beauté qui les abandonnent. Elles flo tent entre deux âges, tourmentées de passion aigries de les réfréner. Elles condamnent l'amo par désespoir de ne plus l'exciter. Elles désappro vent les plaisirs, même innocents, qu'elles ne pa tagent point. Rien n'égale cependant leur furet sensuelle, quand l'occasion les favorise. » Mme la Suze s'ennuie chez les prudes, et les redoute ; el se plaît parmi les précieuses : elle parle leur langag vit de leur vie ; quel langage, et quelle vie ! Dès s lever la précieuse est aux mains de ses femmes :

« Elles la conduisent devant la grande glace au cad d'ébène, où des incrustations de métaux précieux repr duisent maints aimables épisodes et dont les cornich protègent le batifolage de cupidons espiègles.

« Sans doute parce que la grande glace prolonge l'e tatique contemplation de soi-même, on la nomme u « Académie des gentillesses ». Aucun meuble ne détie un plus grand amour ; on s'y dédouble avec ravissemer Seul il possède sans restriction l'intimité des chairs op lentes.

« Mme de la Suze n'appréhende pas son témoigna muet. Elle s'assied et les femmes évoluent autour d'el Leurs mains expertes, à l'aide du « dédale », « délab rintent » sa blonde chevelure et l'égalisent en seyant « paresseuses », qu'embaume un léger nuage de cypr De ci, de là, des « coins » artistement posés renforce les mèches amaigries. Point de fard, mais, proche l lèvres, une imperceptible mouche de soie noire... »

Toilettes et parures ! quelle couleur arborer ? mode désigne-t-elle le gris de lin, le bleu mouran

aune ou l'isabelle ? la précieuse se fait ouvrir le
re aux habillements : dentelles, broderies, toiles
soie, brocarts, cannetilles, neiges, rubans figu-
, points de Gênes, Raguse, Venise, Alençon, Au-
ac, gueuse modeste venue de la foire de Saint-
rmain, affiquets somptueux achetés très cher à
drigeon... Déjeuner, promenade en carrosse,
tiques, parfumeurs, lingères... visites, discus-
ns subtiles et bavardages aimables... Subligny,
Calprenède, Ménage, Vaugelas, Chapelain, Patru,
nrart, Pellisson, Mme Deshoulières, Mme de Sé-
né... Mme de la Suze est le jeune Anacharsis du
ris mondain du dix-septième siècle, M. Émile
gne est un Barthélémy averti, érudit, amusant,
usé, littéraire, ah combien littéraire !

MADAME DE GENLIS

Elle était de celles dont on dit de leur vivant « elle est très forte », avec cette nuance d'envie féroce et d'admiration meurtrière qui caractérise les louanges mondaines ; elle était de celles que l'on excuse avec des mines jalouses et de haineuses hyperboles, et que l'on déchire sitôt mortes avec la joie de piétiner une vaincue décidément inoffensive.

On l'eût vue de notre temps présider des associations de femmes peintres ou sculpteurs, diriger des revues, haranguer des clubs et des académies féminines, distribuer des prix de poésie à l'instar de telle duchesse illettrée mais charitable, fréquenter nos thés internationaux, louvoyer de l'Institut à la Chambre, au Sénat, à l'Élysée, courir des bordées jusque parmi les suffragettes, étonner les uns de sa bienfaisance, les autres de son cynisme, tout le monde de son esprit, entraîner dans son brillant sillage les snobs, les politiques, les écrivains, les artistes, et jusqu'aux femmes, et jusqu'à nos démago

es et à nos fiers syndicalistes ; elle eût conseillé urès, consulté M. d'Haussonville, invité à ses con-rences notre seigneur Pataud; on l'eût connue plus égante que Mme X., plus éloquente que Mme Y. ouée d'un peu plus de génie littéraire que le com-un de nos femmes de lettres, elle eût rivalisé avec s Noailles, les Tinayre, les Regnier, les Myriam arry. Nulle femme de notre temps n'eût paru plus iverselle ni... plus forte; car nulle de nos contem-raines n'a su orner de plus de respectabilité une e diversifiée par autant d'aventures, ni conduire squ'au bout avec une aussi harmonieuse maëstria courbe d'une étonnante carrière.

Née en un temps d'aristocratie, elle ne vit point ouvrir devant elle le champ illimité où s'élance l'ar-nte ambition de nos doctoresses, de nos républi-ines, de nos aimables socialistes, de nos anarchistes jupon ; sa vie ne fut guère consacrée qu'à l'amour, la politique, au roman, à la religion, à la science, la morale, à la pédagogie... Tant de religion et nt de pédagogie nous inquiètent; cette élégante nous paraît sous les traits d'une revêche institutrice et une bigote hypocrite. Une telle vie nous semble rne parce que nous manquons d'esprit historique, si vous préférez, — car c'est la même chose, n'en éplaise à nos esprits critiques, — d'imagination. Mais bien plutôt que Mme de Genlis, c'est son poque que nous condamnons, sans la connaître — on époque, et des mœurs dont nous ne réalisons lus le caractère et la signification. Sans insister, vouons que la vie d'une Genlis nous oblige à mieux percevoir les contrastes par où notre aujourd'hui oppose à cet hier, et d'abord à constater le pro-

digieux épanouissement de l'initiative féminine à travers la société contemporaine.

Ceci posé, n'allez point croire que cette aristocratique institutrice du plus bourgeois de nos souverains, ne soit point au moins l'égale de nos plus actives évaporées et de nos intrigantes les plus agitées. Cette existence est le chef-d'œuvre de l'intrigue adaptée aux conditions d'une époque ; elle nous semble terne, mais fut en réalité très vigoureusement colorée ; il n'est que de la bien considérer ; c'est à quoi nous invite une biographie exacte[1], tardivement substituée au tissu de légendes, dont nous nous contentions depuis le jugement fameux de Sainte-Beuve.

Elle fut de celles que l'on encense avec trop de zèle pour ne point les accabler d'excessives médisances après leur mort ; nous qui n'avons point souffert de son succès, qui n'avons à nous venger d'aucune flatterie arrachée à notre lâche complaisance par son insolent triomphe, nous qui la considérons de loin, serions-nous incapable de lui rendre justice ? Nous admettons qu'elle fut à peine calomniée ; très délibérément nous lui refusons notre sympathie : mais nous restituons au roman de cette vie tout son pittoresque intérêt ; nous témoignerons même à Mme de Genlis un peu de cette admiration distante qu'il ne faut point trop marchander aux génies secondaires, à ceux et à celles qui s'élèvent à force d'astuce et de ruse volontaire au-dessus de

1. Jean Harmand, *Mme de Genlis ; sa vie intime et politique* (1746-1830) d'après des documents inédits. Préface d'Émile Faguet.

platitude universelle. Une conclusion édifiante
gira de sa vie, qui ne le fut guère; elle-même
is eût approuvé d'en esquisser la formule. Nul
emple n'illustre mieux la vanité et les périls du
ccès qui n'est que le succès; le chef-d'œuvre de
ne de Genlis fut assurément sa carrière; or, s'il
st presque rien que les hommes admirent et
angent aussi immodérément qu'une carrière ha-
ement édifiée, il n'est rien qu'ils oublient plus
pidement, ni dont ils méprisent avec une plus
nquille assurance le souvenir importun; l'huma-
é tient un compte sévère des réussites où elle ne
point associée; elle a conscience d'avoir été
pée. Sa vengance posthume redresse la justice
issée par l'audace éphémère des arrivistes. De
oi s'accommodent également l'honnêteté imper-
rbable des sages et la friponnerie des ambitieux.

*
* *

Tant qu'elle vécut, elle soutint son renom d'écri-
in; Chateaubriand la complimente, Lamartine lui
t indulgent; de Buffon à George Sand, elle recueille
s éloges des auteurs célèbres; elle paraît leur
nule, elle les dépasse tous en fécondité.

Tel est le nombre de ses écrits que Sainte-Beuve
urra déclarer : « Il faudrait être bien osé pour pré-
ndre les avoir tous lus. » Sainte-Beuve était fort
oigné d'avoir cette audace, n'en ayant lu que trois,
i dire de M. Faguet, lequel, probablement, n'en lut
ucun. Nous en sommes tous, n'est-il pas vrai, ou à

peu près, au même point que M. Faguet; nous n
sommes guère curieux des ouvrages qu'elle intitula
Annales de la vertu ou Cours d'histoire à l'usag
des jeunes personnes, *Adèle et Théodore ou Lettr*
sur l'Éducation, *les Veillées du château*, *la Reli*
gion considérée comme l'unique base du bonheur e
de la véritable philosophie, *Discours sur l'Édu*
cation publique du peuple, *Leçons d'une gouver*
nante à ses élèves, *Discours sur le luxe et l'hospita*
lité. *Les Chevaliers du Cygne*, contes pour servi
de suite aux *Veillées du château*, *les Petits Emi*
grés ou Correspondance de quelques enfants, *Ma*
nuel du voyageur, *Herbier moral ou recueil de fa*
bles nouvelles et autres pièces fugitives, *les Vœux*
téméraires ou l'Enthousiasme, *les Mères rivales o*
la Calomnie, *le Petit La Bruyère ou Caractères e*
Mœurs de ce siècle à l'usage des enfants, *l'Épous*
impertinente par air, suivie du *Mari corrupteur e*
de la femme philosophe, *Souvenirs de Félicie*, *l*
Comte de Corke ou la Séduction sans artifice
Alphonsine ou la Tendresse maternelle, *Suite de*
souvenirs de Félicie, *Bélisaire*, *Arabesques mytholo*
giques ou Attributs de toutes les divinités de la fable
les Hermites des Marais Pontins, *le Journal de l*
Jeunesse, *les Battuécas*, *Zuma ou la Découvert*
du Quinquina, *Dictionnaire critique et raisonné de*
étiquettes de la Cour, *usages du monde*, *etc.*, *Pal*
myre et Flaminie, *Prières ou Manuel de piété*, *Six*
nouvelles morales et religieuses, *les Parvenus o*
les Aventures de Julien Delmours, *les Prisonniers*
contenant six nouvelles et une notice historique su
l'amélioratiom des prisons, *les Athées conséquen*
ou Mémoires du commandeur de Linanges, *Théré*

na ou l'Enfant de la Providence, le La Bruyère es domestiques...

La liste de ses œuvres n'est point la bibliographie un auteur, mais un catalogue de librairie, une traordinaire encyclopédie historique, scientifique, olitique, culinaire, pédagogique, religieuse, philo-ophique, que sais-je, mise à la portée d'une clien-le peu exigeante, par un étourdissant professeur verbiage; de notre temps, elle eût fait la fortune plusieurs libraires et de quelques entrepreneurs magazines; elle n'est pas moins apte à disserter la *Maison rustique* ou de la *Botanique historique littéraire* qu'à enguirlander de considérations sans la biographie de la *Duchesse de la Vallière* (2 vol.), de *Madame de Maintenon* (2 vol.), ou de *Mademoi-elle de la Fayette* (2 vol); elle enseigne à voyager, à arler, à écrire, à manger, à danser, à jouer la comé-ie, à vivre, à mourir, à penser; elle enseigne tout, lle est née enseignante, elle est la pédagogie incar-ée, et n'en trouve pas moins le temps de polémiquer, écrire des romans, et qui ont tous des « suites », t de répandre sur les émois de ses héros et de ses éroïnes sensibles et innombrables les grâces dou-euses de son style pâle et de sa monotone rhéto-ique; elle donne six volumes de *Théâtre*, dix volumes le *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française*...

Cela est effarant; on songe à je ne sais quels tra-vaux forcés où se serait astreinte une fanatique de écritoire; on demeure atterré devant ce flot d'encre, ui étale à l'infini sa morne platitude, et reflète si eu de pensée, de vie et d'originalité.

Et voilà tout justement ce qui est terrible; son

œuvre écrase la mémoire de Mme de Genlis, et pès
d'un poids plus lourd que ses méfaits, ses peccadilles
ses louches intrigues, et l'inquiétant mystère qui nou
dissimule certains de ses gestes et certaines de se
responsabilités. Cela est sans appel; le plus prolix
et le plus insipide des bas bleus, c'est elle; nous n
cessons de l'imaginer une férule à la main, renfro
gnée, hautaine, incurablement pédante, que pou
la voir apparaître penchée sur ses manuscrits inter
minables et fastidieux. Mme de Genlis nous a dé
légué, pour nous déterminer à ne jamais l'absoudre
le plus inexorable des répondants, l'ennui.

*
* *

Mais, encore une fois, rien n'est moins ennuyeu
que le récit de sa vie mouvementée. Cette muse d
la morale phraseuse et embéguinée posséda et déve
loppa en son for intérieur les ressources de l'espri
le plus libre et le plus réaliste; de très bonne heure
elle apprit à s'en réserver à elle seule le précieux bé
néfice; elle réfréna la fougue de son indiscipline, se fi
un masque d'apparente austérité; mais avant de s'af
firmer la plus guindée des pimbêches de Cour, ell
manifesta une humeur de page; elle eut une jeu
nesse assez folle; ses premiers exploits annoncen
une Parabère ou une Pompadour, au moins autan
qu'une Mère de l'Église; cette femme, que son mar
appelait Mme Livre, fut une adolescente espiègle
remuante, ignorante et curieuse, endiablée théâtreuse
folle, en vérité folle de plaisir, de succès et de diver
tissements mondains; le démon de son siècle est en

e; et sans doute, elle ne s'en débarrassera jamais ; désolante correction ne nous empêchera jamais de upçonner et parfois d'apercevoir en elle un enfer ; ais tout ce feu illumine sa jeunesse ; quelle fantas- que flambée !

Un père prodigue, une mère capricieuse et plus ourdie qu'il n'était permis de l'être en cet impré- yant dix-huitième siècle ; une fortune dont son ado- scence vit l'irrémédiable émiettement, une jolie gure, peu de scrupules et des ambitions, comment téphanie-Félicité du Crest n'eût-elle pas paru vouée quelque préliminaire dissipation ? Elle est, à Saint- ubin-sur-Loire, dont le château ressemble à « ceux 'a dépeints depuis Mme Radcliff », une enfant ter- ble, garçonnière, et qui annonce le plus furieux en- ain; quelques séjours à Paris, chez des parentes, transforment en demoiselle à la mode, bientôt pa- ille aux plus aimables poupées à paniers et à pa- llottes; elle joue la comédie avec ravissement, et it figure d'étoile entre les paravents du château Étiolles, chez Guillaume Le Normand, où sa mère l'imprudence de fréquenter. Les imprudences de ette mère ne se comptent pas ; ruinée, elle quémande t accepte des hospitalités diverses, affectionne les nanciers, se plaît chez La Popelinière.

Stéphanie-Félicité, dont l'enfance n'eut point d'au- es lectures que la *Clélie* et le *Théâtre* de Mlle Bar- ier, complète au hasard son insuffisante éducation, u hasard, puisque les premiers livres dont ses nou- eaux amis lui font présent sont les poésies sacrées de ean-Baptiste Rousseau, les *Fables* de La Fontaine, t *Vert-Vert* de Gresset; elle s'instruit surtout en ntendant causer les gens d'esprit; elle s'instruit en-

core en ne cessant de jouer la comédie ; elle est bien tôt une comédienne experte, et le demeurera tout sa vie. Elle joue de la harpe en professionnelle d l'invitation, et qui ne peut compter que sur ses talents et déjà elle écrit : entre deux tirades enflammées o mignardes, entre deux mélodies pimpantes ou senti mentales, elle écrit des volumes de lettres, compos des pantomimes et des lambeaux de tragédie. Ell s'aperçoit qu'elle est pauvre aux humiliations qu'o lui inflige pêle-mêle avec les compliments et les fa daises ; découverte essentielle, et qui achève so génie naissant ; les rêves romanesques dont la *Clél* avait nourri son enfance lui reviennent : « ils avaien écrira-t-elle, donné à mes idées je ne sais quelle v gueur et quelle élévation qui les mettaient pour ain dire au-dessus des coups du sort. »

Les jeunesses humiliées font des maturités ter ribles : Stéphanie-Félicité prépare les futures re vanches en quêtant un mari. A treize ans elle a voul épouser La Popelinière qui en avait soixante-sept elle ambitionne maintenant un cavalier plus sortable Lasse de voir rétribuer sa harpe et son esprit « pa quelques petits présents, selon Garat, par vingt-cin louis lorsqu'on ne passait pas minuit, selon les prin cipaux biographes », elle escompte les solides avan tages d'un établissement confortable : « étant jeune jolie, isolée, a écrit Talleyrand, c'est en hasarda le matin chez les hommes quelques visites, qu'elle trouvé un mari. » Talleyrand est une mauvais langue, mais nous sommes contraints de déclare bien obscur l'étrange roman qui conduit Charles Alexis, comte de Genlis, à épouser cette fille de peti noblesse, à demi abandonnée et sans fortune.

Après une lune de miel qui a tout l'air d'une re-
ite, puisqu'il faut fuir en une lointaine gentilhom-
ère picarde les condamnations du grand monde
ité par le scandale d'une pareille union, la jeune
ntesse de Genlis regagne Paris : présentation à la
ur ; Stéphanie-Félicité, enfin tolérée, et bientôt
ée, continue de s'instruire ; les loisirs de Genlis
ent favorables à ses fringales de savoir, mais
ris la satisfait davantage ; elle continue de s'in-
uire et de jouer la comédie. Elle étudie l'*Histoire*
cienne et celle du *Bas-Empire*, l'*Histoire ro-*
ine et la *Mythologie* ; elle approfondit les *Pensées*
Pascal, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, le *Petit*
rême de Massillon, l'*Histoire naturelle* de Buffon ;
e recopie les mémoires sur la guerre et la marine
M. de Genlis, et parfois les rature et les récrit
tièrement ; tels sont ses exercices de style, et qui
rendent apte à rédiger un roman historique, *Pary-*
lis ou la Nouvelle Médée, des *Dialogues des Morts*,
ités de Fontenelle, mais d'une exubérante mora-
é... Sa vie est un tourbillon. Elle étudie, elle joue
comédie ; la comédie s'achève au Palais Royal,
une mission officielle la fixe auprès de la du-
esse de Chartres.

Jusqu'à ces dernières années on put soutenir que
duc de Chartres honora Mme de Genlis d'une vé-
ration honnête et d'une camaraderie vertueuse ;
maraderie durable puisque toute la carrière poli-
que de Philippe-Égalité sera dominée par cette
tucieuse Égérie ; nous savons depuis 1904 qu'un
n plus banal unit à cette fine-mouche cet épais bu-
r : leur correspondance amoureuse fut, en effet,

retrouvée par M. Gaston Maugras, retrouvée en aus tère compagnie, parmi le fatras diplomatique de no Archives des Affaires étrangères. La surprenant cachette à billets doux! Mais déjà l'on savait qu Louis XV se divertissait à surprendre les aventure galantes, et se gaussait des lettres confisquées et co piées par son cabinet noir : le manège de Genlis e de Philippe éclaira d'un sourire son incurable ennui mince événement que ses commis haussèrent à l dignité de l'histoire.

Maîtresse de Chartres, quelles ambitions sont in terdites à une Genlis ? Elle devient gouvernante de deux jumelles que la duchesse de Chartres mit a monde en 1777. A trente et un ans, elle renonce a monde, à la danse, abandonne le Palais Royal, s cloître en ce pavillon de Bellechasse où elle inau gure un régime de couvent ou de collège. Elle est maîtresse et la gouvernante : qu'importe qu'on chansonne !

Être prude, être galante,
Mêler la gloire à l'erreur,
Fut l'art de la gouvernante.
Pourquoi pas du gouverneur ?
De cette femme charmante
Ne plaignons pas le Destin,
On peut bien être pédante,
Sans pour cela cesser d'aimer le genre humain.

Elle triomphe, elle est forte, elle est très forte ; 6 janvier, Paris, estomaqué, apprend que le duc Chartres « venait de congédier les gouverneurs sous-gouverneurs donnés depuis environ dix ans duc de Valois et au duc de Montpensier, ses deu

nfants mâles, pour s'en rapporter entièrement à avenir du soin de leur éducation sur la douce com- esse de Genlis, déjà institutrice des deux prin- esses, ses filles. » Et Paris chante :

Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient folle le soir.
Je suis Monsieur dans le lycée,
Et Madame dans le boudoir.

Qu'importe ! Genlis est sûre d'elle-même, elle est ûre de sa vocation ; elle régente, elle administre, lle écrivaille ; elle est infiniment respectable ; elle st une Maintenon au petit pied, et dont la Révolu- ion paraîtra un instant favoriser la suprême ambi- ion.

La Genlis de la légende et de l'histoire est née, elle dont la statue menteuse se dresse sur un pié- estal de vertu équivoque et de perfection haïssable.

LA DUCHESSE DE DURAS ET CHATEAUBRIAND

C'est en somme une vie de Mme de Duras qu vient de publier M. G. Pailhès sous ce titre : *L duchesse de Duras et Chateaubriand*, une biogra phie psychologique dirais-je, si la redondance de ce deux termes accouplés ne devait paraître haïssable une biographie fouillée, aiguë, lourde de ces docu ments inédits qui encombrent vainement tant d livres d'aujourd'hui, mais confèrent à celui-ci un autorité et un charme de plus, une biographie éru dite et fine...

Pourtant M. G. Pailhès n'intitule point son livr *Vie* ou *Biographie de Mme de Duras*, mais *L duchesse de Duras et Chateaubriand*. Méditez la si gnification d'un tel fait : Chateaubriand est entré s fortement dans l'existence de Mme de Duras, le sou venir de leur amitié passionnée est si présent toutes les mémoires que ces deux noms nous appa raissent indissolublement liés ; on n'évoquera jamai la longue carrière de René sans faire surgir l'ombr gracieuse de sa fidèle amie ; si d'autres furent ar

lemment aimées, nulle ne fut plus bienfaisante, plus maternellement bonne à l'écrivain amer, à l'ambieux déçu; nulle ne mérita une aussi constante confiance, un tel culte supérieur à tous les caprices et à tous les orages; mais s'il est impossible de ne point ntroduire Mme de Duras dans le récit de la vie de Chateaubriand, combien une omission inverse ne serait-elle point encore plus inconcevable ? Chateaubriand apparaît au premier plan dans les biographies de la duchesse de Duras; il s'y étale; nous n'avons d'yeux que pour ce triomphateur : derrière lui, Mme de Duras se hausse timidement à la gloire parmi l'apothéose d'un abondant cortège; elle n'existe à nos yeux qu'en raison d'une splendeur empruntée; elle n'est qu'une des facettes du miroir où nous cherchons un reflet de l'éblouissant soleil.

M. G. Pailhès lui-même, si préoccupé de restituer à cette physionomie féminine une attachante originalité, redouterait de rompre d'abord avec une habitude d'esprit aussi générale et aussi impérieuse : « Si, écrit-il, Mme de Duras a dit vrai, — on connaît mieux quelqu'un par les sentiments qu'il inspire, presque, que par lui-même, — Chateaubriand ne saurait être pénétré à fond et bien démêlé dans la complexité de sa vie par une étude strictement personnelle et directe. Il le faut rechercher et retrouver dans les confidences de ceux qui le connurent et le pratiquèrent d'intimité. » Autrement dit, l'auteur de ce gros livre se présenterait sans assurance devant le public, s'il n'affirmait à son tour qu'à travers Mme de Duras nous découvrirons Chateaubriand; la meilleure des recommandations, ou des circonstances atténuantes, est assurément que ce

livre, inspiré par le pieux souvenir d'une admirable amie, soit consacré surtout à célébrer la plus grande gloire de l'ami.

Et ce n'est point trahir les intentions secrètes n le souhait avoué de René et de la « chère sœur » que d'envisager sous cet angle l'histoire de leurs relations ; lui d'abord n'ambitionna la survie de son nom qu'auréolé et magnifié par le témoignage d'un dévot entourage : l'un des premiers, il devina les curiosités de son temps, et spécula sur la passion d'indiscrétion de la postérité ; il ne lui suffit point de faire du récit de sa vie le centre du livre le plus étonnant du siècle ; quand il devance nos recherches et fixe à jamais, avec un mélange singulier de sincérité et de pharisaïsme, ses belles attitudes, il entend prolonger parmi nous le retentissement de ses amitiés et de ses amours, il fait appel à tous ceux et surtout à toutes celles qu'il affectionna, il apparaît traînant après soi une cour brillante et adorante « Rien de plus vain que la gloire au-delà du tombeau à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié. — Si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom beau et respectable. — Si je devais vivre, et si je pouvais faire vivre dans mes ouvrages les personnes qui me sont chères, avec quel plaisir j'emmènerais avec moi tous mes amis ! — Oui... vous prendrez place parmi les ombres de femmes qui naissent autour du poète, lorsqu'il rêve au son de sa lyre. Ces ombres délicates, orphelines d'une harmonie expirée et d'un songe évanoui, restent vivantes entre le ciel et la terre, et habitent à la fois leur double patrie ! » Éternel rêve du poète dispensateur

l'immortalité ; rêve sublime, où l'on ne se hasarde pas à faire la part de l'élan généreux et de l'aveugle égoïsme ; rêve humain, rêve de l'homme qui sent confusément battre en ses artères le pouls d'une vie collective, et qui ne se survivra qu'autant que son « milieu » ne sera pas tout entier voué au néant.

Chateaubriand revit en ses amis, qui vivent par lui ; association contre l'oubli et la mort, où les faibles pâtissent, mais se donnent tout entiers, avec bonheur, contre l'aumône d'une précaire renommée : un tacite contrat d'utilité réglemente l'inégal dividende de la gloire commune ; chacun est empêché de décriminer par l'imminence du terrifiant engloutissement.

Quel n'est point, toutefois, le désintéressement de certaines amies ! Clairvoyante, indépendante d'esprit, une Duras a, une fois pour toutes, fait largesse de son cœur ; elle juge son grand ami et le pénètre avec une sûreté dont il s'irrite parfois ; elle le juge ; elle ne retire rien de ce qu'elle lui a donné : l'intérêt, le bonheur de Chateaubriand la préoccupent plus constamment que son intérêt, son bonheur propre ; elle s'écrie : « Quand je sens tant de sincérité, tant de dévouement dans mon cœur pour vous, que je pense que, depuis quinze ans, je préfère ce qui est vous à ce qui est moi, que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes, et cela tout naturellement, sans que j'y aie le moindre mérite, et que je pense que vous ne feriez pas le plus léger sacrifice pour moi, je m'indigne contre moi-même de ma folie. » Elle s'indigne sans se guérir de sa folie, elle s'indigne sans jamais souhaiter d'en guérir ; elle pratique naturellement cette absolue abnégation qui,

chez l'homme, suppose le concours d'une foi c presque la sainteté, et qui ne s'épanouit guère ave la spontanéité irrésistible et merveilleuse de l'instinc que dans certains cœurs de femmes.

Nul doute qu'une telle amie, s'il nous était donn de la consulter, ne se résignât au rôle où semble l confiner une oublieuse postérité ; nul doute que no seulement elle ne s'en contentât, mais n'y reconnu son unique raison d'être ; éternelle servante d grand-prêtre, elle ne rêverait point d'affranchisse ment, mais se réjouirait du perpétuel sacrifice d'elle même où la condamne notre complicité.

* * *

Complices, nous sommes complices d'un pieu calcul, mais aussi d'un prodigieux égoïsme, et sur tout de la sournoise hostilité du temps.

Nous y perdons trop, pour qu'il ne soit point néces saire de réagir : interrogez tant qu'il vous plaira Mme de Duras sur Chateaubriand ; n'omettez point toutefois d'interroger Mme de Duras sur elle-même nous n'avons plus guère de révélations à attendre sur la psychologie du glorieux vicomte ; il est urgen d'exalter et de proposer à l'admirative émulation de nos contemporains et de nos contemporaines la per fection d'un cœur et d'une intelligence de femme, en qui s'harmonisent et s'équilibrent les dons les plus rares de notre race, et les vertus les plus précieuses de notre culture.

Car enfin la personnalité de Mme de Duras est

rangement vigoureuse ; le nier sur certaines appa-
nces serait une grossière méprise : n'oublions point
ıe Sainte-Beuve apercevait dans ces gracieux
-mans, *Ourika*, *Edouard*, « des passions plus pro-
ndes que leur expression, et jamais d'emportement
d'exubérance, non plus qu'en une conversation
olie ». Ne soyons donc point dupes de cette poli-
sse, de cette mesure, de ce goût, de cette élégance
parfaitement aisée, dont notre temps semble
voir perdu la tradition. Sainte-Beuve encore nous
vertit : « Il y avait de puissants ressorts, de nobles
ımultes dans cette nature, que toutes les affections
:aies et toutes les questions sérieuses saisissaient
vement » ; indication rapide, trait léger, mais sûr,
ı se reconnaît la main du plus habile portraitiste.
Nous aimons un dessin plus appuyé ; le livre de
I. G. Pailhès est comme un commentaire, avec
reuves à l'appui, des paroles de Sainte-Beuve : les
oilà en action, ces puissants ressorts ; ces nobles
ımultes, nous en suivons à travers toute une exis-
ence le progrès désordonné et cependant discipliné.
Ime de Duras n'est point de celles qui doivent à
amitié d'un grand homme un simulacre de vie ; sa
›rce est en elle-même ; elle donne infiniment plus
u'elle ne reçoit.

Notez d'ailleurs qu'elle a dépassé la trentaine
›rsqu'elle rencontre Chateaubriand, et que ce diffi-
ile ami n'influe guère sur ses goûts ni sur ses
lées : faites attention que, loin d'être guidée par
ıi, c'est elle qui souvent le détermine à agir, qu'elle
emeure maîtresse de ses jugements, et ne ménage
n aucune circonstance les critiques à l'écrivain et
urtout au politique ; retenez enfin, — et je ne sais

guère de preuve plus convaincante et plus étonnant de sa force d'esprit — que son style n'imite ni n rappelle celui de Chateaubriand ; style rapide, natu rel, « un style à la façon de Voltaire », prononc Sainte-Beuve. Comparez sa correspondance au lettres de Mme de Vichet [1]. Dites si jamais femm résista plus heureusement aux suggestions de l'ad miration la plus passionnée.

M. G. Pailhès confirme Sainte-Beuve, il le confirm en le redressant ça et là ; Sainte-Beuve n'avait p tout savoir de cette vie de femme ; plus heureux M. G. Pailhès a pu disposer d'une abondante corres pondance ; les grandes lignes du portrait de Sainte Beuve demeurent ; quelques nuances ne sont plu tout à fait vraies ; il ne semble point vrai que Mm de Duras se soit abandonnée au désespoir d'une pas sion malheureuse, ou plutôt cette passion ne fu point celle que l'on a cru, puisque — on nous le dé montre — Mme de Duras fut la tragique victime d l'amour maternel. M. G. Pailhès retrouve dans *Ou rika*, dans *Edouard* et jusque dans les *Réflexion et Prières*, l'écho des souffrances de cette mère e frénée.

Et nul ne sera surpris qu'une romancière impro visée dissimule sous une fiction légère des souve nirs personnels, et comme une autobiographie trans posée : peut-être la démonstration de M. G. Pailhè sera-t-elle jugée imprécise sur quelques points : qui peut-on faire admettre sans résistance que l

(1) *Un dernier amour de René.* Correspondance de Chateaubrian avec la marquise de V[iche]t, publiée par T. de Wyzewa.

cret de cette âme douloureuse n'ai point été connu
ses intimes amies ? Ses filles elles-mêmes auraient
des lectrices aveugles des *Réflexions et Prières*,
s filles, dont l'une s'efforça toujours d'adoucir la
essure que l'autre avait portée ?

Dès que l'on entre dans le détail d'une vie,
étranges obscurités surgissent; M. G. Pailhès les
ssipe avec une heureuse subtilité ; peut-être se trou-
ra-t-il des gens que cette subtilité inquiètera...
el quel ce beau livre devient l'indispensable com-
entaire des pages délicieuses et si justes de ton,
Sainte-Beuve immortalisa l'une des plus hautes
des plus pures figures du passé français.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Serait-ce, par hasard, un livre définitif que no
devrions à l'élégante et très littéraire érudition
M. Jacques Boulenger[1] ? N'ignorons-nous plus ri
de la vie de Marceline Desbordes-Valmore, plus ri
des amours, des souffrances, des rares joies de cet
géniale pleureuse ? L'avons-nous enfin, le nom de c
amant masqué, de l'homme « à qui nous devo
les plus beaux cris d'amour que notre siècle ait e
tendus ? »

Je le constate avec résignation : il semble bi
qu'après ce livre-ci, nous n'ayons plus guère de rév
lations à attendre, ni surtout d'énigmes à pénétre
Car ce fut l'un des plus aimables passe-temps
s'attarda la frivole curiosité de nos contemporains
quel homme sut inspirer ce prodigieux amour ? Qu
nom invoquait-elle, l'amante inspirée, dans les ve
fameux ?

1. *Marceline Desbordes-Valmore*, d'après ses papiers inédi
Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore; *études*
notices, par Frédéric Loliée.

Ton nom, partout console mon oreille,

. . . . . .

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire;
On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi,
Car depuis mon baptême, il m'enlace avec toi.

déchiffrer le sens de cette cryptographie, qui donc, uis quinze ans, n'en eut la modeste ambition? es Lemaître lui-même mit quelque grâce à n'y nt réussir; et l'on pensera qu'il nous doit un gage, a démonstration de son erreur est faite; il nous un gage, et de même, tous ceux qui, d'une main ns légère, accablèrent l'infortunée Marceline, et s scrupules lui prêtèrent d'humiliantes aventures... Car voilà comme nous sommes, et le prix dont s récompensons un scrupule de femme; méditez exemple, ô poétesses; pesez, si vous aimez, les ques d'une excessive discrétion; prenez garde une passion anonyme n'attire à votre mémoire les es imputations; redoutez la sottise ou la malignité commentateurs... à moins que leur indifférence ne s paraisse plus redoutable. — Mais alors, appre- de Marceline comment il convient de provoquer èle ingénieux des chercheurs, et qu'un logogriphe est point inutile. Le cas n'est pas moins probant ce que nulle préméditation ne saurait être repro- e à l'auteur des *Pleurs;* l'évidente ingénuité de sbordes ne nous gâte point l'effet de sa ruse in- sciente. Sans doute elle eut quelque génie — de génie qu'il n'est point donné à toutes les femmes ivains de manifester — et notre temps, s'il ne se épris de cette âme ardente, eût moins passionné- nt étudié la femme et l'œuvre; une belle ferveur éraire détermina depuis 1895 ces publications de

correspondances, de poèmes et de documents qui o
si bien servi la gloire de Desbordes-Valmore. Nier
t-on, toutefois, que moins mystérieuse, sa destin
eût suscité moins d'empressés biographes? D'avo
aimé un inconnu, Marceline parut plus touchant
parce qu'elle nous ménagea le délicat plaisir de l'i
discrétion, sa mémoire bénéficia d'un renouvea
d'actualité...

Et ce serait fini ?

Fini le jeu des déductions savantes et des subtil
argumentations ? les prophètes de la psychologie
détourneraient d'elle ? les médisants seraient désa
més ? La réalité nous serait enfin révélée, le rê
interdit ? M. Jacques Boulenger a-t-il calculé l
suites de son entreprise ? N'a-t-il point prévu qu
trahissait une chère renommée si, grâce à lui, le do
sier de Marceline était enfin classé ? Il aime Marceli
d'un amour singulier; il parle avec ferveur de cet
dolente et vibrante héroïne; il ne s'interdit poi
quelque pieuse raillerie; cet érudit, qui goûte en dile
tante une poésie inégale, vous a des façons cavalièr
et volontiers irrévérentes. Marceline lui eût pardon
sa rondeur et peut-être sa cordialité en faveur de
délicate compréhension... Fallait-il donc qu'un
dévoué ami privât Marceline du bénéfice des comm
rages soi-disant littéraires ? fallait-il qu'en nous d
couvrant l'immense influence des vaines curiosité
M. Jacques Boulenger nous prouvât l'importan
d'une charade ?

* * *

Car, je le crains, M. Jacques Boulenger nous enlè
tout prétexte de doute, et jusqu'à la ressource

ésitation : cette énigme cesse d'être obscure; ce ous ne supporte plus de multiples interprétations; mot de cette charade est enfin trouvé. Ce n'était s commode; s'il fallait à M. Jacques Boulenger une cuse, la meilleure serait sans doute l'attrayante fficulté de la démonstration.

De la correspondance amoureuse de Marceline, i dut être considérable, si l'on en juge par la facilité cette infatigable écrivassière, nous ne possédons 'un court billet :

« Ne viens pas demain, bien-aimé. J'ai mille corvées à re... Adieu, mon Olivier.

« Et mes trois frères, mes trois amis? Apporte-les-moi nc, je t'en prie, ne laisse pas écouler un jour sans tra- iller. Songe que tu t'occupes de mon bonheur. Je la ux, cette jambe de bois chérie, ce pauvre poète déchiré, surtout ce barbier laid et intéressant; que tu as bien t de les mettre en Espagne! Ils n'ont jamais froid. ens-y, petit ami, viens nous chauffer au soleil le plus r. En attendant, je te verrai samedi au coin du feu de on amie. »

Ainsi ce mystérieux Olivier écrivait, vers 1809, roman ou une pièce de théâtre dont l'intrigue se roulait en Espagne et où paraissaient un « barbier id et intéressant », un « pauvre poète déchiré » et ne jambe de bois... Marceline nous apprend en tre qu'il était poète, et notoire :

J'ai lu ces vers charmants où son âme respire,
. . . . . .
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,
. . . . . .
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné,
. . . . . .

Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;
Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore
Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore !

Que voilà donc, dites-vous de précieux indices — Vous vous trompez : les enquêtes rétrospectives ont de ces surprises : des amants possibles de Marceline, un seul a laissé une nouvelle espagnole ; or des raisons péremptoires nous contraignent d'écarter l'auteur de *Gavino* : M. Jacques Boulenger découvre dans Gavino deux frères, dont l'un est *barbier* et *laid*, et l'autre ancien soldat, retiré en Espagne, avec une *jambe de bois* ; il nous affirme, il est vrai, que Gavino, « manque cruellement de poète déchiré ; et c'est fort contrariant... » Enfin, l'auteur de *Gavino* qui s'appelait Audibert, ne fut pas l'amant de Marceline, et je consens qu'on soit tenté de le regretter puisque Audibert ne fut dénué ni d'élégance, ni d'esprit.

On se console tout aussitôt en apprenant que ni l'esprit, ni l'élégance ne firent défaut à H. de La touche : le voilà, en effet, ce nom que nous eussions sans doute oublié depuis longtemps, si l'on eût pris moins de peine pour nous le laisser ignorer ; le doute, — l'ai-je dit ? — ne semble guère permis, si toutefois l'on admet que le témoignage de Sainte Beuve ait ici quelque valeur ; en 1838, préparant l'article que l'on peut lire dans la *Revue des Deux Mondes* de janvier 1839, Sainte-Beuve reçut d'Ulric Guttinguer une lettre révélatrice :

« Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de Mme Valmore, bien jolis par doux éclairs, et comme des éclairs, étincelants dans l'obscurité. Vous y rencontrerez le *Loup de la Vallée*, dont elle ne s'est pas encore réveil

, dit Mme Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous
s beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant
-dessus et au-dessous des autres femmes. C'est l'André
énier femelle, et le malheur, fiction, hélas ! et réalité ! »

Le *Loup de la Vallée*, c'est H. de Latouche, hôte
la Vallée aux Loups, propriétaire, à Aulnay,
ıne maison que possédèrent ou habitèrent à un
ecle d'intervalle André Chénier et Sully Prud-
mme. Sainte-Beuve ne garda pas pour lui la con-
ence, ainsi qu'en témoignent certaines lettres :

« ... Je ne savais pas que ce fût pour *le loup* que *la co-
nbe* avait tant gémi. Je ne m'étonne plus que, l'autre
ır, elle m'en ait parlé ; « Il est bon », me disait-elle ;
l n'aspire plus qu'au profond repos ». Elle veut me le
re connaître. En vérité, je ne le crains pas trop. Quel
l peut-il faire désormais, ou même vouloir ? Nous
mmes un peu tous des débris... »

Et comme Sainte-Beuve avait la mémoire métho-
que, il inscrivit en toutes lettres dans un de ses
hiers le nom de l'homme qu'il ne redoutait plus :

« L'amant-poète, célébré dans les élégies de Mme Val-
ore, est Latouche, et celui des élégies de Mme Dufres-
y est Fontanes. »

Voilà qui est net, et je pense irrécusable.
Et peut-être serait-il superflu d'épiloguer sur la
rtune de Latouche, si précisément cet oublié —
peut-être ce méconnu — n'en avait été digne à
en des égards : H. de Latouche ne fut certes point
médiocre esprit ; s'il finit en neurasthénique ai-
i, comment oublier que sa jeunesse fut brillante
séduisante — caractère insupportable, causeur

charmant, assure M. Jacques Boulenger — commen oublier qu'il fut un juge singulièrement pénétrant d la littérature de son temps et, qu'en somme, nous lu devons le sauvetage de l'œuvre de Chénier ? M. Jac ques Boulenger eut raison, certes, de tenter un esquisse de cette étrange et décevante figure : mi santhrope, que l'on crut, et qui se crut, un méchant homme de goût, dont le talent n'égala point l'esprit amant, qui inspira la plus constante passion et s tortura d'incompréhensibles remords ; il se pourrai que ce chapitre fût le plus neuf du livre : je l'euss souhaité, non point plus suggestif, mais plus étendu et plus nourri de faits : M. Jacques Boulenger nou doit un supplément d'informations, un médaillon part que nous nous empresserons de placer auprè de son portrait de Marceline.

*
* *

La cause est entendue : qu'on ne nous parle plu de Jean-Eugène de Bonne, ni de Saint-Marcellin, n du comte de Marcellus, non plus que du chevalie Dupuy des Islets, ni de Louis-François-Hilarion Au dibert...

La cause est entendue ; nous voilà enfin bien l'aise pour ne plus nous soucier que du touchan génie de Desbordes-Valmore. M. Jacques Boulen ger l'apprécie avec un tact fin et un goût averti ; e certes quelques nuances sont ici bien utiles. Marce line eut une âme profondément poétique ; non seule ment le don lyrique ne lui fut point refusé, mais ell le posséda — ou en fut possédée — au point qu

ıte émotion suscitait en elle un rythme ou un ant ; ajoutez que sa poésie, toute spontanée, ne it à peu près rien à l'art, et que cette prodigieuse ıorante trouve d'instinct les images les plus uves et les plus troublantes harmonies. Ce poète, en doutez pas, est l'un des plus rares phénomènes e connaisse l'histoire de nos Lettres au dix-neuème siècle ; qui donc, ayant goûté quelques-uns ses émouvants poèmes, ne lui vouerait un culte connaissant ? — Certes ! mais ceci n'est-il point ident ? Marceline n'a point de pire ennemie 'elle-même ; nul ne sait mieux qu'elle dissuader parcourir son œuvre ; une effrayante prolixité courage quiconque entreprend d'un cœur irrésolu xploration de ces recueils monotones ; prolixité, onotonie ! audace tranquille du génie féminin !

Il convenait qu'un juge habile fît un choix dans tte œuvre surabondante : M. Frédéric Loliée acmplit ce travail en admirateur zélé de Marceline, érudit instruit depuis longtemps des mérites une poétesse dont il fut l'un des premiers à anoncer et à préparer le succès renaissant ; voici onc des poèmes, et des fragments de corresponance ; ces lettres illustrent de traits inoubliables la oulourеuse existence de Marceline ; ces poèmes... est dans la nature d'un tel volume de ne point satisfaire toutes les préférences ; je regrette — regret est point reproche — de ne point retrouver dans s *Œuvres choisies* ces vers que judicieusement . Jacques Boulenger propose à notre admiration (*la eune Fille et le Ramier*).

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir.
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée.
Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux :
Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses !
Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses ?
Amants, vous attendez ! de quoi vous plaignez-vous ?

TABLE DES MATIÈRES

Pages

VANT-PROPOS 1

I

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

énelon et Mme Guyon 1
'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle. 16
ort-Royal 28
Nicolas Pavillon 39
Charles Perrault 51

II

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

'influence de Voltaire. 65
ean-Jacques Rousseau :
I. La Légende de Jean-Jacques Rousseau 75
II. Le Procès de Jean-Jacques Rousseau 89

Pages
Les Mémoires de Casanova 102
Les Mémoires de Frénilly 112

Trois révolutionnaires

Saint-Just. 127
Un ami de Fouché, Gaillard 139
Cambacérès 148

III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Un ami de Mme de Staël : Mathieu de Montmorency . . 163
Paul-Louis Courier et l'amour du grec 174
Stendhal 186
Balzac 196
Jules de Polignac. 207
De Tocqueville. 212

Quelques aspects du romantisme

Les Origines du romantisme : Jules de Rességuier . . 223
Sénancour 231
Maurice de Guérin 243
La Jeunesse de Lamartine 254
Berlioz 264
Supercheries romantiques : Nodier et Mérimée 274
Un cas de romantisme allemand : Stieglitz 288

IV

SILHOUETTES FÉMININES

Pages
me de Tencin. 299
a duchesse du Maine 311
me de la Suze 318
me de Genlis. 330
a duchesse de Duras 340
arceline Desbordes-Valmore 348

3 9001 01440 4787

TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie

3231